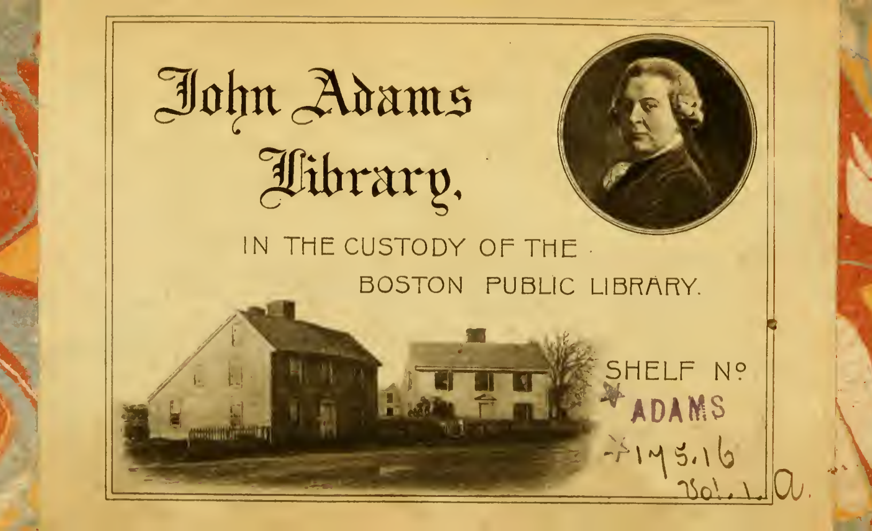








PROSPER JOLYOT DE CREBILLON

*De l'Academie Françoise Né a Dijon le 13. Fev. 1674. Mort a Paris le 17. Juin 1762.*

*De la Tour Pinx.* *J. J. Cathelin Sculp.*

# ŒUVRES
DE
# CRÉBILLON;

*NOUVELLE ÉDITION,*
*Corrigée, revue, & augmentée de la Vie de l'Auteur.*

TOME PREMIER.




*A PARIS,*
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXII.
*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*



# AVERTISSEMENT

## DES LIBRAIRES ASSOCIÉS,

*Sur cette Edition.*

En préſentant au Public cette nouvelle Édition des Œuvres de M. de Crébillon, nous ne craignons point d'aſſurer que c'eſt le Recueil le plus complet qui ait paru juſqu'à préſent, des Ouvrages de cet illuſtre & célèbre Tragique. Outre que les collections précédentes ſont la plupart très-incorrectes, il n'en eſt aucune où ſe trouvent toutes les Tragédies de cet Auteur. Le *Triumvirat* manque même à la derniere Edition; & celle qui a été faite au Louvre, quoiqu'imprimée par les ſoins & ſous les yeux de ce grand Poëte, n'eſt pas exempte de fautes, de négligences, & d'imperfections typographiques. C'eſt cependant la moins imparfaite, & celle ſur laquelle celle-ci a été dirigée, en rectifiant tout ce qui s'y étoit gliſſé de défectueux.

Un homme connu par ſon goût pour les recherches littéraires, a recueilli tout ce qui peut intéreſſer la mémoire de M. DE CRÉBILLON, & y a mêlé divers éclairciſſemens qui peuvent tenir lieu de commentaire ſur la plupart de ſes Ouvrages. Un autre, bien inſtruit de la marche théâtrale, a apporté tous ſes ſoins pour l'arrangement des Scenes.

La Vie de M. DE CRÉBILLON, qui eſt à la tête du premier Volume, mérite d'être lue; elle eſt de la main d'un homme qui a été le plus à portée de connoître les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, & a ſçu le mieux apprécier ſes talens. Les différentes Pieces qui ſont à la ſuite du troiſieme Tome, ne ſont ni moins intéreſſantes, ni moins propres à donner une juſte idée du caractere & des Ouvrages de cet illuſtre Poëte. Auſſi eſpérons-nous que ce Recueil plaira également aux Connoiſſeurs & aux Gens de Lettres.



# TABLE GÉNÉRALE

*Des Articles contenus dans les trois Volumes des Œuvres de* CRÉBILLON.

## TOME PREMIER.

## TOME SECOND.



## TOME TROISIEME.

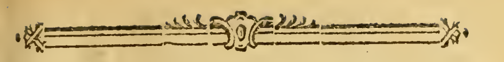
ÉCRITS DE DIVERS AUTEURS, Concernant M. DE CRÉBILLON.

---

## *FAUTE A CORRIGER.*

Tom. II. pag. 43, ligne derniere, *étouffer* lisez *écouter*.

PRÉFACE



# PRÉFACE.

Le Genre Tragique abſorbe, parmi nous, tout autre genre de Littérature; l'éclat qui en réſulte éblouit une foule d'aſpirans, & dérobe à leur vue les précipices qui environnent cette carriere. De-là tant d'eſſais prématurés, tant d'efforts impuiſſans, tant de chûtes réitérées. Il faut l'avouer; la gloire attachée à cette ſorte de triomphe eſt bien propre à faire des ambitieux & des téméraires. Quelques Tragédies d'un ordre ſupérieur ſuffiſent pour acquérir à leur Auteur le titre de grand homme; mais quatre ouvrages de cet ordre ſont quelquefois le fruit de ſoixante ans de travaux. Le Théâtre de M. de Crébillon en eſt un exemple, qui appuie ce raiſonnement.

Ce célebre Tragique ne paroît pas avoir eu d'autre ambition, que de ſacrifier à Melpomene. Elle eut les prémices de ſon génie; & depuis elle a occupé tous ſes inſtans. *Idoménée* fut ſon coup d'eſſai. Il annonça dès-lors ce que l'Auteur devoit être un jour. On y reſpire déja cette ſombre terreur qui caractériſa depuis toutes les Tragédies de M. de Crébillon. La deſcription qu'*Idoménée* fait de la tempête

qui occaſionna ſon vœu inſenſé, eſt plein d'énergie, & peut-être trop poétique.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abyme profond, juſques au Ciel pouſſées,
Dans les airs embraſés agitoient mes vaiſſeaux,
Auſſi prêts d'y périr qu'à fondre ſous les eaux;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux:
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Sauve des malheureux ſi voiſins du naufrage,
Dieu puiſſant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage;
Le premier des ſujets rencontré par ſon roi,
A Neptune immolé ſatisfera pour moi....
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je me ſentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déſerts, tout avoit fui l'orage;
Un ſeul homme alarmé parcouroit le rivage;
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelques débris;
J'en approche en tremblant... hélas! c'étoit mon fils.

La néceſſité d'accomplir ce vœu barbare eſt ce qui forme le nœud de la Piece mais la rivalité d'*Idoménée* & de ſon fil n'ajoute rien à la force du ſujet. Eſt-i

naturel & vraisemblable qu'un roi déja vieux parle d'amour à une jeune princesse dont il a fait mourir le pere, tandis que lui-même est obligé de sacrifier son fils pour sauver son peuple ? Il est vrai que cette rivalité produit quelques Scenes intéressantes : elle fournit à *Idâmante* un motif de plus pour se tuer lui-même, & c'étoit peut-être la seule maniere de dénouer cette Piece. Car de représenter *Idoménée* pressant l'accomplissement de son vœu, c'eût été l'avilir. Une telle cruauté n'eût passé que pour foiblesse. Il n'avoit d'autre parti à prendre, que de se dévouer à la place de son fils : la mort de ce fils met fin à sa perplexité ; mais cette mort trop précipitée ne produit que de l'étonnement ; & ce sujet, au fond si tragique, n'inspire qu'une pitié momentanée : on en sort moins ému que surpris. Quant à la versification, elle est plus forte que brillante ; mais elle est animée par cette chaleur que la force produit. Enfin il falloit n'être pas un homme ordinaire, & sentir sa force, pour choisir d'abord un sujet aussi difficile à bien traiter. C'est Hercule qui, dès son enfance, cherche à combattre les lions.

*Atrée & Thyeste*, Tragédie de la plus grande maniere, est tirée en partie de Séneque ; mais l'Auteur a bien surpassé son modele. On voit par la Préface qui pré-

cede cette Piece, qu'elle a essuyé quelques critiques. L'Auteur les combat, sinon avec avantage, du moins avec adresse, & quelquefois avec gaieté. Il s'étonne que, dans un Pays si fertile *en époux maltraités*, *Atrée* ait trouvé si peu de partisans. Ce prince vindicatif se plaint, dans cette Tragédie, d'avoir vu *Thyeste* lui enlever *Ærope* à l'autel même où il venoit de l'épouser. M. de Crébillon s'applaudit encore, dans sa Préface, d'avoir imaginé cet enlevement subit, & d'avoir par-là mis *Atrée* dans le cas du Héros de *la Coupe enchantée* :

L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?

Quoi qu'il en soit, il étoit résulté des suites de cet enlevement un fils élevé par les soins d'*Atrée :* c'est lui qu'il destinoit à remplir sa vengeance. Il veut obliger *Plisthène* (c'est le nom de ce fils) à immoler son pere qu'il ne connoît pas. C'est ici que la Piece commence. *Thyeste* & sa fille, jettés dans l'isle d'*Eubée*, par une tempête, ouvrent le second Acte ; & les projets qu'ils forment pour échapper aux regards d'*Atrée*, amenent ce fameux songe de *Thyeste :*

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette isle fatale,
J'ai cru long-temps errer, &c.

Ce morceau eſt d'une force que rien n'a peut-être encore ſurpaſſé dans notre langue. Il eſt ſuivi de la reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte*, tableau terrible, & dont la Scene Françoiſe offre aſſez peu d'exemples. La Scene Angloiſe en offre encore moins qui égalent l'inſtant où *Atrée* veut faire boire à *Thyeſte* le ſang de ſon propre fils. On peut même dire que cette ſituation conduit juſqu'à l'horreur; & c'eſt manquer le but que de le paſſer. Malgré ce défaut, quel qu'il ſoit, on lira toujours cette Piece avec admiration. Le ton mâle & ſoutenu qui y regne, ſa marche ferme & rapide, la nouveauté des penſées, la force de l'expreſſion, tout concourt à placer cette Tragédie au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle prouve qu'un ouvrage de génie peut quelquefois ne réuſſir que médiocrement au Théâtre, comme tant d'autres Pieces ont fait voir qu'on pouvoit y être applaudi quelquefois ſans aucun effort de génie.

Les meilleurs ouvrages d'un Auteur ſont preſque toujours voiſins de ſes premieres productions. *Electre* ſuivit *Atrée*. Ce ſujet, traité par Sophocle, l'a ſouvent été parmi nous. Dès 1537, Baïf prétendoit avoir traduit la Piece du Poëte Grec, *ligne pour ligne, vers pour vers, en rimes Françoiſes*. Pradon a fait auſſi une *Electre* à ſa maniere; & depuis celle de M. de

Crébillon, ce ſujet a été remanié juſqu'à trois fois : d'abord par Longepierre, en 1719, avec peu de ſuccès ; par le Baron de Walef, dont la Piece n'a pas été jouée ; & en dernier lieu par M. de Voltaire, ſous le titre d'*Oreſte*. L'*Electre* de M. de Crébillon n'a point ſuccombé ſous les efforts de tant de rivales. Elle reparoît ſouvent ſur la ſcene avec la même fierté & les mêmes applaudiſſemens. Le perſonnage d'*Electre* eſt intéreſſant ; celui d'*Oreſte*, qui s'ignore long-temps lui-même, a dû paroître neuf au Théâtre ; celui de *Palamede*, abſolument d'invention, eſt marqué au coin du génie de l'Auteur. Rien encore de plus touchant que la reconnoiſſance d'*Electre* & de ſon frere, ni de mieux peint que les fureurs de ce dernier. On reproche à cette Tragédie trop de complication, un amour épiſodique, des deſcriptions qui tiennent de l'Epopée, quelques vers durs, quelques expreſſions impropres. Il eſt bien difficile que, parmi tant d'objections, il n'y en ait pas quelques-unes de vraies ; mais n'y en eût-il aucune de fauſſe, il reſteroit encore aſſez de mérite à la Piece, pour juſtifier ſes admirateurs. Ce mérite, c'eſt le génie qu'on y découvre, & qui donne du prix aux défauts mêmes.

La nouveauté des ſituations & des caracteres, la force des penſées & de l'ex-

preffion, placeront dans tous les temps la Tragédie de *Rhadamifthe & Zénobie* au rang des chef-d'œuvres dramatiques. Elle parut au Théâtre avec un éclat qui ne s'eft point démenti, & qui femble s'accroître. Le fujet en eft terrible, & traité avec la vigueur qui lui convient. On y trouve encore une reconnoiffance, reffource aujourd'hui fort ufée, mais qui ne l'étoit pas tant alors. D'ailleurs, la reconnoiffance de *Rhadamifthe* & de *Zénobie* eft d'une efpece unique : elle eft de plus amenée avec art, & traitée avec chaleur. L'amour d'*Arfame* eft beaucoup plus froid, & moins tragique. Si on en excepte l'aveu qui échappe à *Zénobie* dans le quatrieme Acte, cet amour ne produit aucun effet remarquable. J'ofe croire que fi *Zénobie* eût encore pu aimer cet époux qui l'avoit poignardée, ce même amour eût pu faire naître de grandes beautés dans le cours de la Piece. Elles euffent été différentes de celles qui exiftent ; mais je doute qu'elles euffent été inférieures. On a trouvé l'expofition de cette Tragédie un peu obfcure, quoique répétée au fecond Acte. Peut-être auffi le caractere de *Rhadamifthe* fort-il un peu de la nature ; il eft du moins affez rare de voir un amant poignarder ce qu'il aime, uniquement parce qu'il craint d'en être privé. Mais on n'a pas encore prefcrit des bornes aux fureurs de l'amour : elles peuvent

donc s'étendre aussi loin qu'un Auteur le veut dans un Roman ou dans une Tragédie. Il ne faut pas non plus envisager un personnage tragique comme un homme ordinaire. C'est une figure dont les traits doivent être grossis pour être vus de loin.

Le sujet de *Sémiramis* offroit au génie de M. de Crébillon une carriere aussi vaste que les précédentes : il pouvoit s'y déployer à son gré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? On ne le distingue que par intervalles. Cependant on le reconnoît. *Sémiramis* conserve ici son vrai caractere, à quelques remords près : ils ne seroient point superflus, s'ils produisoient quelque effet digne d'eux. Mais elle n'étouffe pas même son amour, après avoir été instruite que c'est son fils qu'elle aime. Il lui échappe, entr'autres, ces quatre vers, qui méritent d'être cités & retenus.

Dangereux Ninias, ne t'avois-je formé
Si grand, si généreux, si digne d'être aimé,
Que pour me voir moi-même adorer mon ouvrage,
Et trahir la nature, à qui j'en dois l'hommage !

M. de Voltaire, qui a traité le même sujet, donne aussi des remords à *Sémiramis*. Ils sont plus multipliés, plus violens, peut-être encore mieux exprimés. Ils rendent cette reine plus intéressante à nos yeux, mais en même temps plus foible. Dans les deux Pieces, *Ninias* s'ignore long-

temps lui même, & doit s'ignorer. Il eſt grand dans l'une & dans l'autre. Le Mage *Oſroës* de M. de Voltaire, & le *Bélus* de M. de Crébillon, préſentent le même fond de caractere : tous deux veulent venger *Ninus ;* mais le premier comme Miniſtre des Dieux, & chargé de faire exécuter leurs décrets ; le ſecond uniquement parce qu'il hait le crime. Ce dernier intéreſſeroit plus que l'autre, ſi tous deux ne vouloient pas venger un forfait par un crime. M. de Crébillon, que les événemens terribles n'effraient pas pour l'ordinaire, a toutefois craint de faire périr *Sémiramis* par les mains de ſon fils : elle ſe tue elle-même dans ſa Piece. M. de Voltaire a fait ce que n'avoit oſé faire M. de Crébillon ; & ſon dénouement, quoiqu'un peu chargé, l'a emporté ſur la ſimplicité de l'autre. J'ignore auſſi pourquoi M. de Crébillon fait deſcendre *Sémiramis* du ſang des Dieux. On ſait qu'elle étoit femme d'un ſimple officier de *Ninus*, avant que d'épouſer ce roi. *Bélus*, frere de cette Reine, eſt donc peu fondé à rejetter avec mépris l'alliance d'*Agénor*, qui n'eſt pas encore connu pour *Ninias*. Mais il faut laiſſer aux Poëtes ces ſortes de libertés : heureux encore s'ils n'en prennent pas de plus grandes. Un Poëte agit comme le Sculpteur d'Horace, qui, du tronc d'un arbre, fait un banc ou un Dieu.

Voici une Tragédie où la ſeule grandeur d'ame intéreſſe, & triomphe à la fin ; c'eſt *Pyrrhus*. M. de Crébillon a ſans doute voulu prouver qu'il pouvoit, comme un autre, régner ſur la Scene ſans l'enſanglanter. *Glaucias*, roi d'Illyrie, à qui l'enfance & les jours de *Pyrrhus* ont été confiés, regarde avec raiſon ce dépôt comme ſacré. Il eſt prêt à voir périr ſon propre fils, plutôt que de livrer *Pyrrhus* à *Néoptolême*, uſurpateur du trône de ce Prince, & meurtrier de ſon pere. *Pyrrhus*, qui d'abord ſe croit fils de *Glaucias*, ayant découvert le contraire, ſe livre lui-même. Sa fermeté étonne le tyran. Il demande grace à celui qu'il vouloit & pouvoit faire périr. Sa fille, que *Pyrrhus* aime, eſt le gage de cette réconciliation. Voici comment *Pyrrhus* la motive :

Puiſqu'un ſeul repentir peut déſarmer les Dieux,
Un mortel ne doit pas en exiger plus qu'eux.

Il y a un grand art dans la conduite de cette Tragédie, & beaucoup de nobleſſe dans les caracteres de *Glaucias*, de *Pyrrhus*, & même d'*Illyrus*. Cette Piece, en un mot, eſt le triomphe de la vertu. Il ſemble que l'Auteur ait voulu par elle ſe diſculper d'avoir fait *Atrée*.

La Tragédie de *Xerxès* réuſſit peu. Ce n'eſt pas qu'elle ne renfermât beaucoup d'endroits dignes de ſon Auteur ; mais

l'excessive crédulité de *Xerxès* ne devoit pas moins révolter les Spectateurs, que l'extrême scélératesse d'*Artaban*. Tout l'intérêt tombe sur *Darius*, dépouillé de ses droits par son frere, & accusé d'un parricide par celui-là même qui en est coupable. *Artaxerxe* à son tour, aussi crédule que *Xerxès*, ne donne point à *Darius* le temps de s'expliquer. Il ordonne que le Conseil s'assemble pour juger son frere, tandis que ce frere impute le crime à son accusateur. Il falloit donc juger l'un & l'autre ; mais *Darius* est condamné sans être entendu. Le dénouement qui sauve ce prince ne me paroît ni suffisamment préparé, ni suffisamment éclairci. Il faut, pour justifier *Darius*, s'en rapporter à *Tissapherne*, de même que pour le croire coupable, il n'avoit fallu ne consulter qu'*Artaban*.

Peut-être est-ce à la chûte de *Xerxès* qu'il faut imputer le silence de plus de trente années, que garda M. de Crébillon. Peut-être aussi ne vouloit-il plus compromettre une gloire si légitimement acquise. Ce ne fut que pour obéir aux ordres du Roi, son auguste bienfaiteur, qu'il consentit à donner au Théâtre la Tragédie de *Catilina*, commencée depuis tant d'années. On y retrouve toute l'énergie des autres productions de l'Auteur, & des beautés dans un genre qui leur est étranger.

Du reste, il faut l'avouer, le sujet est peu théâtral. M. de Crébillon n'avoit qu'un de ces deux partis à prendre ; d'intéresser pour Rome, ou pour *Catilina*. Mais si l'on ne prend nul intérêt à un scélérat, on n'en prend guere davantage à tout un peuple : une compassion trop divisée s'affoiblit ; il lui faut un objet déterminé, dont le péril soit certain, la personne illustre, le caractere vertueux, sans toutefois que cette vertu soit incompatible avec certaine foiblesse. Tout ce que M. de Crébillon pouvoit espérer dans la Tragédie de *Catilina*, étoit d'occuper l'esprit du Spectateur : il y est parvenu ; il a donc réussi. Mais si l'on cherche de la gradation dans cette Tragédie, il faut remonter du cinquieme Acte au premier, qui est le plus fort de tous. On a beaucoup applaudi dans le temps au caractere du Grand-Prêtre *Probus*, & à celui de l'ambassadeur Gaulois, & non à la maniere dont *Cicéron* & le Sénat sont avilis. Il le falloit, dira-t-on, pour conserver à *Catilina* une supériorité nécessaire. Je répondrai qu'il falloit faire choix d'un personnage assez grand, pour paroître tel sans avoir besoin de l'avilissement des autres.

La Tragédie de *Catilina* est dédiée à une protectrice généreuse, à qui les arts étoient également chers & familiers. » Et » qui ne sait pas, lui dit M. de Cré-

» billon, les soins que vous avez daigné » vous donner pour retirer des ténebres » un homme absolument oublié » ? Est-ce l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* qui parle ? Plus un tel oubli est honteux pour notre siecle, plus la main qui en a retiré un grand homme en recueille de gloire.

Le dernier Ouvrage de M. de Crébillon est la Tragédie du *Triumvirat*. Elle est dans le même genre que la précédente, & elle la suivit d'assez près. L'Auteur nous apprend qu'il avoit quatre-vingt-un ans lorsqu'il la composa. Cette époque est digne de remarque, & me fournit une raison d'appuyer un peu plus sur cette Piece. J'en citerai même quelques morceaux qui prouveront que le grand âge du Poëte n'a point glacé sa verve. Il semble au surplus qu'il ait voulu, dans cette Tragédie, réparer la gloire de *Cicéron*. Il le fait agir & parler avec une grandeur d'ame qu'il n'avoit point manifestée dans *Catilina*. C'est qu'en effet il fut beaucoup plus grand à sa mort, que dans tout le cours de sa vie ; c'est qu'ici le péril le regarde personnellement ; que lui seul fixe notre attention ; en un mot qu'il réunit le principal intérêt, trop divisé lorsqu'il s'agit du péril de toute une République. Il justifie lui-même, par ces vers, les différens caracteres

que des circonſtances différentes lui firent adopter :

Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence,
Le reſpect ſur Céſar m'impoſa le ſilence ;
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut, ainſi que la gloire, habiter un grand cœur.
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort & mes revers,
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

Plus loin il ajoute & s'écrie, après avoir refuſé un aſyle :

Dieu puiſſant des Romains, indomtable génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir aux pieds de tes autels.

Le caractere d'*Octave* eſt ſupérieurement développé dans cette Tragédie : celui de *Tullie* nous retrace toute la fermeté, toute la hauteur d'une Romaine. Il n'y a peut-être que ſon amour pour le faux *Clodomir* qui étonne, puiſqu'elle ne croit voir d'abord dans le fils de *Pompée*, qu'un Chef des Gaulois. Ce *Clodomir* intéreſſeroit lui-même davantage, ſi ſa préſence amenoit

quelque événement remarquable. Mais ſon rôle ſe termine par une fuite qui laiſſe & *Tullie* & ſon pere au pouvoir de leurs ennemis. On en peut dire autant de la courte apparition de *Lépide*. J'ai admiré la réponſe que *Tullie* fait à ce foible Triumvir, prêt à s'échapper de Rome.

Ah ! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour ſe donner la mort ?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mere ?
Demeurez, imitez l'exemple de mon pere,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir ;
Son honneur eſt de vaincre ; & vaincu, de mourir.

J'ajouterai à ce paſſage le tableau de la proſcription où Rome eſt livrée : c'eſt *Clodomir* qui parle.

Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats ;
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon pere ;
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mere.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des eſclaves traîner leurs maîtres expirans.

Le carnage assouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haine & la rage
Se disputoient des cœurs encor tout palpitans.
On diroit à les voir l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurtriere,
Que c'est le dernier jour de la nature entiere.

Il faut avouer que ces traits n'ont rien qui décele un Poëte octogénaire : c'est du moins la vieillesse vigoureuse de Sophocle. Autre point de ressemblance entre le Poëte Grec & le Poëte François : le premier se plaignoit de l'injustice de son fils ; le second de celle de la cabale : &, il faut en convenir, il n'y eut pas moins d'ingratitude dans cette cabale, que dans le fils de Sophocle.

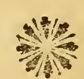
On a joint aux Ouvrages dramatiques de M. de Crébillon, son remerciement à l'Académie : il est en vers ; & c'étoit alors une nouveauté. C'est une méthode que d'autres ont suivie depuis, & qui ne consiste qu'à répéter en vers, ce qu'on a dit tant de fois en prose.

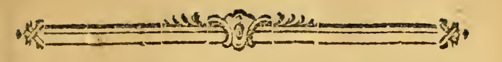
L'Eloge, aussi en vers, du Maréchal de Villars, fut prononcé à l'Académie par M. de Crébillon, peu de temps après la mort du grand homme qu'il célebre. Un tel devoir méritoit d'y passer en usage. Il seroit également digne de l'Académie, de préserver notre langue de toute corruption, & de sauver de grands noms de l'oubli.

La maladie qui arrêta dans ſa courſe un Monarque victorieux, & ſembloit vouloir priver la France du meilleur des Rois, fit preſque éclore autant de vers, qu'elle avoit fait verſer de larmes & naître de vœux. Tout devint poëte lorſqu'on ceſſa de craindre, comme tout avoit été citoyen lorſqu'on craignoit. M. de Crébillon rappella lui-même tout le feu de ſes jeunes années. A peine s'apperçoit-on que le chantre a deux fois l'âge du héros.

Tels ſont les Ouvrages que renferme la derniere Edition de ce Poëte célebre. Leur nombre, aſſez limité, m'a permis une diſcuſſion un peu étendue. Ces obſervations n'ont point été dictées par aucun deſir de diminuer le mérite de ce grand homme. Il eſt peu de nos chef-d'œuvres, dans tous les genres, qui ne ſoient ſuſceptibles d'une critique raiſonnable. Ils ont des côtés foibles qu'elle doit déſigner, parce qu'ils ſont preſque toujours les ſeuls qu'on imite. Loin de chercher à avilir ceux qui cultivent les Lettres avec diſtinction, je n'aſpire qu'à rendre & les Lettres & eux-mêmes reſpectables. J'abhorre, je mépriſe encore plus ce ton ridiculement deſtructeur qui, ennemi des talens reconnus, cherche ſur-tout à décourager ceux qui ne font que de naître. Je reviens à M. de Crébillon. Borné, peut-être volontairement, à ſuivre une ſeule carriere, il y

trouva encore bien des obſtacles : Corneille & Racine l'avoient devancé. Ils avoient enlevé tous les ſuffrages ; & c'étoit beaucoup que d'oſer ſuivre leurs traces : mais ce n'étoit point aſſez pour lui ; il voulut marcher de pair avec eux. Peut-être même agit-il moins par choix que par impulſion. Le génie balance peu ; il décide : il projette moins qu'il n'exécute. M. de Crébillon rappella ſur la Scene tout le tragique d'Eſchyle, avec une régularité de plus qu'Eſchyle ne connut jamais. Son ſtyle nerveux n'a ni l'élévation de celui de Corneille, ni l'élégance de celui de Racine. Il préfere les penſées aux images. Ses vers ont plus de force que d'harmonie ; & ſon pinceau mâle ne peint preſque jamais que des objets terribles. En un mot, ſon génie nous aſſervit ; mais c'eſt en tyran, à force de nous faire trembler, & d'étaler à nos yeux le carnage & l'horreur.





# ELOGE HISTORIQUE DE M. DE CRÉBILLON.

PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON naquit à Dijon le 13 Février 1674, de Melchior Jolyot, Greffier en chef de la Chambre des Comptes de cette Ville, & de Geneviéve Cagnard, fille d'un Lieutenant-Général de Beaune. C'eſt donc mal-à-propos que, dans le ſecond volume des *Nouvelles Recherches ſur la France*, on le dit fils d'un Procureur & Notaire de Nuits. Sa famille eſt noble & ancienne : ſon titre primordial exiſte dans le Tréſor des Chartes de la Chambre des Comptes de Dijon. On y trouve que, l'an 1442, Philippe le Bon ennoblit tout à la fois deux freres Jolyot pour ſervices militaires. On ne

connoit en Bourgogne d'autres Jolyot, que ceux dont ſortoit M. de Crébillon.

On ignore le détail de ſes premieres années; on ſait ſeulement qu'il fit ſes humanités au Collége des Jéſuites de Dijon, & ſon Droit à Beſançon. M. l'Abbé d'Olivet racontoit que, parlant avec M. de Crébillon de leurs premieres claſſes, il lui dit que les Jéſuites avoient coutume d'exprimer par des épithetes, ſur la liſte de leurs Ecoliers, à côté de chaque nom, leurs bonnes & mauvaiſes qualités. M. de Crébillon parut curieux de ſavoir quelles épithetes on lui avoit données. M. l'Abbé d'Olivet lui propoſa, pour ſatisfaire ſa curioſité, d'écrire au célebre P. Oudin à Dijon : M. de Crébillon y conſentit. Le P. Oudin conſulta les catalogues; après Proſper Jolyot de Crébillon, il trouva ces mots : *Puer ingenioſus, ſed inſignis nebulo :* Enfant plein d'eſprit, mais un franc poliſſon. Le P. Oudin l'écrivit à M. l'Abbé d'Olivet, qui lut la réponſe du Jéſuite en pleine Académie, avant que la Séance commençât. M. de Crébillon éclata de

rire à la derniere qualification ; il étoit enchanté de cette découverte, & la racontoit à tout le monde.

Après ses études de Droit, il fut reçu Avocat au Parlement. Son pere, qui vouloit lui faire avoir sa Charge, le mit à Paris, chez un Procureur, pour y prendre quelque connoissance de la pratique du Barreau. Né avec des passions fort vives, M. de Crébillon n'entra point dans ces vues ; & le Procureur étoit l'homme du monde qu'il voyoit le moins. C'étoit cependant un homme d'esprit, fils d'un nommé Prieur, à qui Scarron a adressé une Epître.

Un jour que le hasard les fit trouver ensemble, la conversation tomba sur les Spectacles, qu'ils aimoient beaucoup l'un & l'autre. Par les traits qui échapperent au jeune homme, & le génie qu'il développa, le Procureur jugea que la Nature l'avoit disposé au Genre Tragique, & lui conseilla d'entreprendre une Tragédie. M. de Crébillon, qui n'avoit d'autres garans de son talent pour la Poésie,

que quelques Chanſons qu'il ne priſoit gueres, ſe révolta d'abord contre cette propoſition ; mais le Procureur vint à bout de le perſuader ; & le Poëte choiſit, pour ſon coup d'eſſai, le ſujet de la mort des enfans de Brutus. Il préſenta la Piece aux Comédiens, qui la refuſerent ; &, pour ne rien diſſimuler, non-ſeulement elle n'étoit pas bonne, mais quoiqu'on y découvrît aſſez de talent pour la verſification, elle n'annonçoit pas que ſon Auteur pût devenir un jour un très-grand Poëte. Cette Tragédie exiſtoit encore il y a trente ans : le haſard la lui ayant fait rencontrer ſous la main, il la brûla.

Déſeſpéré de l'affront qu'il croyoit avoir reçu des Comédiens, M. de Crébillon ne rentra chez ſon Procureur, que pour ſe plaindre, & jura de ne faire de vers de ſa vie. Prieur eſſuya d'abord le premier feu ; puis aidé de l'impulſion ſecrette qui portoit ce Poëte vers le Théâtre, il le ramena inſenſiblement à commencer une autre Piece : ce fut *Idoménée*, repréſentée pour la premiere fois le 29

Décembre 1705, & reçue assez favorablement. Le dernier Acte cependant ne fut pas goûté à la premiere représentation; M. de Crébillon en fit un autre, qui fut composé, appris & joué en cinq jours : c'est l'Acte qui est resté.

On ne put nier que cette Piece n'eût des beautés, quoiqu'elle ne décelât pas encore l'Auteur d'*Atrée*, ni de *Rhadamisthe*. Mais M. de Crébillon, en y travaillant, connut son génie, que jusques-là il sembloit avoir ignoré. On se souvient de lui avoir entendu dire qu'en composant la Tragédie d'*Idoménée*, l'idée lui vint de faire celle d'*Atrée*, & qu'il fut tenté de quitter l'une pour l'autre.

Il donna *Atrée* en 1707. Ce sujet est si terrible, & le caractere d'*Atrée* si fierement dessiné, que l'on trouva cette Piece un peu trop tragique. On ne la joue jamais sans voir régner parmi les Spectateurs un certain silence, qui annonce la force de l'impression qu'elle fait sur eux. Malgré toutes les critiques du temps, elle commença dès-lors la grande célébrité de

ſon Auteur : il fut décidé qu'il avoit un genre à lui ; & c'étoit beaucoup ſans doute, pour un homme qui venoit après Corneille & Racine.

On croit ne devoir pas omettre que ſon Procureur, alors fort malade, ſe fit porter à la premiere repréſentation d'*Atrée* ; & que M. de Crébillon étant allé le voir dans ſa Loge, à la fin du Spectacle, Prieur lui dit en l'embraſſant : » Je » meurs content ; je vous ai fait Poëte ; » & je laiſſe un homme à la Nation ».

Melchior Jolyot n'étoit pas auſſi ſatiſfait que Prieur, de ce que ſon fils étoit Poëte. Dès *Idoménée*, il en avoit marqué ſon mécontentement ; & le ſuccès d'*Atrée* ne l'avoit pas ramené ſur cet article. Le pere & le fils ſe brouillerent donc ; mais ce qui, ſelon toute apparence, contribua encore plus à entretenir cette déſunion, c'eſt que Melchior, ayant perdu ſa femme s'étoit remarié ; & ce ſecond mariage avoit fort déplu à ſon fils. D'ailleurs, M. de Crébillon, né avec peu d'ordre dans ſes affaires, & beaucoup de goût

pour

pour la dépenſe, avoit fait en Bourgogne différens voyages très-onéreux à ſon pere : toutes ces cauſes réunies entretinrent la méſintelligence ; & une derniere circonſtance acheva de les brouiller. Sans conſulter ſon pere, M. de Crébillon venoit de contracter un mariage contre ſon gré ; il avoit épouſé Charlotte Péaget, fille d'un Apothicaire de Paris, dont il avoit été vivement épris. Cet amour & la vertu de Charlotte l'emporterent ſur toute autre conſidération ; mais le pere, outré de cette alliance, déshérita ſon fils, qui ne s'en appliqua que plus à la Poéſie : il donna *Electre* en 1708.

Cette Tragédie, malgré ſes critiques & même ſes défauts, augmenta la gloire & la célébrité de l'Auteur. Deſpréaux y blâmoit le double amour d'*Oreſte* & d'*Electre* ; mais ce défaut avoit donné lieu à tant d'intérêt & de chaleur, il avoit produit un ſi beau caractere (celui de *Palamede*), une Scene ſi noble, ſi pathétique au quatrieme Acte, que le Poëte le laiſſa ſubſiſter. La rigueur du froid,

pendant le grand hiver de l'année 1709, ayant obligé les Comédiens d'interrompre les repréſentations d'*Electre*, & de fermer leur Théâtre, ils jouerent cette Tragédie dans le Foyer, pour M. le Prince de Conty & quantité de Seigneurs qui ne l'avoient pas encore vu repréſenter.

Sur la fin de l'année 1707, M. de Crébillon perdit ſon pere. Ce dernier, avant que de mourir, avoit révoqué l'exhérédation; mais ce qui reſtoit fut ou vendu, ou mis en décret. Pendant le ſéjour que notre Poëte fit alors à Dijon, il compoſa ſon *Electre*. On peut remarquer, à cette occaſion, qu'il aimoit beaucoup ſa patrie, ſavoit très-bien le patois Bourguignon, connu par les Noëls de la Monnoie, ſe plaiſoit à le parler, & ne l'a jamais oublié.

La perte de ſa fortune ne fut pour lui qu'une raiſon de plus de chercher des reſſources dans ſes talens. Il donna *Rhadamiſthe* en 1711. Le caractere ſingulier du premier perſonnage de cette Piece, la nobleſſe du rôle de *Zénobie*, la férocité

noble & ſoutenue du caractere de *Pharaſmane*, la force & la majeſté de la plupart des vers, la firent recevoir avec tranſport. Les Comédiens ayant été forcés de la ſuſpendre, à cauſe de la mort de MONSEIGNEUR, arrivée dans le cours des repréſentations, cette interruption, contre l'ordinaire, ne fit aucun tort à l'Ouvrage : il jouit d'un des ſuccès les plus éclatans & les plus ſoutenus qu'on eût jamais vus au Théâtre. Le temps n'a rien diminué de cette eſtime; & l'Auteur n'exiſtant plus, on a lieu de croire qu'on lui rendra encore plus de juſtice.

Juſques-là les Pieces de M. de Crébillon, ainſi qu'on peut en juger par l'ordre de leurs dates, s'étoient aſſez rapidement ſuccédées; ce qui prouve une très-grande facilité. Mais ce Poëte aimoit le plaiſir; & ſes ſuccès l'avoient jetté dans le plus grand monde. Il ne pouvoit donc plus donner beaucoup de temps au travail. Ceux qui ont dit que, pour faire des vers, il étoit obligé de fermer ſes fenêtres en plein jour, & d'allumer des bougies,

ne l'ont pas connu. Il eſt vrai que quelquefois, en compoſant, il s'agitoit & ſe promenoit avec vivacité. On raconte que Duvernet, célebre Anatomiſte, logeant au Jardin du Roi, dont M. de Crébillon recherchoit la ſolitude, lui avoit donné une clé des petits enclos qu'on y voyoit alors. Le Poëte travailloit à ſon *Rhadamiſthe*. Croyant n'être vu de perſonne, il avoit quitté ſon habit; &, poſſédé de ſa verve, marchoit à pas inégaux & précipités, & pouſſoit des cris effroyables. Un Jardinier qui l'obſervoit, perſuadé que cet Auteur, qu'il ne connoiſſoit pas, étoit ou un inſenſé, ou un homme chargé de quelque mauvaiſe affaire, alla ſur le champ avertir Duvernet. Celui-ci accourut auſſitôt, & rit beaucoup de la mépriſe du Jardinier.

Il eût été à deſirer, & pour le Public & pour lui-même, que, moins indulgent au feu de ſon génie, M. de Crébillon eût eu plus de goût pour corriger ſes Ouvrages : mais ſon averſion à cet égard étoit inſurmontable; & preſque toutes ſes

Pieces, & ſur-tout ſes plus belles Scenes, ſont toutes de ce qu'on appelle le premier feu. Né pour les choſes de génie, il ne pouvoit plier ſon eſprit au froid de la correction, & ſe contentoit plus volontiers de ce que la Nature lui offroit ſans peine. L'éclatant ſuccès de *Rhadamiſthe* le fit dès-lors nommer, par le Public, avec Corneille & Racine; & cette célébrité lui procura de très-utiles amis. Tel fut entr'autres feu M. le Baron Hoguer. Dans le poſte qu'il occupoit alors en France, il auroit fait à M. de Crébillon une fortune auſſi ſolide que brillante, ſi ce grand Poëte eût jamais pu ſonger à l'avenir : feu Monſeigneur le Régent lui-même, qui l'honoroit de ſa bonté; Meſſieurs Pâris, d'autres perſonnes encore, ont vainement tenté de le rendre heureux de ce côté-là.

La Tragédie de *Xerxès* parut en 1714, & ne fut jouée qu'une fois. Ce n'étoit pas que M. de Crébillon eût eſſuyé un de ces échecs humilians qui ne permettent pas à une Piece de reparoître. Celle-ci

fut, par intervalles, fort applaudie; mais ces applaudiſſemens tomberent plus ſur certains détails, que ſur le fond même de l'Ouvrage. La foibleſſe du caractere de *Xerxès* déplut, & effectivement devoit déplaire : la noire ſcélérateſſe d'*Artaban*, peut-être pas aſſez bien voilée, une fable froide & aſſez mal tiſſue, firent tomber cette Tragédie. Elle porte tout à la fois l'empreinte des talens de ſon Auteur, & du tort que leur faiſoit ſa négligence. On y trouve cependant des traits de force & de génie, qui n'empêcherent pas l'Auteur de la retirer ſur le champ. Les Comédiens voulurent en continuer les repréſentations, & la firent afficher pour le ſurlendemain. L'aſſemblée fut nombreuſe; mais M. de Crébillon fut inexorable. Il n'a fait imprimer cette Piece qu'en même temps que *Catilina*, & telle exactement qu'elle avoit paru au Théâtre. Les beautés qu'il y reconnoiſſoit lui-même auroient, ce ſemble, dû l'engager à en corriger les défauts, dont il convenoit également.

En 1715, l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamisthe* fut pourvu de l'Office de Receveur ancien & mi-triennal des Amendes de la Cour des Aides, & en jouit jusqu'en 1721, que cet Office fut supprimé. M. de Crébillon étoit si peu occupé de sa fortune, qu'ayant un Récépissé de 57000 livres, avec lequel cette Charge lui avoit été remboursée, il le garda jusqu'à ce que ces sortes d'effets fussent, pour ainsi dire, comme proscrits; & alors il n'en trouva plus que deux cents pistoles. Ayant gagné au Systême, il lui étoit resté un assez grand nombre de billets; mais également incapable de les garder, ou de s'en faire des rentes, il les fondit peu-à-peu; & rien enfin ne lui resta, ni de son bien de patrimoine, ni de celui qu'il avoit acquis.

*Sémiramis* parut en 1717. Cette Piece, mieux conduite que *Xerxès*, ne fut pas cependant extrêmement goûtée. Ce n'est pas que dans nombre de Scenes, on ne retrouve cette touche forte qui caractérise son Auteur; mais le sujet étoit froid, & susceptible de peu d'intérêt. M. de

Crébillon ne put donc mettre que dans les détails cette chaleur, cette dignité mâle, qu'on trouve dans ses autres Ouvrages.

Avant que de composer cette derniere Piece, le Poëte avoit eu l'idée de la Tragédie de Cromwel; mais il n'en a jamais fait que la premiere Scene, & la Harangue de Cromwel, en présentant l'infortuné Charles I au Parlement, pour être jugé. Dans la courte Préface que M. de Crébillon a mise à la tête de son *Triumvirat*, il se plaint avec justice de ce qu'on l'avoit accusé d'avoir fait entrer, dans cette Tragédie, différens morceaux de celle de Cromwel : aucun de ces morceaux ne pouvoit, de quelque façon que ce fût, y être placé. Peu de jours avant sa mort, il les récita à quelques personnes; & comme on desiroit de les écrire sous sa dictée, il remit la chose à une autre fois: jamais depuis, quelques efforts qu'on ait faits, on n'a pu l'engager à les réciter de nouveau. Heureusement on en a retenu quelques frag-

mens, qui ſont de la plus grande beauté. On a prétendu que M. le Duc d'Orléans, Régent, avoit défendu à notre Poëte de continuer cette Tragédie. N'eſt-ce pas plutôt la difficulté de mettre ſur notre Théâtre un ſujet ſi atroce, qui en a fait abandonner le travail ?

Piqué du reproche qu'on lui faiſoit de ne pouvoir être que cruel, M. de Crébillon ſe mit à compoſer une Piece où aucun de ſes Héros ne mourût : c'eſt la Tragédie de *Pyrrhus*, à laquelle il employa plus de cinq années, & qu'il n'auroit peut-être jamais finie, ſans M. Pâris l'aîné, à qui depuis il la dédia. Elle parut en 1726, à la rentrée du Théâtre, & fut extrêmement applaudie. A la cruauté près, on y retrouva toujours M. de Crébillon.

Ce fut durant les repréſentations de cette Piece, que notre Poëte commença ſon *Catilina*. Le premier Acte fut fait en moins de ſix ſemaines; mais tant de raiſons différentes ſuſpendirent depuis le feu de ce grand génie, que la Tragédie

ne parut que vingt-deux ans après, c'eſt-à-dire, à la fin de 1748.

Au mois de Septembre de l'année 1731, M. de Crébillon fut reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. de la Faye, & deſira de faire en Vers ſon remerciement. Quoique ce fût une choſe abſolument nouvelle, l'Académie voulut bien y conſentir; & ſon diſcours fut généralement applaudi. Enſuite le Récipiendaire récita le premier Acte de ſon *Catilina*, que l'aſſemblée écouta avec une ſorte de tranſport. C'étoit un garant aſſuré de celui que cet Ouvrage produiroit au Théâtre.

En 1735, M. de Crébillon, déja nommé Cenſeur Royal, le fut auſſi pour la Police. M. le Comte de Clermont, Prince auſſi connu par ſon goût pour les Arts & par ſon humanité, que par l'éclat de ſa naiſſance, lui avoit donné un logement dans le Palais du petit Luxembourg, qu'il occupoit alors. Ce même Prince a daigné, juſqu'aux derniers momens de M. de Crébillon, l'honorer de ſa bienveillance & de ſes bienfaits.

Cependant un des plus grands hommes de la Nation languiſſoit dans une obſcurité peu éloignée de l'indigence. Peut-être étoit-ce de ſa faute ; car il étoit très-timide, quand il s'agiſſoit de demander. Sans être né ſauvage, ce grand Poëte aimoit la ſolitude ; & des goûts aſſez biſarres la lui rendoient encore plus chere. D'ailleurs, il ne pouvoit pas ſuivre une affaire, quelque légere qu'elle fût. Avec cette négligence, & une ſorte de crainte de ſe montrer, comment améliorer ſa fortune ? On l'avoit traîné dans le fond du Marais, où il n'avoit aucune connoiſſance. Au milieu de l'eſpece d'oubli du monde & de lui-même, il travailloit de temps en temps à ſa Tragédie, mais avec tant d'indifférence, qu'elle n'eût peut-être jamais vu le jour, ſi Madame la Marquiſe de Pompadour n'eût entrepris de ranimer une Muſe qui paroiſſoit totalement éteinte. On a connu ſon goût pour les Arts, & l'éclatante protection qu'elle leur accordoit. Le deſir qu'elle marqua à M. de Crébillon de lui voir finir ſon *Catilina*,

& les encouragemens de toute eſpece qu'elle lui prodigua, le tirerent enfin de ſa léthargie. Il ſe remit à cette Piece, & retrouva tout ſon génie. *Catilina* enfin, mis en état de paroître lorſqu'on ne l'eſpéroit plus, fut joué avec beaucoup de magnificence, le Roi ayant voulu que tous les habits des Acteurs fuſſent à ſes frais. Sa Majeſté avoit donné à M. de Crébillon une penſion de cent piſtoles ſur ſa caſſette, & une place à ſa Bibliotheque; bonheur d'autant plus grand pour un homme de ce caractere, que c'étoit de la main de ſon Roi, qu'il tenoit toute ſa fortune.

Pour peu que l'on connoiſſe le Théâtre, on conviendra que le ſujet de *Catilina* eſt un de ceux qui promettent plus qu'ils ne rendent; mais nous n'en devons pas moins avouer que M. de Crébillon l'auroit traité avec plus d'avantage, ſi le principal objet de cette Piece eût été Rome miſe en danger par la fureur de *Catilina*, & ſauvée par les ſoins & la vigilance de Cicéron. Mais alors *Catilina* auroit été néceſſaire-

ment en ſous-ordre ; & ce fut à quoi l'Auteur ne put jamais conſentir. Le portrait que Salluſte fait de ce fameux ſcélérat l'avoit gâté : peut-être même M. de Crébillon a-t-il cru que le caractere audacieux de ce fameux conjuré lui fourniroit des traits plus analogues à ſon génie, plus faits même pour le Théâtre, que le caractere prudent & meſuré du Conſul ; & cela n'eſt pas effectivement ſans probabilité. Le Sénat, Cicéron, tout, juſqu'au ſujet même, fut ſacrifié au rôle de *Catilina*.

Le projet de l'Auteur avoit été de mettre cette Tragédie en ſept Actes, ne croyant pas pouvoir lui donner moins d'étendue. Il entroit dans ſon plan beaucoup plus de diſcuſſions politiques, que n'en peut admettre le Théâtre ; & il devoit y avoir auſſi plus d'action. La Scene du ſerment ſur le ſang humain, qui étoit dans ſon premier plan, & auroit été d'un effet ſi terrible, fut ſupprimée ; & c'eſt une perte qu'on ne ſauroit trop regretter. Ce n'étoit pas que l'Auteur ne ſentît tout

ce qu'il en pouvoit tirer ; mais pour la placer, il auroit fallu retourner tout son plan ; & c'est à quoi il ne put se résoudre.

On n'a guere vu au Théâtre d'assemblée plus nombreuse, & en même temps plus choisie, que celle qui se trouva à la premiere représentation de cette Tragédie. La grande célébrité de son Auteur, l'idée qu'on s'étoit faite de la Piece par les fragmens qu'on lui en avoit entendu réciter, le temps qu'il avoit mis à la composer, ou, pour parler plus juste, le temps depuis lequel il la promettoit, l'étonnement de la voir finie, son grand âge, tout fut pour le Public une raison de s'y porter avec la plus grande affluence. Le premier Acte, un des plus beaux qu'il y ait au Théâtre, fut applaudi avec transport. *Catilina*, accusé par une maitresse fiere & jalouse, sembloit annoncer un grand intérêt, dont cette Piece, du côté de l'amour, ne paroissoit pas susceptible ; mais malheureusement M. de Crébillon ne tira pas du caractere de Fulvie, ni de la situation

dans laquelle il l'avoit miſe, tout le parti qu'il en pouvoit tirer. Fulvie diſparoît ſans aucune bonne raiſon, pour faire place à des perſonnages qui, n'étant pas du fond du ſujet, n'y peuvent être fort importans. On reprocha auſſi à l'Auteur quelques longueurs, qu'on n'y retrouva plus à la ſeconde repréſentation. La Piece alors, malgré ſes défauts, jouit d'un plein ſuccès, & fut jouée vingt fois de ſuite. Elle a depuis été repriſe avec les mêmes applaudiſſemens; & l'on ne craint point de dire qu'elle ſeroit peut-être la plus belle de toutes celles de notre Poëte, s'il y eût mis plus d'action, & que, pour faire de *Catilina* ſon principal héros, il n'eût pas dégradé ce même Cicéron, à tous égards ſi ſupérieur à l'homme auquel il eſt ici ſubordonné.

Le dialogue de cette Tragédie eſt preſque par-tout d'une extrême ſimplicité, quant à la partie du ſtyle, & rempli en même temps des traits les plus forts, & de la plus grande majeſté. Probus, parlant à Fulvie, lui adreſſoit ces vers, que l'Au-

teur fut obligé de retrancher, de peur de quelque application :

Vous n'aimâtes jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour, qu'à subjuguer l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paroîtra juste :
Et vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice & les Dieux.

Comme c'étoit à Madame de Pompadour, que l'on devoit la Tragédie de *Catilina*, ce fut sous les mêmes auspices qu'à l'âge de soixante-seize ans M. de Crébillon commença le *Triumvirat ;* âge où les plus grands hommes sont éteints. Il sentoit le tort que dans son *Catilina* il avoit fait à Cicéron, & vouloit, disoit-il, le réparer. Notre Auteur avoit quatre-vingt-un ans, lorsqu'il donna cette Tragédie. Il n'eut pas d'abord à se louer de l'accueil que lui fit le Public ; mais dans la suite il eut lieu d'en être plus content. Ce sujet nous semble du nombre de ceux qui, offrant plus à l'esprit qu'au cœur, ne peuvent jamais paroître sur la Scene avec un certain éclat.

Quoiqu'on ne trouve point dans cette Piece toute la chaleur qui regne dans les autres Ouvrages du même Poëte, & que peut-être ce ſoit autant la faute du ſujet, que celle de l'Auteur, on y reconnoît dans mille endroits la main d'un très-grand maître : & n'eſt-ce pas un très-grand ſujet d'étonnement, que, dans un âge ſi avancé, on conſerve autant de force & de génie qu'en montre encore M. de Crébillon ?

Après le *Triumvirat*, il commença une autre Tragédie toute d'imagination : elle devoit être intitulée *Cléomede*. L'Auteur n'a point fait de Piece où les événemens tragiques ſoient plus accumulés, qu'ils paroiſſoient devoir l'être dans celle-ci. On eût dit qu'en travaillant encore à cet âge, ce grand Poëte vouloit ſe dédommager des années perdues. M. de Crébillon n'a fait que les trois premiers Actes de cette Tragédie, qu'une main infidelle & ſervile lui a dérobés quelques jours avant ſa mort. Ceux à qui l'Auteur les avoit communiqués, étoient étonnés de ce

que ſon talent lui fourniſſoit encore à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

M. de Crébillon avoit une façon ſinguliere de travailler. Jamais il n'a écrit le plan d'aucune de ſes Tragédies, ſi l'on en excepte *Xerxès*, qui n'eſt aſſurément pas la mieux conduite. Son génie ne ſouffroit point d'entraves ; & plus de méthode l'auroit gêné. Il n'écrivoit même jamais ſes Pieces, que lorſqu'il falloit les donner au Théâtre. Quand il préſenta aux Comédiens la Tragédie de *Catilina*, on ſait qu'il la leur récita toute de mémoire. Si on lui faiſoit quelque critique qu'il crût devoir adopter, l'endroit critiqué s'effaçoit totalement de ſa tête ; il n'y reſtoit plus que ce qu'il y avoit ſubſtitué. Sa mémoire étoit prodigieuſe ; jamais il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris. Dans ſes dernieres années même il ſavoit encore très-bien le Latin, quoique depuis la ſortie de ſes claſſes il n'en eût fait que très-peu d'uſage. Il connoiſſoit parfaitement ſes Poëtes ; mais on ne s'en apper-

cevoit que quand il y étoit forcé. Il faifoit grand cas des Anciens, & fpécialement des Grecs, mais fans aucune efpece d'idolâtrie, fachant apprécier fes modeles & fes maîtres. On en a la preuve dans fon *Electre*, dont les beautés fentent la noble fimplicité de l'antique, mais fans affectation, fans une fervile imitation. Ce Poëte défapprouvoit l'abus que nous faifons de l'amour dans nos Tragédies, & ne l'y trouvoit placé que quand il eft la caufe, comme dans celles de Racine, de tous les événemens. M. de Crébillon fe reprochoit de n'avoir pas ofé bannir cette paffion de fa Tragédie d'*Atrée*. S'il eût pu fe réfoudre à revenir fur lui-même, il ne l'y auroit pas laiffé fubfifter.

L'abondance de fes idées rendant à ce grand-homme celles des autres peu néceffaires, il lifoit peu dans fes dernieres années, aimant à s'occuper de ce qu'on appelle *châteaux en Efpagne*. Quelquefois, au lieu de fe perdre dans fes rêveries, il s'amufoit à compofer, dans fa tête, des

Romans à la façon de la Calprenede ; dont il estimoit les productions ; mais comme il n'écrivoit jamais, il n'est rien resté de tout ce que lui offroit alors son imagination.

Depuis plus de cinquante ans, M. de Crébillon s'étoit adonné à fumer du tabac ; & la quantité qu'il en fumoit en un jour, paroîtroit incroyable à ceux qui ne l'ont pas connu. Comme il ne pouvoit pas fumer par-tout, il n'alloit volontiers que chez les personnes qui lui accordoient cette liberté ; & c'est une des plus fortes raisons qui le faisoient vivre dans la solitude.

M. de Crébillon étoit grand, bien fait, avoit l'air noble, & un très-beau caractere de tête, sur-tout quand il l'avoit nue. C'est ainsi que M. de la Tour l'a peint dans un Portrait exposé au Sallon, & sur lequel M. Lemoyne a fait son buste. M. Aved l'avoit déja peint long-temps auparavant ; & c'est, de tous les portraits de ce grand Poëte, celui qui doit frapper

le plus, parce qu'il le repréſente tel qu'on le voyoit ordinairement, & que d'ailleurs il eſt fort reſſemblant. Ce portrait a été gravé par le célebre Baléchou. M. de Crébillon avoit les yeux bleus, grands & pleins de feu. Ses ſourcils, quoique blonds, étoient fort marqués. Il les fronçoit volontiers, ce qui lui donnoit quelquefois un air dur. Quoique né impatient, & même un peu colere, il étoit fort doux; & ceux dont il croyoit avoir le plus à ſe plaindre, rentroient aiſément en grace auprès de lui. Il étoit très-aiſé à vivre, trop peut-être ſur la fin de ſa vie, que le poids des années, le retenant chez lui, l'avoit rendu peu difficile ſur le choix de ſes ſociétés. Avec l'air ſérieux, & même mélancolique, il avoit de la gaieté, & ſe permettoit des propos très-badins, ou quelque choſe de plus. Mais il haïſſoit l'épigramme; & s'il lui en échappoit quelquefois, elles étoient du ton de ſon eſprit, c'eſt-à-dire, fortes & nerveuſes. Il mépriſoit la ſatyre. » Jugez à quel point

» elle eſt mépriſable ( diſoit-il à un jeune homme qui étoit venu lui lire un Ouvrage de ce genre ), » puiſque vous y réuſſiſſez, » même à votre âge ». Auſſi jamais n'a-t-il écrit contre perſonne ; & on le ſavoit ſi bien, qu'en récitant ce Vers, dans ſon Diſcours à l'Académie,

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume,

le Public, par des applaudiſſemens réitérés, confirma la juſtice que ſe rendoit M. de Crébillon. On n'a connu de lui, dans le genre de la critique, qu'une eſpece de Fable en Vers Marotiques, contre celles de M. de la Mothe. Cet Ouvrage étoit plein d'imagination, de gaieté & de modération. Mais loin de le deſtiner à l'impreſſion, l'Auteur ne l'a pas ſeulement achevé. Il n'a compoſé que très-peu de ces pieces qu'on appelle *fugitives*. Sa façon de vivre, fort retirée, l'éloignoit encore plus de ces agréables bagatelles, que le genre de ſon eſprit. Il avoit autrefois entrepris un aſſez grand Ouvrage, intitulé

*Maximes pour les Rois*, qui n'a pas non plus été fini. On n'a retrouvé dans ses papiers, ni cet Ecrit, ni la Fable sur M. de la Mothe, quoique l'un & l'autre existent vraisemblablement.

M. de Crébillon étoit simple dans ses mœurs. Né sans vanité, il parloit rarement de lui-même, & n'a jamais pu supporter la louange en face. Dans les derniers mois de sa vie, s'étant fait lire ses Ouvrages, il n'en dissimula ni les beautés, ni les défauts, & se jugea enfin aussi impartialement qu'il jugeoit les autres, conservant jusqu'à la fin de sa vie un sentiment & un tact extrêmement sûrs.

Ce grand Poëte n'a jamais connu la jalousie, ni fait plus de cabales contre les autres, que de brigues pour lui-même. Le jour de la premiere représentation de *Catilina*, les Comédiens, craignant un Parterre trop nombreux, déterminoient avec lui la quantité de Billets que l'on devoit distribuer. Beaucoup de personnes en sollicitoient d'avance. Un homme attaché de

très-près par le ſang à M. de Crébillon, lui en demanda pour quelques amis. » Morbleu! Monſieur, lui répondit-il, » vous ſavez-bien que je ne veux pas que » perſonne ſe croye dans l'obligation de » m'applaudir! Eh! mon Dieu, lui répli- » qua-t-on, ne craignez rien à cet égard; » ceux pour qui je vous demande des » Billets, ne vous en feront pas plus de » grace, pour les tenir de vos mains; je » puis vous en répondre. — Puiſque cela » eſt, vous en aurez ».

M. de Crébillon ne faiſoit jamais de viſites, & ne comprenoit pas, diſoit-il, comment on pouvoit en faire. Rien non plus n'étoit plus difficile que d'obtenir de lui une réponſe, quand on lui écrivoit. Tous les petits devoirs de la ſociété lui étoient onéreux; mais il avoit l'équité de ne ſe pas offenſer qu'on s'en diſpenſât à ſon égard. La diſſipation dans laquelle on l'a vu vivre, ſur-tout après le ſuccès de *Rhadamiſthe*; ſon ſilence ſur ſes propres Ouvrages; ſon ton dans le monde, fort éloign

éloigné de celui de ses Ecrits ; la jalousie, peut-être, de quelques Auteurs moins accueillis du Public, ont fait dire très-long-temps, qu'il n'étoit que le prête-nom de ses Œuvres. Comme on ne pouvoit les attribuer à aucun Auteur connu, ce fut à un Chartreux qu'on jugea à propos d'en faire les honneurs ; & ce Chartreux, disoit-on, étoit un de ses parens. Ce bruit assurément étoit dénué de vraisemblance. M. de Crébillon ne connoissoit personne aux Chartreux ; & son goût pour la solitude ne l'avoit même pas conduit dans leur jardin trois fois en sa vie. Mais ce grand Poëte n'en éprouva pas moins, pendant quelque temps, que les bruits les plus mal fondés ne manquent jamais d'être accrédités par la méchanceté, & adoptés par la sottise. Quand on le vit rester sur *Catilina*, on répandit que le Chartreux étoit mort, & que c'étoit la cause du silence de M. de Crébillon. Lorsque cette Tragédie parut, on n'eut pas la hardiesse de ressusciter le défunt ; & la Piece resta

à ſon véritable Auteur. La maniere dont il parloit de ſon Art, dénotoit un très-grand Poëte tragique. On venoit quelquefois le conſulter ſur des Ouvrages de ce genre : quand le ſujet étoit mal choiſi, ou décéloit peu de talens, il ſe contentoit d'exhorter l'Auteur à ne pas entrer dans cette carriere. Dans le cas contraire, loin de dire ſimplement ſon avis, il raiſonnoit ſur l'Ouvrage, refondoit même tout le plan, & quelquefois le rendoit tel, qu'il eût fallu avoir ſon génie pour le traiter avec ſuccès. Ce grand-homme s'étoit propoſé de donner des réflexions ſur la Tragédie ; & c'eſt une perte pour le Public, que ce projet n'ait pas été exécuté. Mais pour cela, il auroit fallu écrire ; & c'étoit une choſe à laquelle on ne pouvoit pas le déterminer.

M. de Crébillon, étant Directeur de l'Académie, eut deux fois l'honneur de haranguer Sa Majeſté ; la premiere, le 17 Novembre 1744, après la cruelle maladie qui coûta tant de larmes à la Fran-

ce, & l'autre en 1745. Dans ces deux occasions, il parla au Roi avec une noble assurance; & quelqu'un lui paroissant étonné de ce que la présence du Monarque ne l'avoit point intimidé : » Eh! » pourquoi, répondit-il, aurois-je été embarrassé de parler à un Prince qui ne peut » faire trembler ses Sujets, que de la crainte de le perdre »? Sa Majesté écouta avec une extrême bonté, & les deux Discours prononcés devant Elle, & les Vers qui les suivirent. On trouve toutes ces Pieces dans l'Edition de ses Œuvres faite au Louvre en 1750, pour le profit de l'Auteur.

Le Roi, sans compter ce bienfait, & d'autres dont on a déja parlé, faisoit à M. de Crébillon une gratification annuelle de 600 livres, & une pension de 400 liv. sur ses Bâtimens. C'étoit pour le dédommager d'un logement qu'on lui avoit donné dans une de ces maisons de la cour du vieux Louvre, abattues depuis pour achever ce superbe Palais. Sa Majesté lui ac-

corda encore une penſion de 2000 livres ſur le Mercure de France.

M. de Crébillon dormoit peu, & le plus ſouvent à l'heure où les autres veillent. Il étoit grand mangeur; mais les alimens les plus ſimples, & même les plus groſſiers, étoient le plus de ſon goût. On ne pouvoit être couché plus durement; en ce point il auroit pu le diſputer aux Anachoretes mêmes, & l'emporter peut-être ſur eux. On lui connoiſſoit autrefois beaucoup d'amour pour les beaux meubles, & ſur-tout pour la parure: qu'on ſe rappelle ce Couplet de Rouſſeau:

Quel brillant habit, Crébillon, &c.

A la façon dont on l'a vu à ſa mort, on n'auroit pas imaginé qu'il eût jamais attaché un ſi grand prix à toutes ces choſes.

Tous les malheureux avoient des droits ſur ſon cœur; les bêtes mêmes, ſur-tout ſi elles ſouffroient, excitoient ſa commiſération. C'étoit par ce principe, que ſa maiſon étoit remplie de chiens & de chats,

dont la figure & les infirmités prouvoient l'excès de sa compassion.

Vingt ans avant sa mort, M. de Crébillon fut attaqué d'un éréſypele aux jambes. Ce mal ne fut pas regardé comme dangereux, parce qu'il fluoit; mais on avertit le malade de prendre garde que cette humeur ne cefsât de couler. Quelquefois il ſongeoit à l'entretenir; d'autrefois il y faiſoit moins d'attention. Sur la fin de Décembre de l'année 1761, étant dans une maiſon d'ami, il tomba dans une eſpece de ſyncope, qui parut annoncer une dangereuſe maladie. En même tems ſes jambes ſe fermerent; mais comme cet accident lui étoit déja arrivé plus d'une fois, & n'avoit rien amené de ſiniſtre, le malade ne crut pas devoir s'en inquiéter, ni changer de régime. Cependant le mal devint grave; & ſur la fin de Janvier de l'année 1762, le Curé de ſaint Gervais, ſon Paſteur, le diſpoſa à recevoir les Sacremens. Le 29 du même mois, il reçut tout à la fois le Viatique & l'Ex-

trême-Onction. Sa ſanté parut alors ſe raffermir aſſez pour faire eſpérer que cette maladie ne ſeroit pas ſa derniere ; & peut-être en effet ne l'eût-elle pas été, ſi l'on eût pu le réſoudre à ſe ménager. Mais, loin de s'aſſujettir au régime preſcrit, il ne changea rien à une maniere de vivre dans laquelle une longue habitude l'avoit confirmé, & que la force de ſon tempérament lui avoit juſques-là fait ſoutenir. Enfin, le 12 du mois de Juin 1762, il eut une ſuppreſſion d'urine, qui fut regardée comme fort dangereuſe. Le fils de M. de Crébillon, qui, depuis quelque temps étoit allé loger chez ſon pere, fit avertir le Curé ; & le 14 du même mois, le malade fut adminiſtré une ſeconde fois avec beaucoup d'édification. Il enviſagea la mort avec une très-grande fermeté, mais ſans nulle oſtentation de courage. Son état enſuite ne fit plus qu'empirer ; & ce grand-homme expira enfin, après une agonie aſſez douce, le Jeudi 17 Juin, à neuf heures du ſoir, âgé de près de quatre-

vingt huit ans & demi. Il fut inhumé dans l'Eglise de saint Gervais sa Paroisse, laissant un fils à qui, sans les bienfaits de Sa Majesté, il ne resteroit exactement que le nom de son pere, & sa propre réputation.

On croit ne devoir pas omettre que, le Mardi 16 Juillet, les Comédiens firent célébrer, dans l'Eglise de saint Jean-de-Latran, un pompeux Service, comme une preuve de leur reconnoissance pour ce grand Poëte, & un monument de leur respect pour les Lettres. Ce qu'il y avoit de plus distingué par la naissance, le rang ou l'amour des Lettres, les Membres des Académies, les Corps Littéraires, tous les Gens de Lettres, enfin les Artistes célebres, y furent invités par des billets, & s'y rendirent en si grand nombre, qu'à peine l'Eglise pouvoit-elle les contenir. Cependant il n'y eut pas le moindre tumulte, par l'ordre exact qui fut observé, & le sentiment unanime de respect qu'inspiroit à tous les assistans l'objet de cette cérémonie.

Quelque temps après la mort de M. de Crébillon, le Roi ordonna qu'on lui érigeât un Mausolée en marbre; & M. le Marquis de Marigny, Directeur général des Bâtimens, confia ce travail au célebre M. Lemoyne. L'Eglise de saint Gervais, lieu de la sépulture de notre illustre Poëte, fut d'abord destinée a recevoir ce monument. On a changé cette destination; & l'on parle de le placer à la Bibliotheque du Roi.



# ODE

## *Sur la Mort de M. DE CRÉBILLON.*

QUEL ſpectacle eſt offert à mon ame éperdue!
Que vois-je! dans mes ſens la crainte eſt répandue.
Eſt-ce ici le ſéjour qu'habite la terreur?
Eſt-ce ici du néant la demeure fatale?
Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur!

La lugubre clarté de cent torches funebres,
Plus triſtes mille fois que ces noires ténebres,
Vers un Temple odieux guide mes pas errans.
Un marbre enſanglanté couronne ſes portiques,
Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du temps.

Sur un Autel d'airain la Mort, la Mort aſſiſe,
Tient pour ſceptre une faulx que la Fureur aiguiſe:
A ſes yeux eſt ouvert le Livre des Deſtins.
De ſes arrêts ſacrés, miniſtres redoutables,
Les Douleurs lamentables
Entraînent à ſes pieds la foule des Humains.

Et ce fier Potentat, qui, gonflé d'arrogance,
Accable l'Univers du poids de sa puissance;
Et l'Esclave courbé sous le faix des travaux,
Tout est en un instant disparu dans l'abyme;
Tout du néant victime,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main, échauffant le carnage,
Bellone sur les morts se frayant un passage,
De rivieres de sang inonde les Autels:
L'Amour, qui sous des fleurs masque sa perfidie,
D'une main plus hardie,
Sacrifie à la Mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux, quel vieillard respectable
A dévoué le Temps au Trépas indomptable?
Le sceptre des beaux Arts éclate dans sa main;
Sa voix rappelle au jour les Monarques célebres
Qui, des séjours funebres,
S'empressent à l'envi de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame,
Il l'émeut à son gré, l'attendrit, ou l'enflamme:
Quoi! la Mort a sur lui levé ses bras vengeurs!
Cruelle Mort, arrête!... il se débat, il tombe;

Et la nuit de la tombe
L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs.

Dérobez, ô François, vos honteuſes alarmes;
Cet inſtant que le Peuple enviſage avec larmes,
Eſt l'épreuve de l'homme, & l'inſtant du Héros:
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie,
Les voiles de l'Envie
Obſcurciſſent toujours l'éclat de ſes travaux.

Mais ſitôt que ſon ame à ſes deſtins fidelle,
Dépouillant les dehors de ſa forme mortelle,
Va boire le nectar dans la coupe des Dieux;
Alors des ſentimens le cœur eſt l'interprete,
Et ſa cendre muette
Eſt même reſpectable à l'œil de l'envieux.

Immortel CRÉBILLON, les Filles de Mémoire
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire:
Ton nom des plus fameux égale la hauteur.
Eh! qui ſçut mieux que toi, des fils de Melpomene,
Déployer ſur la Scene
De forfaits inouis la ſurprenante horreur?

Ce monſtre au cœur de fer, c'eſt l'inflexible *Atrée*:
Voyez de quelle main, par le crime aſſurée,

Il préfente à fon frere un vafe horrible, affreux.
Tu demandes ton fils, infortuné *Thyefte :*
O vengeance funefte!
Ton fils eft tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel fang vient de couler dans les murs de *Mycène*?
Un couple fcélérat, réuni par la haine,
Dans le fein maternel enfonce le couteau.
Tremblez, fils inhumains, le fouffle des Furies,
Dans vos ames impies,
Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les foins d'*Ifménie* * ont à mes yeux de charmes!
D'un époux criminel enchaînant les alarmes,
De fes cruels malheurs elle adoucit le faix;
Mais les Dieux l'ont marqué du fceau de leur colere,
Et la main de fon pere,
Par des forfaits plus grands, venge encor fes forfaits.

Ainfi de la terreur, aux humains fi fatale,
Tu fais nous faire aimer la pompe fépulchrale;
Avec des flots de fang tu fais couler nos pleurs.
Quoi! ** de l'ambition tu fondes les abymes,

---

* *La Tragédie de Rhadamifthe.*
** *Celle de Catilina.*

Et la mere des crimes
Te développe auſſi ſes ſombres profondeurs !

Ce vieillard immortel, dont la main lente & ſûre
Reproduit à la fois & détruit la nature,
Dans ſon rapide vol redouble tes efforts :
Ton eſprit, diſpenſant des torrens de lumiere,
Au bout de ſa carriere,
S'éleve encor plus haut en ſes rares accords.

Je reconnois la voix du Défenſeur * de Rome ;
Ce ſont-là tous ſes traits, l'empreinte du grand-homme :
C'eſt ainſi qu'il tomba ſous le couteau ſanglant.
Quels cris tumultueux ! le poiſon de l'Envie,
Epandu ſur ta vie,
Infecte de tes jours le reſte chancelant.

Laiſſons ce vil *Python* exhaler ſes blaſphêmes ;
Des criminels humains les murmures extrêmes
Altérent-ils jamais le front calme des Dieux ?
Un tranſport inconnu m'appelle à l'Empyrée ;
De la voûte azurée
Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux.

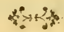
---

* *Le Triumvirat, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-un ans, & qui fut injuſtement attaqué.*

Quelle Divinité, dans ſon orgueil ſuprême,
Empruntant de la Mort l'effrayant diadême,
Raſſemble à ſes côtés la troupe des Malheurs?
Son front eſt obſcurci du deuil de la Triſteſſe;
A ſes pieds la Tendreſſe
Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome;
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme,
Sont, d'un tribut de pleurs, pour encens, honorés:
Là, mon divin Héros, guidé par la Mémoire,
Sur un rayon de gloire,
Du Sanctuaire auguſte occupe les degrés.

Pardonne, CRÉBILLON, aux efforts de ma lyre.
Si mes ſens, tranſportés par un heureux délire,
Ont retracé ta gloire aux ſiecles à venir,
Couronne mes accords; & tranſmets dans mon ame
Cette céleſte flamme
Qui fait des noms fameux vivre le ſouvenir.





# AU ROI.

SIRE,

*VOTRE MAJESTÉ vient de me faire une grace si peu méritée, que j'ose à peine lui offrir l'hommage de ses propres bienfaits : témoin des merveilles de votre regne, je devrois rougir de les avoir si mal célébrées, tandis que VOTRE MAJESTÉ daigne immortaliser mes Ouvrages. Quel bonheur fut égal au mien ! J'ai commencé de voir le jour sous l'empire d'un Roi si grand, que sans son Successeur, il n'auroit jamais eu de rival ; j'ai vieilli sous les loix du plus aimable & du meilleur de tous les Rois ; j'ai vu naître, pour ainsi dire,*

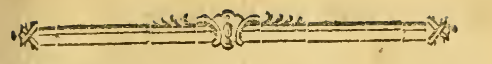
*ſa gloire; je l'ai vue chaque jour prendre un nouvel éclat; & je la vois enfin conſommée par le don d'une paix qui ne peut être enviſagée ſans admiration, ni oubliée ſans ingratiude.*

*Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus parfaite ſoumiſſion,*

SIRE,

*DE VOTRE MAJESTÉ,*

Le très-humble, très-obéiſſant
& très-fidele ſujet & ſerviteur,
PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON.



# PRÉFACE

## DE L'AUTEUR.

J'AVOIS résolu de donner une Dissertation sur la Tragédie ; mais depuis quelque temps il a paru un si grand nombre de discours sur cette matiere déja tant rebattue, & presque toujours sans fruit, que j'ai craint de tomber dans des redites. Jamais les Auteurs ne furent mieux instruits des regles & des finesses de l'Art : on en peut juger par leurs Préfaces ; il seroit seulement à souhaitter que les Ouvrages qui les occasionnent se ressentissent un peu plus de ces préliminaires si brillans : d'ailleurs que dirois-je à mes contemporains, qu'ils ne sussent aussi bien que moi ? Ceux qui sont doués d'un génie heureux puisent des leçons dans leurs propres talens ; ceux qui en sont dénués n'ont besoin que d'un seul précepte, c'est de ne point écrire. On sera peut-être surpris que dans le cours d'une assez longue vie,

je ne me ſois point occupé à retoucher mes Ouvrages, ſur-tout depuis que le Roi a daigné en ordonner l'impreſſion à ſon Imprimerie royale ; bienfait qui, en me comblant de gloire, ſeroit ſeul capable de confirmer le Public dans la bienveillance dont il m'a toujours honoré, & dont il m'a donné des marques ſi particulieres ; mais je n'ai jamais eu grande foi aux corrections ; la plupart ne ſont que des fautes nouvelles : lorſqu'on n'eſt plus dans la chaleur des premieres idées, on ne peut trop ſe défier des ſecondes. Un autre motif m'a engagé à me laiſſer tel que j'étois quand le Public m'a pris ſous ſa protection ; comme je ne me flatte pas de pouvoir devenir un modele, mes défauts pourront ſervir d'inſtruction : péut-être qu'en m'examinant de près, mes ſucceſſeurs ſeront à leur tour tentés de faire l'examen de leur conſcience ; ils en ſentiront mieux les dangers d'une carriere auſſi épineuſe que celle du Théâtre, quand ils verront qu'un homme né avec une ſorte de talent pour la Tragédie, & éclairé par les Pieces

de Corneille & de Racine, n'a pu éviter des écueils que vraiſemblablement il devoit avoir apperçus. Je ſuis d'autant moins excuſable que j'ai connu parfaitement les beautés de la Tragédie, & que j'ai, mieux que qui ce ſoit, ſenti mes défauts. Ai-je atteint ce que j'ai ſi parfaitement connu? me ſuis-je corrigé de ce que j'ai ſi bien ſenti? Je n'ai pu me garantir d'un vice qui nous eſt commun à tous, & qui eſt la véritable ſource de nos déréglemens poétiques, je veux dire l'impatience, quelquefois l'entêtement, & encore plus ſouvent l'orgueil : l'impatience n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; un Auteur qui a fait choix d'un ſujet, & qui s'eſt cru obligé de le communiquer, ainſi que ſes idées, craint qu'on ne le lui vole; &, à la honte des Lettres, ces ſortes de larcins ne ſont que trop familiers, du moins ſi l'on s'en rapporte à ceux qui revendiquent ce qu'on leur a pris. Mais ces craintes doivent-elles l'emporter ſur ce que nous devons au Public, & ſur ce que nous nous devons à nous-mêmes, &

nous engager à précipiter nos compositions ? il vaut encore mieux être pillés que sifflés. Il n'y a pas un défaut dans nos plans dont nous ne soyons frappés les premiers ; mais après les avoir bien discutés, nous ne songeons souvent qu'à nous les justifier, flattés du fol espoir de pouvoir les couvrir si bien, qu'on ne s'en doutera seulement pas : si des amis clairvoyans nous en font appercevoir, nous répondons avec vivacité, que pour ôter ce défaut prétendu, il faudroit refondre toute la Piéce ; que Corneille & Racine sont pleins de ces fautes. Mais si à la fin on parvient à nous faire ouvrir les yeux, alors, pour concilier le sentiment de nos amis avec notre amour-propre, nous employons plus d'esprit, d'art & de temps pour pallier ce défaut, qu'il ne nous en auroit fallu pour faire deux nouveaux Actes. Une autre erreur, aussi dangereuse pour le moins, c'est de prétendre qu'un défaut qui produit de grandes beautés, ne doit pas être compté pour un défaut : je ne l'en trouve, moi, que plus énorme ;

dès qu'on eſt capable d'enfanter de grandes beautés, on ne peut leur donner une ſource trop pure. Qu'arrive-t-il enfin ? les défauts percent, & ſont ſaiſis par le Public, à qui rien n'échappe ; & on ne manque pas de ſe récrier contre ſa dureté. Nous avons tort : l'indulgence du Public va juſqu'à l'extrême patience ; ſon amour pour les Spectacles lui fait paſſer bien des choſes que nos plus zélés partiſans ne nous pardonneroient pas. Si on retranchoit de nos Pieces tout ce qu'il y a d'inutile, nous mourrions de frayeur à l'aſpect du ſquelette : que de diſſertations, que de métaphyſique ſur les effets des paſſions que leurs ſeuls mouvemens développeroient de reſte, ſi nous nous attachions purement & ſimplement à l'action, que nous interrompons ſans ceſſe par des réflexions qui refroidiſſent également la Piece, le Spectateur & l'Acteur ! A propos de paſſion, me ſera-t-il permis de dire ici deux mots en faveur de l'amour, qu'une morale renouvellée, car elle n'a point le mérite de la nouveauté, veut bannir de

la Tragédie ? Je ne crains pas qu'on ſoupçonne de partialité ſur cet article, un homme que l'on n'a point accuſé juſqu'ici d'être fort doucereux. Le Poëme Tragique, ſuppoſé que je le connoiſſe bien, eſt, pour ainſi dire, le rendez-vous de toutes les paſſions ; pourquoi en chaſſerions-nous l'amour, qui eſt ſouvent le mobile de toutes les paſſions enſemble ? Les cœurs nés ſans amour ſont des êtres de raiſon ; & je ne vois pas en quoi l'amour, nommément dit, peut dégrader l'honnête homme & le héros. Sophocle & Euripide, dit-on, ſe ſont bien paſſés de l'amour : c'eſt un agrément de moins dans leurs ouvrages ; ces deux grands hommes ont travaillé ſelon le goût de leur ſiecle ; nous nous conformons au goût du nôtre. Voudroit-on nous perſuader que Corneille & Racine doivent être moins grands pour nous que Sophocle & Euripide ne le furent pour les Grecs ? qui d'entre eux doit nous donner le ton ? Que l'on blâme les analyſes perpétuelles que nous faiſons des ſentimens amoureux, ces délicateſſes,

ces recherches puériles qui affadiffent le cœur au lieu de l'émouvoir, & qui enlaidiffent l'amour loin de l'embellir, je paffe condamnation. Un homme d'efprit a dit :

*Ce n'eft point l'amour qui nous perd,*
*C'eft la maniere de le faire.*

Parmi nous, c'eft la maniere de l'employer ; ce n'eft pas la faute de l'amour fi nous le mettons toujouts à fa toilette : mais que nous le repréfentions impétueux, violent, injufte, malheureux, capable de nous porter aux plus grands crimes, ou aux actions les plus vertueufes, l'amour alors deviendra la plus grande reffource du Théâtre ; j'oferai même foutenir qu'il eft dangereux de s'en paffer, & que fi on venoit à le fupprimer, ce feroit priver la Tragédie de l'objet le plus intéreffant, & le plus capable de bien exercer fa morale.

Quant aux brochures que l'on fait courir contre moi, je ne me pique pas d'y répondre ; les critiques les plus envenimées me font encore beaucoup d'honneur ; j'en aurois même remercié leurs Auteurs, fi

j'y avois trouvé des instructions qui pussent m'être de quelque utilité : mais franchement je n'y ai entrevu que le dessein de m'humilier ou de me fâcher ; mes censeurs ont manqué leur coup : la critique n'humilie que les orgueilleux, & ne fâche que les sots : j'aurois presque osé me flatter de n'être ni l'un ni l'autre.



# IDOMÉNÉE,

## TRAGÉDIE;

*Représentée, pour la premiere fois, le 29 Décembre 1703.*



A

# SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC.

*Toi qui, par mille exploits divers,*
*Soutiens le poids d'un nom si fameux dans le monde,*
*Héros, à tes bontés souffre que je réponde,*
*Et reçois l'offre de mes vers.*
*Je méditois en vain de t'en faire l'hommage,*
*En vain je me l'étois promis;*

*Jamais ton nom ſacré n'eût paré mon Ouvrage,*
*Si toi-même ne l'eus permis.*
*Non; quel que ſoit pour Toi le zele qui me guide,*
*Quel que fût de mes vers le prix ou le bonheur,*
*GRAND PRINCE, ma Muſe timide*
*Ne te les eût offerts que dans le fond du cœur.*
*Un Auteur vainement, ſous le nom de prémices,*
*Croit ſon hommage en ſûreté;*
*Dans nos plus humbles ſacrifices*
*On nous croit ſans humilité:*
*C'eſt tendre à l'immortalité*
*Que de paroître au jour ſous de ſi grands auſpices:*
*C'eſt rendre enfin mes vers ou ſuſpects ou complices*
*D'une coupable vanité.*
*Heureux, que ma Muſe indiſcrette*
*N'ait point ſuivi ſa folle ardeur,*
*Et que, prête à livrer le Héros au Poëte,*
*Elle ait d'un front modeſte épargné la pudeur.*
*Si, plus que toi peut-être, inſtruite de ta gloire,*
*Rappellant des périls que tu ne craignis pas,*
*Te les reprochant même au ſein de la victoire,*
*Ma Muſe t'apprenoit tout ce que fit ton bras...*
*Non, ne crains point que ſon audace,*

*De Stinkerque, ou Nervinde embrassant les exploits,*
*Fasse résonner une voix*
*A peine connue au Parnasse.*
*Mais si du Dieu des vers je me fais avouer,*
*Si sur moi d'un rayon il répand la lumiere,*
*Je ne rentre dans la carriere*
*Que pour apprendre à te louer.*

JOLYOT DE CRÉBILLON.

## *ACTEURS.*

IDOMÉNÉE, *Roi de Crete.*

IDAMANTE, *Fils d'Idoménée.*

ÉRIXÈNE, *Fille de Mérion, Prince rebelle.*

SOPHRONYME, *Ministre d'Idoménée.*

ÉGÉSIPPE, *Officier du Palais.*

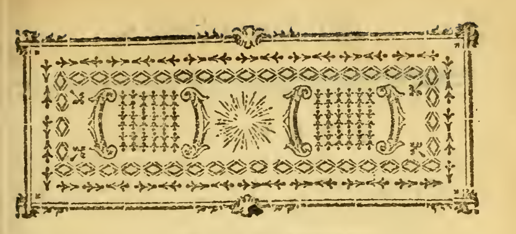
POLYCLETE, *Confident d'Idamante.*

ISMENE, *Confidente d'Érixène.*

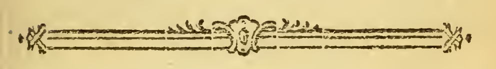
SUITE DU ROI.

GARDES.

*La Scene est à Cydonie, Capitale de la Crete, dans le Palais d'Idoménée.*



# IDOMÉNÉE, TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

IDOMÉNÉE, *seul.*

Où suis-je? quelle horreur m'épouvante & me suit!
Quel tremblement! ô Ciel! & quelle affreuse nuit!
Dieux puissans, épargnez la Crete infortunée.



D iv

## SCENE II.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Sophronyme, eſt-ce toi?

SOPHRONYME.

Que vois-je? Idoménée!
Ah! Seigneur, de quel bruit ont retenti ces lieux!

IDOMÉNÉE.

Eh quoi! tant de malheurs n'ont point laſſé les Dieux!
Depuis ſix mois entiers une fureur commune
Agite tour-à-tour Jupiter & Neptune:
La foudre eſt l'aſtre ſeul qui nous luit dans les airs:
Neptune va bientôt nous couvrir de ſes mers.
C'en eſt fait, tout périt; la Crete déſolée
Semble rentrer au ſein de la terre ébranlée;
Chaque jour, entouré des plus triſtes objets,
La mort juſqu'en mes bras moiſſonne mes ſujets.
Jupiter, ſur moi ſeul épuiſe ta vengeance;
N'afflige plus des lieux ſi chers à ton enfance;
Mes peuples malheureux n'eſperent plus qu'en toi.
Si j'ai pu t'offenſer, ne tonne que ſur moi.
Pour les ſeuls innocens allumes-tu la foudre?
Sur ſon Trône embraſé réduis le Prince en poudre,

Epargne les ſujets : pourquoi les frapper tous ?
Qui d'eux, ou de leur Roi, mérite ton courroux ?

SOPHRONYME.

Quoi ! toujours de nos maux vous croirez-vous coupable ?
N'armez point contre vous une main redoutable.
Le Ciel, depuis long-tems déclaré contre nous,
Semble, dans ſa fureur, ne ménager que vous.
Dans les maux redoublés dont la rigueur nous preſſe,
Votre ſeule pitié, Seigneur, vous intéreſſe.

IDOMÉNÉE.

Les Dieux voudroient en vain ne ménager que moi.
Eh ! frapper tout ſon peuple, eſt-ce épargner un Roi ?
Hélas ! pour me remplir de douleurs & de craintes,
Pour accabler mon cœur des plus rudes atteintes,
Il ſuffiroit des cris de tant d'infortunés,
Aux maux les plus cruels chaque jour condamnés :
Et c'eſt moi cependant, c'eſt leur Roi ſacrilége,
Qui répand dans ces lieux l'horreur qui les aſſiége.
Je ne gémirois point ſur leur deſtin affreux,
Si le Ciel étoit juſte, autant que rigoureux.
Mais ce n'eſt pas le Ciel, c'eſt moi qui les foudroie :
Juge de quels remords je dois être la proie.
Quels regrets, quand je vois mes peuples malheureux
Craindre pour moi les maux que j'attire ſur eux ;
Prier que, pour eux ſeuls le Ciel inexorable,
Porte loin de leur Roi le coup qui les accable !

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur, vous ſeriez l'auteur de tant de maux ?

Et de vous ſeul la Crete attendroit ſon repos ?
Quoi ! des Dieux irrités ce peuple la victime. . . . . . .

IDOMÉNÉE.

L'eſt moins de leur courroux, qu'il ne l'eſt de mon crime.
Cet aveu te ſurprend. A peine croirois-tu,
Sophronyme, à quel point j'ai manqué de vertu;
Mais telle eſt déſormais ma triſte deſtinée . . . . .

SOPHRONYME.

Quel crime a donc commis le ſage Idoménée ?
Fils de Deucalion, petit-fils de Minos,
Vos vertus ont paſſé celles de ces Héros:
Nous trouvions tout en vous, un Roi, les Dieux, un Pere.
Seigneur, par quel malheur, à vous même contraire,
Avez-vous pu trahir des noms ſi glorieux ?
Qui fit donc ſuccomber votre vertu ?

IDOMÉNÉE.

Les Dieux.

SOPHRONYME.

Quel forfait peut ſur vous attirer leur colere ?

IDOMÉNÉE.

On n'eſt pas innocent, lorſqu'on peut leur déplaire :
Les Dieux ſur mes pareils font gloire de leurs coups;
D'illuſtres malheureux honorent leur courroux.
Entre le Ciel & moi, ſois juge, Sophronyme :
Il prépara du moins, s'il ne fit pas mon crime.

Par vingt Rois dès long-temps vainement raſſemblés,
Les Troyens à la fin ſe virent accablés;
De leurs bords déſolés tout preſſoit la retraite:
Ainſi, loin de nos Grecs, je voguai vers la Crete.
Le Prince Mérion, prompt à m'y devancer,
Sur mon trône, peut-être, auroit pu ſe placer,
Si mon fils n'eût domté l'orgueil de ce rebelle.
A Samos, par tes ſoins, j'en reçus la nouvelle.
Je peindrois mal ici les tranſports de mon cœur,
Lorſque j'appris d'un traître Idamante vainqueur;
La gloire de mon fils me cauſa plus de joie,
Que ne firent jamais les dépouilles de Troie.
Après dix ans d'abſence, empreſſé de revoir
Cet appui de mon trône, & mon unique eſpoir;
A regagner la Crete auſſi-tôt je m'apprête,
Ignorant le péril qui menaçoit ma tête.
Sans que je te rappelle un honteux ſouvenir,
Ni que de nos affronts je t'aille entretenir,
Tu ſais de quels forfaits ma race s'eſt noircie;
Comme Paſiphaé, Phédre au crime endurcie
Ne ſignale que trop & Minos & Vénus;
Tous nos malheurs enfin te ſont aſſez connus.
Né de ce ſang fatal, à la Déeſſe en proie,
J'avois encor ſur moi la querelle de Troie:
Juge de la vengeance, à ce titre odieux.
Ce fut peu: de ſa haine elle arma tous les Dieux.
La Crete paroiſſoit, tout flattoit mon envie,
Je diſtinguois déja le Port de Cydonie;
Mais le Ciel ne m'offroit ces objets raviſſans,
Que pour rendre toujours mes deſirs plus preſſans.

Une effroyable nuit, sur les eaux répandue,
Déroba tout à coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut. . . . Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au Ciel poussées,
Dans les airs embrasés, agitoient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr, qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin? . . . Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même. . . .
Pour appaiser les Dieux, je priai . . . je promis . . .
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis. . .
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur, & dicta la promesse.
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.
» Sauve des malheureux si voisins du naufrage,
» Dieu puissant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage;
» Le premier des sujets, rencontré par son Roi,
» A Neptune immolé satisfera pour moi. . . . .
Mon sacrilége vœu rendit le calme à l'onde;
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde;
Et, l'effroi succédant à mes premiers transports,
Je me sentis glacer en revoyant ces bords:
Je les trouvai déserts, tout avoit fui l'orage.

Un ſeul homme alarmé parcouroit le rivage ;
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelques débris ;
J'en approche, en tremblant.... hélas ! c'étoit mon fils....
A ce récit fatal tu devines le reſte.
Je demeurai ſans force, à cet objet funeſte ;
Et mon malheureux fils eut le temps de voler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

SOPHRONYME.

Ai-je bien entendu ? Quelle horrible promeſſe !
Ah ! pere infortuné !

IDOMÉNÉE.

Rebelle à ma tendreſſe,
Je fus prêt d'obéir ; mais Idamante enfin
Mit mon ame au-deſſus des Dieux & du Deſtin ;
Je n'enviſageai plus le vœu, ni la tempête ;
Je baignai de mes pleurs une ſi chere tête ;
Le Ciel voulut en vain me rendre furieux,
La nature, à ſon tour, fit taire tous les Dieux.
Sophronyme, qui veut, peut braver leur puiſſance ;
Mais ne peut pas, qui veut, éviter leur vengeance.
A peine de la Crete eus-je touché les bords,
Que je la vis remplir de mourans & de morts.
En vain j'adreſſe au Ciel une plainte importune,
J'ai trouvé tous les Dieux du parti de Neptune.

SOPHRONYME.

Qu'eſpérez-vous des Dieux, en leur manquant de foi ?

IDOMÉNÉE.

Que du moins leur courroux n'accablera que moi ;

Que le Ciel, fatigué d'une injuste vengeance,
Plus équitable enfin, punira qui l'offense ;
Que je ne verrai point la colere des Dieux
S'immoler par mes mains un sang si précieux.

SOPHRONYME.

Seigneur, à ce dessein vous mettez un obstacle :
Pourquoi par Égésippe interroger l'Oracle ?
Vos peuples, informés du sort de votre fils,
Voudront de leur salut que son sang soit le prix.

IDOMÉNÉE.

Que le Ciel, que la Crete à l'envi le demandent,
N'attends point que mes mains à leur gré le répandent.
J'interroge les Dieux ! ce n'est pas sans frayeur ;
L'Oracle est trop écrit dans le fond de mon cœur.
J'interroge les Dieux ! que veux-tu que je fasse ?
Pouvois-je à mes sujets refuser cette grace ?
Un peuple infortuné m'en presse par ses cris ;
J'ai résisté long-temps, à la fin j'y souscris.
Tu vois trop à quel prix il faut le satisfaire :
Ne puis-je être son Roi qu'en cessant d'être pere ?
Mais pourquoi m'alarmer ? Les Dieux pourroient parler.
Non, les Dieux sur ce point n'ont rien à révéler.
Que le Ciel parle ou non sur ce cruel mystere,
Ne puis-je pas forcer Égésippe à se taire ?

SOPHRONYME.

Il se tairoit en vain ; par le Ciel irrité
Son silence, Seigneur, sera-t-il imité ?

A ſe taire long-temps pourrez-vous le contraindre ?
Que je prévois de maux ! Que vous êtes à plaindre !

IDOMÉNÉE.

Tu me plains : mais, malgré ta ſincere amitié,
Tu n'auras pas toujours cette même pitié,
Quand tu ſauras les maux dont le deſtin m'accable,
Et que l'amour a part à mon ſort déplorable....
Je vois, à ce nom ſeul, ta vertu s'alarmer ;
Et la mienne a long temps craint de t'en informer.
Tu ſais que Mérion, à mon retour d'Aſie,
De ſon ſang criminel paya ſa perfidie :
Lorſque je refuſois une victime aux Dieux,
J'ôſai bien m'immoler ce Prince ambitieux.
Qu'il m'en coûte ! Sa fille, en ces lieux amenée,
Erixène a comblé les maux d'Idoménée.
Croirois-tu que mon cœur, nourri dans les haſards,
N'a pu de deux beaux yeux ſoutenir les regards ;
Et que j'adore enfin, trop facile & trop tendre,
Les reſtes de ce ſang que je viens de répandre ?

SOPHRONYME.

Quoi ! Seigneur, vous aimez ? Et, parmi tant de maux....

IDOMÉNÉE.

Cet amour dans mon cœur s'eſt formé dès Samos.
Mérion, incertain du ſuccès de ſes armes,
Y crut mettre ſa fille à l'abri des alarmes.
Je la vis, je l'aimai ; conduite par Arcas,
Je la fis dans ces lieux amener ſur mes pas.

Il sembloit qu'une fille à mes regards si chere
Devoit me dérober la tête de son pere ;
Mais Vénus, attentive à se venger de moi,
Fait bientôt dans mon cœur céder l'amant au Roi.
J'immolai Mérion ; & ma naissante flamme
En vain en sa faveur combattit dans mon ame ;
Vénus, qui me gardoit de sinistres amours,
De ce Prince odieux me fit trancher les jours.
Que dis-je ? dans le sang du pere d'Érixène,
J'espérois étouffer mon amour & ma haine.
Je m'abusois ; mon cœur, par un triste retour,
Défait de son courroux, n'en eut que plus d'amour :
Si, depuis mes malheurs, je ne l'ai pas vu naître,
En dois-je moins rougir d'avoir pu le connoître ?

SOPHRONYME.

Menacé chaque jour du sort le plus affreux,
Nourrissez-vous, Seigneur, un amour dangereux ?

IDOMÉNÉE.

Je ne le nourris point, puisque je le déteste :
C'étoit des Dieux vengeurs le coup le plus funeste.
Que n'a point fait mon cœur pour affoiblir le trait ?



## SCENE III.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE.

IDOMÉNÉE, *bas à Sophronyme.*

Je vois mon fils : laiſſons cet entretien ſecret.
Je t'ai tout découvert, mon amour & mon crime ;
Cache bien mon amour ; encor mieux ma victime.
(*à Idamante.*)
Que cherchez-vous, mon fils, dans cette affreuſe nuit ?

IDAMANTE.

Long-temps épouvanté par un horrible bruit,
Tremblant pour des malheurs qui redoublent ſans ceſſe,
Sans repos, toujours plein du trouble qui vous preſſe,
Alarmé pour des jours ſi chers, ſi précieux,
Je vous cherche. Pourquoi détournez-vous les yeux ?
Seigneur, qu'ai-je donc fait ? vous craignez ma préſence ;
Quel traitement, après une ſi longue abſence !

IDOMÉNÉE.

Non, il n'eſt pas pour moi de ſpectacle plus doux,
Mon fils ; je ne ſais rien de plus aimé que vous.

Mais je ne puis vous voir, que mon cœur ne frémiſſe.
Je crains le Ciel vengeur, & qu'il ne me raviſſe
Un bien....

IDAMANTE.

Ah! puiſſe-t-il, aux dépens de mes jours,
A des maux ſi cruels donner un prompt ſecours!
La mort du moins, Seigneur, finiroit mes alarmes:
Vous ne paroiſſez plus ſans m'arracher des larmes:
Triſte, déſeſpéré, vous cherchez à mourir,
Et vous m'aimez, Seigneur? eſt-ce là me chérir?
Le Ciel en vain de vous écarte ſa colere,
Vous vous faites des maux qu'il ne veut pas vous faire:
Il vous rend à mes pleurs, quand je vous crois perdu;
M'ôterez-vous, Seigneur, le bien qu'il m'a rendu?

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils, nos malheurs ont laſſé ma conſtance,
Et de fléchir les Dieux je perds toute eſpérance;
Trop heureux ſi le Ciel, ſecondant mes ſouhaits,
Me rejoignoit bientôt à mes triſtes ſujets!

IDAMANTE.

Pour eux, plus que le Ciel, vous ſeriez inflexible,
Si vous leur prépariez un malheur ſi terrible:
Tous les Dieux ne ſont point contre vous, ni contr'eux,
Puiſqu'il nous reſte encore un Roi ſi généreux:
Conſervez-le, Seigneur, & terminez nos craintes.
Peut-être que le Ciel, plus ſenſible à nos plaintes,
Va s'expliquer bientôt; &, fléchi déſormais....

IDOMÉNÉE.

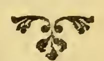
Ah! mon fils, puiſſe-t-il ne s'expliquer jamais!
Adieu.

## SCENE IV.

### IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

De cet accueil qu'attendre, Polyclete ?
Que ce ſilence affreux me trouble & m'inquiete !
Que m'annonce mon pere ? Il me voit à regret ;
Auroit-il pénétré mon funeſte ſecret ?
Sait-il par quel amour mon ame eſt entraînée ?
Hélas ! bien d'autres ſoins preſſent Idoménée :
Ce Roi comblé de gloire, & qui n'aima jamais,
Ne s'informera point ſi j'aime, ou ſi je hais.
Il ignore qu'un ſang qui fit toute ſa haine,
Faſſe tout mon amour ; que j'adore Érixène.
Que ne m'eſt-il permis d'ignorer, à mon tour,
Que la haine ſera le prix de mon amour !
Je défis Mérion. Plus juſte, ou plus ſévere,
Le Roi ſacrifia ce prince téméraire ;
Prémices d'un retour fatal à tous les deux,
Prémices d'un amour encor plus malheureux.
C'eſt en vain que mon cœur brûle pour Érixène,
En vain . . . .



## SCENE V.

### IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMENE.

IDAMANTE.

Dans cette nuit, Ciel! quel deſſein l'amene?
(*à Erixène.*)
Madame, quel bonheur! Euſſé-je cru devoir
A la fureur des Dieux le plaiſir de vous voir?

ÉRIXÈNE.

J'eſpérois, mais en vain, jouir de leur colere;
J'ai cru que cette nuit alloit venger mon pere,
Et que le juſte Ciel, de ſa mort irrité,
N'en verroit point le crime avec impunité.
D'un courroux légitime inutile eſpérance!
Avec trop de lenteur le Ciel ſert ma vengeance:
En vain, pour vous punir, il remplit tout d'horreurs,
Puiſqu'il peut de mes maux épargner les auteurs.

IDAMANTE.

J'ignore auprès des Dieux ce qui nous rend coupables,
J'ignore quel forfait les rend inexorables;
Mais je ſais que le ſang qui fait couler vos pleurs
N'a point ſur nous, Madame, attiré ces malheurs:
Avant qu'un ſang ſi cher eût arroſé la terre,
Le Ciel avoit déja fait gronder ſon tonnerre.

Ainsi, pour vous venger, n'attendez rien des Dieux ;
Si ce n'est de l'Amour, qui peut tout par vos yeux.
Que le courroux du Ciel, de cent villes fameuses,
Fasse de longs déserts, des retraites affreuses ;
Que les Ombres du Styx habitent ce séjour,
Tout vous vengera moins qu'un téméraire amour :
Seul il a pu remplir vos vœux & votre attente ;
Je défis votre pere, il vous livre Idamante.
Lorsque vous imploriez les traits d'un Dieu vengeur,
Tous les traits de l'Amour vous vengeoient dans mon cœur.

ÉRIXÈNE.

Quoi ! Seigneur, vous m'aimez ?

IDAMANTE.

Jamais l'Amour, Madame,
Dans le cœur des humains n'alluma plus de flamme :
Sans espoir, dans vos fers toujours plus engagé....

ÉRIXÈNE.

O mon pere ! ton sang va donc être vengé.

IDAMANTE.

Si l'amour près de vous peut expier un crime,
Je rends grace à l'Amour du choix de la victime ;
Heureux même, à ce prix, que vous daigniez souffrir
Les vœux qu'un tendre cœur brûloit de vous offrir.
Je sais trop que vos pleurs condamnent ma tendresse ;
Au sang que vous pleurez, hélas ! tout m'intéresse.

ÉRIXÈNE.

Que m'importent, cruel, les vains regrets du cœur,
Après que votre main a ſervi ſa fureur?

IDAMANTE.

J'ai ſuivi mon devoir, Madame; & ſa défaite
Importoit à mes ſoins, importoit à la Crete.
La ſûreté du Prince ordonna ce trépas;
Et, pour comble de maux, j'ignorois vos appas.
Mérion a rendu ſa perte légitime;
Sa mort, ſans mon amour, ne ſeroit pas un crime.

ÉRIXÈNE.

C'eſt-à-dire, Seigneur, qu'il mérita ſon ſort.
Sans vouloir démêler les cauſes de ſa mort,
Si de ces triſtes lieux le funeſte héritage
Du ſuperbe Minos dut être le partage;
Si mon pere, ſorti du ſang de tant de Rois,
D'Idoménée enfin a dû ſubir les loix,
Quel eſpoir a nourri cet amour qui m'outrage?
Et pourquoi m'en offrir un imprudent hommage?
Vainqueur de Mérion, fils de ſon aſſaſſin,
La ſource de mes pleurs s'ouvrit par votre main;
Eſt-ce pour les tarir que vos feux ſe déclarent?
Songez-vous que ces pleurs pour jamais nous ſéparent?
Sous le poids de vos fers, je n'arrive en ces lieux,
Que pour y recevoir les plus triſtes adieux.
Mérion expiroit, ſa tremblante paupiere
A peine lui laiſſoit un reſte de lumiere;
Son ſang couloit encore, & couloit par vos coups:
Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous?

Qu'il m'eſt doux de vous voir brûler pour Érixène !
Conſervez votre amour, il ſervira ma haine.
Adieu, Seigneur : c'eſt trop vous permettre un diſcours
Dont ma ſeule vengeance a dû ſouffrir le cours.

---

## SCENE VI.

### IDAMANTE, POLYCLETE.

POLYCLETE.

AH ! Seigneur, falloit-il découvrir ce myſtere ?
Avez-vous dû parler ?

IDAMANTE.

Ai-je donc pu me taire ?
Près de l'objet enfin qui cauſe mon ardeur,
Pouvois-je retenir tant d'amour dans mon cœur ?
Que dis-tu ? toujours plein de cette ardeur extrême,
Le haſard ſans témoins m'offre tout ce que j'aime ;
Et tu veux de l'amour que j'étouffe la voix,
Libre de l'expliquer pour la premiere fois.
D'un attrait ſi puiſſant, eh ! comment ſe défendre ?
Mon amour malheureux vouloit ſe faire entendre.
Mais quel trouble inconnu remplit mon cœur d'effroi ?
Cherchons dans ce Palais à rejoindre le Roi.
Allons. Bientôt la nuit, moins terrible & moins ſombre,
Va découvrir les maux qu'elle cachoit dans l'ombre.

Ces lieux ſont éclairés d'un triſte & foible jour :
Egéſippe déja doit être de retour.
Suis-moi, près de mon pere il faut que je me rende.
Sachons, pour s'appaiſer, ce que le Ciel demande
Quel préſage ! & qu'attendre en ces funeſtes lieux,
Si tout, juſqu'à l'amour, ſert le courroux des Dieux ?

*Fin du premier Acte.*



ACT



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

MADAME, en ce Palais, pourquoi toujours errante ?

ÉRIXÈNE.

Lieux cruels, ſoutenez ma fureur chancelante ;
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crete infortuné ſéjour,
Eternels monumens d'une douleur amere,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere,
Lieux où l'on m'oſe offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile ſecours ;
Retracez-moi ſans ceſſe une triſte peinture ;
Contre un honteux amour défendez la nature.
O toi ! qui vois la peine où ce feu me réduit,
Vénus, ſuis je d'un ſang que ta haine pourſuit ?
Ou faut il qu'en des lieux remplis de ta vengeance,
Les cœurs ne puiſſent plus brûler dans l'innocence ?
Laiſſe au ſang de Minos ſes affronts, ſes horreurs ;
Sur ce ſang odieux ſignale tes fureurs :

Laiſſe au ſang de Minos Phédre & le labyrinthe,
Au mien ſa pureté ſans tache & ſans atteinte.

ISMENE.

Madame, quel tranſport! qu'entends-je! & que diſcours!
Quoi! vous vous reprochez de coupables amours!

ÉRIXÈNE.

Tout reproche à mon cœur le feu qui me dévore;
Je reſpire un amour que ma raiſon abhorre.
De mon pere, en ces lieux, j'oſe trahir le ſang,
De mon pere expiré je viens rouvrir le flanc,
A la main des bourreaux je joins ma main ſanglante
Enfin ce cœur ſi fier brûle pour Idamante.

ISMENE.

Vainqueur de votre pere....

ÉRIXÈNE.

Iſmene, ce vainqueur
Sut ſans aucun effort ſe ſoumettre mon cœur.
Je me défiois peu de la main qui m'enchaîne,
Ayant tant de ſujets de vengeance & de haine,
Ni qu'Idamante en dût interrompre le cours,
Avec tant de raiſons de le haïr toujours,
Comptant ſur ma douleur, ma fierté, ma colere.
Et, pour tout dire, enfin, ſur le ſang de mon pere;
Et mon pere en mes bras ne faiſoit qu'expirer,
Lorſqu'un autre que lui me faiſoit ſoupirer.
A des yeux encor pleins d'un ſpectacle effroyable,
Idamante parut, & parut trop aimable.

Aujourd'hui même encor l'amour a prévalu :
J'allois céder, Ismene, ou peu s'en est fallu.
Quand le Prince m'a fait le récit de sa flamme,
Il entraînoit mon cœur, il séduisoit mon ame :
Déja ce foible cœur, d'accord avec le sien,
Lui pardonnoit un feu qu'autorise le mien :
Des pleurs que j'ai versés prête à lui faire grace,
Mon amour m'allioit aux crimes de sa race :
Près de ce Prince, enfin, mon esprit combattu,
Sans un peu de fierté, me laissoit sans vertu ;
Et lorsque ma raison a rappellé ma gloire,
Dans le fond de mon cœur j'ai pleuré ma victoire.

ISMENE.

Votre cœur sans regret ne peut donc triompher
D'un feu qu'en sa naissance il falloit étouffer ?
Ah ! du moins, s'il n'en peut domter la violence,
Faites à vos transports succéder le silence.

ÉRIXÈNE.

Si je craignois qu'un feu, déclaré malgré moi,
Dût jamais éclater devant d'autres que toi,
Dans la nuit du tombeau toujours prête à descendre,
J'irois ensevelir ce secret sous ma cendre.
Quoiqu'à mes yeux, peut-être, Idamante ait trop plu,
Il me sera toujours moins cher que ma vertu ;
D'un amour que je crains il aura tout à craindre ;
Avec ma haine seule il seroit moins à plaindre.
Non, mon pere, ton sang, lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu ;

Et le cruel vainqueur qui ſurprend ma tendreſſe
Ajoute à ſes forfaits celui de ma foibleſſe.
Je ſaurai le punir de ſon crime & du mien . . .
Le Roi paroît . . . . Fuyons un fâcheux entretien.



## SCENE II.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMENE.

IDOMÉNÉE.

MADAME, demeurez.... Demeurez, Érixène.
Mérion par sa mort vient d'éteindre ma haine ;
Ainsi ne craignez point ma rencontre en ces lieux,
Vous pouvez y rester sans y blesser mes yeux.
Mérion me fut cher ; mais de cet infidele
Mes bienfaits redoublés ne firent qu'un rebelle ;
Vous le savez, l'ingrat, pour prix de ces bienfaits,
Osa contre leur Roi soulever mes sujets.
Son crime fut de près suivi par son supplice,
Et son sang n'a que trop satisfait ma justice :
Je l'en vis à regret laver son attentat ;
Mais je devois sa tête à nos loix, à l'État :
Et près de vous j'oublie une loi trop sévere,
Qui rend de mes pareils la haine héréditaire.

ÉRIXÈNE.

Si, content de sa mort, votre haine s'éteint
Dans le sang d'un Héros dont ce Palais est teint,
La mienne, que ce sang éternise en mon ame,
A votre seul aspect se redouble & s'enflamme.
J'ai vu mon pere, hélas! de mille coups percé ;
Tout son sang cependant n'est pas encor versé....

Que ſa mort fût enfin injuſte ou légitime,
Auprès de moi, du moins, ſongez qu'elle eſt un crime:
Mon courroux là-deſſus ne connoît point de loi,
Qui puiſſe dans mon cœur juſtifier un Roi.
De maximes d'Etat colorant ce ſupplice,
Vous prétendez en vain couvrir votre injuſtice;
Le Ciel, qui contre vous ſemble avec moi s'unir,
De ce crime odieux va bientôt vous punir:
Contre vous dès long-temps un orage s'apprête;
De mes pleurs chaque jour je groſſis la tempête.
Puiſſent les juſtes Dieux, ſenſibles à mes pleurs,
A mon juſte courroux égaler vos malheurs!
Et puiſſé-je à regret voir que toute ma haine
Voudroit en vain y joindre une nouvelle peine!...

IDOMÉNÉE.

Ah! Madame, ceſſez de ſi funeſtes vœux:
N'offrez point à nos maux un cœur ſi rigoureux:
Vous ignorez encor ce que peuvent vos larmes;
Ne prêtez point aux Dieux de ſi terribles armes,
Belle Érixène; enfin, n'exigez plus rien d'eux.
Non, jamais il ne fut un Roi plus malheureux:
Du deſtin ennemi je n'ai plus rien à craindre,
J'éprouve des malheurs dont vous pourriez me plaindre;
Ces beaux yeux, ſans pitié qui pourroient voir ma mort,
Ne refuſeroient pas des larmes à mon ſort.
Sur mon peuple des Dieux la fureur implacable
Des maux que je reſſens eſt le moins redoutable:
Sur le ſang de Minos un Dieu toujours vengeur,
A caché les plus grands dans le fond de mon cœur.

Objet infortuné d'une longue vengeance,
J'oppose à mes malheurs une longue constance ;
Mon cœur, sans s'émouvoir, les verroit en ce jour,
S'il n'eût brûlé pour vous d'un malheureux amour.

ÉRIXÈNE.

C'étoit donc peu, cruel, qu'avec ignominie
Mon pere eût terminé sa déplorable vie !
Ce n'étoit point assez que votre bras sanglant
Eût jetté dans les miens Mérion expirant !
De son sang malheureux votre courroux funeste
Vient, jusques dans mon cœur, poursuivre encor le reste.
Oui, tyran, cet amour, dont brûle votre cœur,
N'est contre tout mon sang qu'un reste de fureur.

IDOMÉNEE.

Le reste de ce sang m'est plus cher que la vie ;
Souffrez qu'un tendre amour me le réconcilie,
Madame ; je l'aimai, je vous l'ai déja dit,
Songez que Mérion lui-même se perdit....
Quoi ! rien ne peut fléchir votre injuste colere ?
Trouverai-je par-tout le cœur de votre pere ?
Sa révolte à vos yeux eut-elle tant d'attraits ?
Mon amour aura-t-il le sort de mes bienfaits ?
Vous verrai-je, au moment que cet amour vous flatte,
Achever les forfaits d'une famille ingrate ?

ÉRIXÈNE.

Achever des forfaits ! C'est au sang de Minos
A savoir les combler, non au sang d'un Héros.

## SCENE III.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Que faites-vous, Seigneur ? eſt-il temps que votre ame
S'abandonne aux tranſports d'une honteuſe flamme ?

IDOMÉNÉE.

Pardonne ; tu le vois, la raiſon à ſon gré
Ne regle pas un cœur par l'amour égaré :
Je me défends en vain, ma flamme impétueuſe
Détruit tous les efforts d'une ame vertueuſe :
D'un poiſon enchanteur tous mes ſens prévenus
Ne ſervent que trop bien le courroux de Vénus.
Je ſens toute l'horreur d'un amour ſi funeſte ;
Mais je chéris ce feu que ma raiſon déteſte.
Bien plus, de ma vertu redoutant le retour,
Je combats plus ſouvent la raiſon que l'amour.

SOPHRONYME.

Ah ! Seigneur, eſt-ce ainſi que le Héros s'exprime ?
Eſt-ce ainſi qu'un grand cœur cede au joug qui l'opprime ?
Le courroux de Vénus peut-il autoriſer
Des fers que votre gloire a dû cent fois briſer ?

Parmi tant de malheurs, eſt-ce au vainqueur de Troie
A compter un amour dont il ſe fait la proie ?
Qu'eſt devenu ce Roi plus grand que ſes Aïeux,
Que ſes vertus sembloient élever juſqu'aux Dieux,
Et qui, ſeul la terreur d'une orgueilleuſe Ville,
Cent fois aux Grecs tremblans fit oublier Achille ?
L'amour, aviliſſant l'honneur de ſes travaux,
Sous la honte des fers m'a caché le Héros.
Peu digne du haut rang où le Ciel l'a fait naître,
Un Roi n'eſt qu'un eſclave où l'Amour eſt le maître :
N'allez point établir ſur ſon foible pouvoir
L'oubli de vos vertus ni de votre devoir.
Que l'amour ſoit en nous ou penchant, ou vengeance,
La foibleſſe des cœurs fait toute ſa puiſſance.
Mais, Seigneur, s'il eſt vrai que, maîtres de nos cœurs,
De nos divers penchans les Dieux ſoient les auteurs,
Quand même vous croiriez que ces Êtres ſuprêmes
Pourroient déterminer nos cœurs malgré nous-mêmes,
Eſſayez ſur le vôtre un effort glorieux ;
C'eſt-là qu'il eſt permis de combattre les Dieux.
Ce n'eſt point en fauſſant une auguſte promeſſe,
Qu'il faut contre le Ciel vous exercer ſans ceſſe.
Se peut-il que l'Amour vous impoſe des loix ?
Et le titre d'Amant eſt-il fait pour les Rois ?
Au milieu des vertus où ſa grande ame eſt née,
Doit-on de ſes devoirs inſtruire Idoménée ?

IDOMÉNÉE.

A ma raiſon du moins laiſſe le temps d'agir,

Et combats mon amour ſans m'en faire rougir.
Avec trop de rigueur ton entretien me preſſe :
Plains mes maux, Sophronyme, ou flatte ma foibleſſe.
A ce feu que Vénus allume dans mon ſein,
Reconnois de mon ſang le malheureux deſtin.
Pouvois-je me ſouſtraire à la main qui m'accable ?
Reſpecte des malheurs dont je ſuis peu coupable.
Paſiphaé ni Phédre, en proie à mille horreurs,
N'ont jamais plus rougi dans le fond de leurs cœurs.
Mais, que dis-je ! eſt-ce aſſez qu'en ſecret j'en rougiſſe,
Lorſqu'il faut de ce feu que mon cœur s'affranchiſſe ?
Hé ! d'un amour formé ſous l'aſpect le plus noir,
Dans mon cœur ſans vertu quel peut être l'eſpoir ?
Ennemi, malgré moi, du penchant qui m'entraîne,
Je n'ai point prétendu couronner Érixène.
Je m'ôte le ſeul bien qui pouvoit l'éblouir ;
De ma Couronne enfin un autre va jouir.

SOPHRONYME.

Gardez-vous de tenter un coup ſi téméraire.

IDOMÉNÉE.

Par tes conſeils en vain tu voudrois m'en diſtraire.
A mon fatal amour, tu connoîtras, du moins,
Que j'ai donné mon cœur, ſans y donner mes ſoins :
Car enfin, dépouillé de cet auguſte titre,
Ton Roi de ſon amour ne ſera plus l'arbitre ;
Dans ces lieux, où bientôt je ne ſerai plus rien,
Mon fils va devenir & ton maître & le mien.

Essayons si des Dieux la colere implacable
Ne pourra s'appaiser par un Roi moins coupable :
Ou du moins, sur un vœu que le Ciel peut trahir,
Mettons-nous hors d'état de jamais obéir.
Non comme une victime aux autels amenée,
Tu verras couronner le fils d'Idoménée.
Le Ciel après, s'il veut, se vengera sur moi,
Mais il n'armera point ma main contre mon Roi ;
Et si c'est immoler cette tête sacrée,
La victime par moi sera bientôt parée.
Ce Prince ignore encor quel sera mon dessein,
Sait-il que je l'attends ?

SOPHRONYME.

Dans le Temple prochain
Au Ciel, par tant d'horreurs, qui poursuit son supplice,
Il prépare, Seigneur, un triste sacrifice ;
Et, mouillant de ses pleurs d'insensibles autels,
Pour vous, pour vos sujets, il s'offre aux Immortels.

IDOMÉNÉE.

Vous n'êtes point touchés d'une vertu si pure !
Pardonnez donc, grands Dieux ! si mon cœur en murmure.
O mon fils !



## SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mais, que vois-je ? & quel funeste objet !
Égésippe revient, tremblant, triste, défait.
Que dois-je soupçonner ? Ah ! mon cher Sophronyme,
Le Ciel impitoyable a nommé sa victime.

ÉGÉSIPPE.

Quelle victime encor ! que de pleurs, de regrets,
Nous vont coûter des Dieux les barbares décrets !
Pourrai-je, sans frémir, nommer....

IDOMÉNÉE.

Je t'en dispense,
Couvre plutôt ce nom d'un éternel silence :
De ton secret fatal je suis peu curieux,
Et sur ce point, enfin, j'en sais plus que les Dieux.

SOPHRONYME.

Ecoutez, cependant.

IDOMÉNÉE.

Que veux-tu que j'écoute ?
D'un arrêt inhumain tu crois donc que je doute ?
Mais poursuis, Égésippe.

ÉGÉSIPPE.

Au pied du mont ſacré
Qui fut pour Jupiter un aſyle aſſuré,
J'interroge, en tremblant, le Dieu ſur nos miſeres:
Le prêtre deſtiné pour les ſecrets myſteres,
Se traîne proſterné près d'un antre profond,
Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond:
D'affreux gémiſſemens & des voix lamentables
Formoient, à longs ſanglots, des accens pitoyables;
Mais qui venoient à moi comme des ſons perdus,
Dont réſonnoit le temple en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive,
Lorſqu'enfin une voix, plus forte & plus plaintive,
A paru raſſembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois: » ô Roi trop malheureux »!
Déja ſaiſi d'horreur d'une ſi triſte plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant ſur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet arrêt formidable:
» Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux:
» Maître encor de la Crete & de ſa deſtinée,
» Il porte dans ſes mains le ſalut de ces lieux;
» Il faut le ſang d'Idoménée.

IDOMÉNÉE.

Le Roi n'ignore pas ce qu'exigent les Dieux!
(*à Sophronyme.*)
Tu vois ſi les cruels pouvoient s'expliquer mieux:

Graces à leur fureur, toute erreur se dissipe;
J'entrevois . . . il suffit : laisse-nous, Égésippe.
Sur un secret enfin qui regarde ton Roi,
Songe, malgré les Dieux, à lui garder ta foi.

## SCENE V.

### IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Tu vois sur nos destins ce que le Ciel prononce;
En redoutois-je à tort la funeste réponse?
Il demande mon fils, je n'en puis plus douter,
Ni de mon trépas même un instant me flatter.
Mânes de mes sujets, qui, des bords du Cocyte,
Plaignez encor celui qui vous y précipite,
Pardonnez; tout mon sang, prêt à vous secourir,
Auroit coulé, si seul il me falloit mourir :
Mais le Ciel irrité veut que mon fils périsse,
Et mon cœur ne veut pas que ma main obéisse.
Moi, je verrois mon fils sur l'Autel étendu!
Tout son sang couleroit par mes mains répandu!
Non, il ne mourra point . . . Je ne puis m'y résoudre :
Ciel, n'attends rien de qui n'attend qu'un coup de foudre . . . .

## SCENE VI.

### IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

PAR votre ordre, Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Dieux! qu'eſt-ce que je voi?

IDAMANTE.

Quelles horreurs ici répandent tant d'effroi?
Quels regards! D'où vous vient cette ſombre triſteſſe?
Quelle eſt en ce moment la douleur qui vous preſſe?
Du Temple, dans ces lieux, aujourd'hui, de retour,
Egéſippe, dit-on, s'eſt fait voir à la Cour.
Le Ciel a-t-il parlé? Sait-on ce qu'il exige?
Eſt ce un ordre des Dieux, Seigneur, qui vous afflige?
Savons-nous par quel crime....

IDOMÉNÉE.

Un ſilence cruel
Avec le crime encor cache le criminel.
Ne cherchons point des Dieux à troubler le ſilence;
Aſſez d'autres malheurs éprouvent ma conſtance....
Ah! mon fils! ſi jamais votre cœur généreux
A partagé les maux d'un pere malheureux,

Si vous fûtes jamais ſenſible à ma diſgrace,
Au Trône, en ce moment, daignez remplir ma place.

IDAMANTE.

Moi, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Oui, mon fils : mon cœur reconnoiſſant
Ne veut point que ma mort vous en faſſe un préſent.
Je ſais que c'eſt un rang que votre cœur dédaigne;
Mais qu'importe? il le faut.... Régnez....

IDAMANTE.

Moi, que je regne,
Et que j'oſe à vos yeux me placer dans un rang
Où je dois vous défendre au prix de tout mon ſang!
A cet ordre, Seigneur, eſt-ce à moi de ſouſcrire?
Ciel! eſt-ce à votre fils à vous ravir l'Empire?

IDOMÉNÉE.

Régnez, mon fils, régnez ſur la Crete & ſur moi;
Je le demande en pere, & vous l'ordonne en Roi.
Cher Prince, à mes deſirs que votre cœur ſe rende;
Pour la derniere fois, peut-être, je commande.

IDAMANTE.

Si votre nom ici ne doit plus commander,
N'attendez point, Seigneur, de m'y voir ſuccéder.
Et qui peut vous forcer d'abandonner le Trône?

IDOMÉNÉE.

Eh bien! régnez, mon fils.... C'eſt le Ciel qui l'ordonne....

IDAMANTE.

Le Ciel lui-même, hélas! le garant de ma foi,
Le Ciel m'ordonneroit de détrôner mon Roi?
De tout ce que j'entends que ma frayeur redouble!
Ah! par pitié, Seigneur, éclairciſſez mon trouble;
Diſſipez les horreurs d'un ſi triſte entretien;
Eſt-il dans votre cœur des ſecrets pour le mien?
Parlez, ne craignez point d'augmenter mes alarmes;
C'eſt trop ſe taire Ah Ciel! je vois couler vos larmes;
Vous me cachez en vain ces pleurs que j'ai ſurpris.
Dieux! que m'annoncez-vous! Ah! Seigneur...

IDOMÉNÉE.

Ah! mon fils!
Voyez où me réduit la colere céleſte....
Sophronyme, fuyons cet entretien funeſte....

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Seigneur?

IDOMÉNÉE.

Je vous fuis à regret;
Mon fils, vous ne ſaurez que trop tôt le ſecret.



## SCENE VII.

IDAMANTE, *seul.*

DIEUX ! quel trouble est le mien ! quel horrible
mystere
Fait fuir devant mes yeux Sophronyme & mon pere ?
Non, suivons-le... Son cœur encor mal affermi
Ne me pourra cacher son secret qu'à demi :
Je l'ai vu s'émouvoir ; & contre ma poursuite
Il se défendoit mal, sans une prompte fuite.
Pénétrons.... Mais d'où vient que je me sens glacer
Quelle horreur à mes sens vient de se retracer ?
Quelle invisible main m'arrête & m'épouvante ?
Allons.... Où veux-je aller ? & qu'est-ce que je tente,
De quel secret encor prétends-je être informé ?
Eh ! ne connois-je pas le sang qui m'a formé ?
Peu touché des vertus du grand Idoménée,
Le Ciel rendit toujours sa vie infortunée ;
Son funeste courroux l'arracha de sa Cour,
Et n'a que trop depuis signalé son retour.
Ah ! renfermons plutôt mon trouble & mes alarmes,
Que d'oser pénétrer dans d'odieuses larmes.
Suivons-le cependant.... Pour calmer mon effroi,
Dieux, faites que ces pleurs ne coulent que pour moi.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

Enfin, l'Amour ſoumet aux charmes d'Érixène
L'objet de ſa tendreſſe & l'objet de ſa haine.
Vous triomphez, Madame; & vos fiers ennemis
Bientôt par vos appas ſe verront déſunis.

ÉRIXÈNE.

Quel triomphe! peux-tu me le vanter encore,
Quand je ne puis domter le feu qui me dévore?
Après ce que mon cœur en éprouve en ce jour,
Du ſoin de me venger dois-je charger l'Amour?
En me livrant le fils, s'il flattoit ma colere,
Je ne l'implorois pas pour me venger du pere.
Tant qu'aux loix de l'Amour mon cœur ſera ſoumis,
Que dois-je en eſpérer contre mes ennemis?

ISMENE.

Vous pouvez donc, Madame, employant d'autres armes,
Punir ſans ſon ſecours l'auteur de tant de larmes,

Puiſque le juſte Ciel, de concert avec vous,
Semble ſur vos deſirs meſurer ſon courroux.
Tout vous livre à l'envi le fier Idoménée;
Par un arrêt des Dieux ſa tête eſt condamnée,
L'Oracle la demande, & ce funeſte jour
Va le punir des maux que vous fit ſon retour.
Si vous voulez vous-même, achevant ſa diſgrace,
Hâter le coup affreux dont le Ciel le menace,
Répandez le ſecret qui vous eſt dévoilé,
Et qu'Égéſippe en vain ne l'ait point révélé:
Du Prince votre pere, ami toujours fidele,
Vous voyez à quel prix il vous marque ſon zele;
Imitez le, Madame, & qu'un ſang odieux
Par vos ſoins aujourd'hui ſe répande en ces lieux:
De l'intérêt des Dieux faites votre vengeance,
Et d'un peuple expirant faites-en la défenſe;
Montrez-lui ſon ſalut: dans ce terrible arrêt,
Lui, vous, les Dieux enfin, n'avez qu'un intérêt.
D'où vient que je vous vois interdite & tremblante?
Craignez-vous d'exciter les plaintes d'Idamante?

ÉRIXÈNE.

Hélas! ſi près des maux où je le vais plonger,
Un ſeul moment, pour lui, ne puis-je m'affliger?
Que veux-tu? je frémis du ſpectacle barbare
Que mon juſte courroux en ces lieux lui prépare.
Je ſens trop, par les pleurs que je verſe aujourd'hui,
Quelle eſt l'horreur du coup qui va tomber ſur lui.
Tu ſais que, pour ſon Roi, ſon amour eſt extrême.

ISMENE.

Il ne vous reſte plus que d'aimer le Roi même.

Qu'entends-je ! de vos pleurs importunant les Dieux,
Vos plaintes chaque jour font retentir ces lieux ;
Et quand le Ciel prononce au gré de votre envie,
Vous n'osez plus poursuivre une odieuse vie.
Songez, puisque les Dieux vous ouvrent leurs secrets,
Qu'ils vous chargent, par-là, du soin de leurs décrets.
Et qu'auriez-vous donc fait, si, trompant votre attente,
L'Oracle eût demandé la tête d'Idamante,
Puisque vous balancez....

ÉRIXÈNE.

A quoi bon ces transports?
Je conçois bien, sans toi, de plus nobles efforts.
Malgré tout mon amour, mon devoir est le même :
Mais peut-on, sans trembler, opprimer ce qu'on aime?
Un je ne sais quel soin me saisit malgré moi,
Et mon propre courroux redouble mon effroi.
Ne crains rien cependant ; mais laisse sans contrainte,
A des cœurs malheureux, le secours de la plainte.
Je n'ai point succombé pour avoir combattu,
Et tes raisons ici ne font point ma vertu.
Égésippe en ces lieux se fait long-temps attendre....



## SCENE II.

ÉRIXÈNE, ISMENE, ÉGÉSIPPE.

ÉGÉSIPPE.

MADAME, pardonnez, j'ai dû plutôt m'y rendre
Mais un ordre pressant, que je n'attendois pas,
Malgré moi, loin de vous, avoit porté mes pas.
C'en est fait, le tyran échappe à notre haine.
Hâtons notre vengeance, ou sa fuite est certaine;
Ses vaisseaux sont tout prêts, & déja sur les flots
Remontent à l'envi soldats & matelots.
Un gros de nos amis près d'ici se rassemble:
Tandis que dans ces lieux tout gémit & tout tremble,
On peut dans ce désordre échapper du Palais.
Venez au peuple enfin vous montrer de plus près....
Mais le tyran paroît; évitez sa présence.
Je vais dès ce moment servir votre vengeance.



## SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉGÉSIPPE.

IDOMÉNÉE.

Mes vaiſſeaux ſont-ils prêts ?

ÉGÉSIPPE.

Oui, Seigneur : mais les eaux
D'un naufrage aſſuré menacent vos vaiſſeaux :
La mer gronde, & ſes flots font mugir le rivage ;
L'air s'enflamme, & ſes feux n'annoncent que l'orage.
De qui doit s'embarquer je déplore le ſort.
Seroit-ce vous, Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Qu'on m'aille attendre au port.



## SCENE IV.

IDOMÉNÉE, *seul.*

AINSI donc tout menace une innocente vie !
O mon fils ! faudra-t-il qu'elle te soit ravie ?
A des Dieux sans pitié ne te puis-je arracher ?
Quel asyle contre eux désormais te chercher ?
Que n'ai-je point tenté ? Je t'offre ma couronne
Un départ rigoureux par moi-même s'ordonne :
Je crois t'avoir sauvé, quand j'y puis consentir ;
Et les ondes déja s'ouvrent pour t'engloutir.
Fuis cependant, mon fils .... L'orage qui s'apprête
Est le moindre péril qui menace ta tête.
Quoique je n'aye, hélas ! rien de plus cher que toi,
Tu n'as point d'ennemis plus à craindre que moi.
O mon peuple ! ô mon fils ! promesse redoutable
Roi, pere malheureux ! Dieux cruels ! vœu coupabl
O Ciel ! de tant de maux toujours moins satisfait,
Tu n'as jamais tonné pour un moindre forfait.
Et vous, fatal objet d'une flamme odieuse,
Érixène, à mon cœur toujours trop précieuse,
Fuyez avec mon fils de ces funestes lieux ;
Pour tout ce qui m'est cher j'y dois craindre les Dieu



SCEN

# SCENE V.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

Malgré l'affreux péril du plus cruel naufrage,
On dit que nos vaiſſeaux vont quitter le rivage :
Quoique de ces apprêts mon cœur ſoit alarmé,
Je ne viens point, Seigneur, pour en être informé.
Je ſais de vos ſecrets reſpecter le myſtere,
Et l'on ne m'en fait plus l'heureux dépoſitaire.

IDOMÉNÉE.

Mon cœur, que ce reproche accuſe de changer,
Vous tait des maux qu'il craint de vous voir partager :
Il en eſt cependant dont il faut vous inſtruire.

(*à part.*)

Ces vaiſſeaux .... ces apprêts.... Ciel ! que lui vais-je dire !
Ah ! mon fils... Non, mon cœur n'y ſauroit conſentir.

IDAMANTE.

Dieux ! que vous m'alarmez !...

IDOMÉNÉE.

Mon fils, il faut partir.

IDAMANTE.

Qui doit partir ?

IDOMÉNÉE.

Vous.

IDAMANTE.

Moi ! Ciel ! qu'entends-je ?

IDOMÉNÉE.

Vous-même.
Il falloit accepter l'offre du diadême.
Fuyez, mon fils, fuyez un Ciel trop rigoureux,
Un rivage perfide, un pere malheureux.

IDAMANTE.

Ciel ! qui m'a préparé cette horrible disgrace ?
La mort même entre nous ne peut mettre un espace.
N'accablez point mon cœur d'un pareil désespoir.
Je goûte à peine, hélas ! le bien de vous revoir.
Pourquoi régner ? Pourquoi faut-il que je vous quitt
Quel est donc le projet que votre ame médite ?

IDOMÉNÉE.

Voyez par quels périls vos jours sont menacés ;
Fuyez, n'insistez plus ; je crains, c'en est assez.
Jugez par mon amour de ce que je dois craindre
Puisqu'à nous séparer ce soin m'a pu contraindre.
Jugez de mes frayeurs... Ah ! loin de ces climats.
Allez chercher des Dieux qui ne se vengent pas

IDAMANTE.

Eh ! que pourroit m'offrir une terre étrangere,
Que des Dieux ennemis, si je ne vois mon pere

Vos Dieux seront les miens : laissez-moi, près de vous,
De ces Dieux irrités partager le courroux.

IDOMÉNÉE.

Ah ! fuyez-moi.... fuyez le Ciel qui m'environne.
Fuyez, mon fils, fuyez ... puisqu'enfin je l'ordonne;
Et, sans vous informer du secret de mes pleurs,
Fuyez, ou redoutez le comble des horreurs.
Avec vous à Samos conduisez Érixène....

IDAMANTE.

Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Ce ne doit plus être un objet de haine :
Des crimes de son pere immolé par nos loix,
La fille n'a point dû porter l'injuste poids.
Adieu. Peut-être un jour le destin moins sévere
Vous permettra, mon fils, de revoir votre pere.
Dérobez cependant à des Dieux ennemis
Une Princesse aimable, un si généreux fils....

IDAMANTE.

Érixène ? eh ! pourquoi compagne de ma fuite ?
Expliquez... Mais je vois que votre ame est instruite.
Érixène, Seigneur, m'est un présent bien doux ;
Mais tout cede à l'horreur de m'éloigner de vous :
A ce triste départ quel astre pourroit luire ?
Voyez le désespoir où vous m'allez réduire.
En vain sur cet exil vous croyez me tenter :
Plus vous m'offrez, Seigneur, moins je puis vous quitter.

Je vous dois trop, hélas ! ... Quelle tendresse extrême
M'offrir en même jour, & sceptre, & ce que j'aime !
Non. . . .

IDOMÉNÉE.

Ce que vous aimez ? . .

IDAMANTE.

Ah ! pardonnez, Seigneur ;
Je le vois, vous savez les secrets de mon cœur ;
Pardonnez : j'en ai fait un coupable mystere :
Non que, pour vous tromper, je voulusse m'en tair
Mais d'un feu qu'en mon sein j'avois cru renfermer,
Hé ! qui, Seigneur, encore a pu vous informer ?
Ah ! quoiqu'il soit trop vrai que j'adore Erixène. . .

IDOMÉNÉE.

Poursuivez, Dieux cruels ! ajoutez à ma peine :
Me voilà parvenu, par tant de maux divers,
A pouvoir défier le Ciel & les Enfers.
Je ne redoute plus votre courroux funeste,
Impitoyables Dieux ! ce coup en est le reste :
Sur mon peuple à présent signalez vos fureurs,
Et, si ce n'est assez, versez-les dans nos cœurs :
Voyez-nous tous les deux, saisis de votre rage,
Egorgés l'un par l'autre, achever votre ouvrage ;
Par de nouveaux dangers arrachez-moi des vœux,
Me ferez-vous jamais un sort plus rigoureux ?

IDAMANTE.

Où s'égare, Seigneur, votre ame furieuse ?
Érixène cessoit de vous être odieuse,

ıfiez-vous ; & pour elle un reste de pitié
:mbloit vous dépouiller de toute inimitié.
laïrez-vous toujours cet objet adorable ?

IDOMÉNÉE.

: je le haïssois, feriez-vous si coupable ?
ı, de tous les malheurs, malheur le plus fatal !

IDAMANTE.

:igneur ! ..

IDOMÉNÉE.

Ah ! fils cruel, vous êtes mon rival.

IDAMANTE.

Ciel !

IDOMÉNÉE.

De quelle main part le trait qui me blesse !
éserviez-vous, cruel ! ce prix à ma tendresse ?
: ne verrai donc plus, dans mes tristes États,
ue des Dieux ennemis & des hommes ingrats !
uoi ! toujours du Destin la barbare injustice,
e tout ce qui m'est cher sera donc mon supplice !
nprudent que j'étois ! & j'allois couronner
e fils qu'à ma fureur je dois abandonner !
lais c'en est fait, l'amour de mon devoir décide.

IDAMANTE.

lon pere ! ...

IDOMÉNÉE.

O nom trop doux pour un fils si perfide !

IDAMANTE.

N'accablez point, Seigneur, un fils infortuné,
A des maux infinis par l'Amour condamné:
Puisqu'enfin votre cœur s'en est laissé surprendre,
Jugez si d'Érixène on pouvoit se défendre.
Hélas! je ne craignois, adorant ses appas,
Que d'aimer un objet qui ne vous plairoit pas;
Et mon cœur, trop épris d'une odieuse chaîne,
Oublioit son devoir dans les yeux d'Érixène.
Mais, si l'aimer, Seigneur, est un si grand forfait,
L'Amour m'en punit bien par les maux qu'il me fait.

IDOMÉNÉE.

Voilà l'unique fruit qu'il en falloit attendre.
D'un amour criminel qu'osiez-vous donc prétendre?
Et quel étoit l'espoir de vos coupables feux,
Quand chaque jour le crime augmentoit avec eux?
Qu'Érixène à mes yeux fût odieuse ou chere,
Vos feux également offensoient votre pere.
Je veux bien cependant, juge moins rigoureux,
Vous en accorder, Prince, un pardon généreux:
Mais pourvu que votre ame, à mes desirs soumise
Renonce à tout l'amour dont je la vois éprise.

IDAMANTE.

Ah! quand même mon cœur oseroit le vouloir,
Aimer, ou n'aimer pas, est-il en mon pouvoir?
Je combattrois en vain une ardeur téméraire,
L'Amour m'en a rendu le crime nécessaire:
Malgré moi, de ce feu je vis mon cœur atteint
Peut être, malgré moi, je l'y verrois éteint.

Mais ce cœur, à l'amour que je n'ai pu ſouſtraire,
Dans le rival du moins aime toujours un pere.
Par un nom ſi ſacré, tout autre ſuſpendu...

IDOMÉNÉE.

Dans le nom de rival, tout nom eſt confondu.
Vous n'êtes plus mon fils, ou peu digne de l'être;
Je vois que tout mon ſang n'en a formé qu'un traître.

IDAMANTE.

Où fuirai je? grands Dieux! De quels noms ennemis
Accablez-vous, Seigneur, votre malheureux fils!
Ah! quels noms odieux me faites-vous entendre!
Quelle horreur pour un fils reſpectueux & tendre!
Songez-vous que ce fils eſt encor devant vous,
Ce fils long-temps l'objet de ſentimens plus doux?
Brûlant d'un feu cruel que je ne puis éteindre,
Vous me devez, Seigneur, moins haïr que me plaindre;
Et ſi ma flamme enfin eſt un crime ſi noir,
Vous êtes bien vengé par mon ſeul déſeſpoir.
Ceſſez de m'envier une importune flamme;
Odieux à l'objet qui ſait charmer mon ame,
Abhorré d'un rival que j'aimerai toujours,
Seigneur, voilà le fruit de mes triſtes amours.
Mais puiſque de ce feu qui tous deux nous anime,
Sur mon cœur trop épris eſt tombé tout le crime,
Je ſaurai m'en punir; & je ſens que ce cœur
Vous craint déja bien moins que ſa propre fureur.
Déſormais tout en proie au tranſport qui me guide,
Je vous délivrerai de ce fils ſi perfide.

Si mon coupable cœur vous trahit malgré moi,
Mon bras plus innocent ſaura venger mon Roi.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il ſert votre vengeance :
Et je vais en punir ce cœur qui vous offenſe.
(*Il tire ſon épée.*)
Soyez donc ſatisfait....

IDOMÉNÉE, *l'arrêtant.*

Arrêtez, furieux.....

IDAMANTE.

Laiſſez couler le ſang d'un rival odieux.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!...

IDAMANTE.

D'un nom ſi cher m'honorez-vous encore?
Laiſſez moi me punir d'un feu qui me dévore.

IDOMÉNÉE.

Ma vertu juſques-là ne ſauroit ſe trahir....
Va, fils infortuné.... je ne te puis haïr....

IDAMANTE.

Ah! Seigneur....

IDOMÉNÉE.

Laiſſez-moi, fuyez ma triſte vue;
Ne renouvellons plus un diſcours qui me tue.

## SCENE VI.

IDOMÉNÉE, *ſeul.*

INEXORABLES Dieux, vous voilà ſatisfaits !
Pour un nouveau courroux vous reſte-t-il des traits ?
Finis tes triſtes jours, pere, amant déplorable...
Vengeons-nous bien plutôt, ſi mon fils eſt coupable.
Que ſais-je ſi l'ingrat ne s'eſt point fait aimer ?
Sans doute, puiſqu'il aime, il aura ſu charmer.
Il triomphe en ſecret de mon amour funeſte ;
Il eſt aimé ; je ſuis le ſeul que l'on déteſte.
Tout mon courroux renaît de ce ſeul ſouvenir.
Livrons l'ingrat aux Dieux. Qui me peut retenir ?
Coule ſur nos Autels tout le ſang d'Idamante...
Coule plutôt le tien....

## SCENE VII.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

QUEL objet ſe préſente !
Ah ! c'eſt toi. Quel malheur au mien peut être égal,
Sophronyme mon fils....

SOPHRONYME.

Seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Eſt mon rival.

SOPHRONYME.

Il eſt temps pour jamais d'oublier l'inhumaine.
Ignorez-vous, Seigneur, le crime d'Érixène,
Celui de Mérion ici renouvellé ?
L'arrêt des Dieux, enfin, au peuple eſt révélé :
Par Egéſippe inſtruit...

IDOMÉNÉE.

Ciel ! que viens-tu m'apprendre

SOPHRONYME.

Du port où par votre ordre il m'a fallu deſcendre,
Je revenois, Seigneur : un grand peuple aſſemblé
M'attire par ſes cris, par un bruit redoublé.
Par le ſens de l'oracle Érixène trompée,
Du ſoin de ſe venger toujours plus occupée,
De l'intérêt des Dieux prétextant ſon courroux,
Tâchoit de ſoulever vos ſujets contre vous ;
De tout par Égéſippe encor plus mal inſtruite,
A vos ſujets tremblans révéloit votre fuite ;
Leur diſoit que le Ciel, pour unique ſecours,
Attachoit leur ſalut à la fin de vos jours....
Pour eux, par leurs regrets, du grand Idoménée
Contens de déplorer la triſte deſtinée,
Ils ſembloient ſeuls frappés par l'arrêt du Deſtin :
Égéſippe a voulu les exciter en vain.

Pour moi, qui frémissois de tant de perfidie,
Je le poursuis, l'atteins, & le laisse sans vie,
Désabuse le peuple; & content désormais,
J'ai ramené, Seigneur, la Princesse au Palais.

IDOMÉNÉE.

Sujets infortunés, qu'en mon cœur je déplore,
Au milieu de vos maux me plaignez-vous encore?
Ce qui m'aime, à sa perte est par moi seul livré;
Et tout ce qui m'est cher, contre moi conjuré!
Cruel à notre tour, qu'Idamante périsse;
De celui d'Érixène augmentons son supplice;
Faisons-leur du trépas un barbare lien;
Dans leur sang confondu mêlons encor le mien....
Vains transports qu'a formé ma fureur passagere!
Hélas! qui fut jamais plus amant & plus pere?...
Mes peuples cependant, par moi seul accablés...

SOPHRONYME.

Ah! Seigneur, leurs tourmens sont encor redoublés.
Depuis que le Destin a fait des misérables,
On n'éprouva jamais des maux plus redoutables.
Je frémis des horreurs où ce peuple est réduit.
Un gouffre sous Ida s'est ouvert cette nuit:
Ce roc, qui jusqu'aux Cieux sembloit porter sa cime,
Au lieu qu'il occupoit n'a laissé qu'un abyme;
Et de ce roc entier à nos yeux disparu,
Loin d'en être comblé, ce gouffre s'est accru.
Nous touchons tout vivans à la rive infernale.
De ce gouffre profond un noir venin s'exhale;
Et vos sujets, frappés par des feux dévorans,

Tombent de toutes parts, déja morts ou mourans:
Aux seuls infortunés le trépas se refuse...

IDOMÉNÉE.

Et c'est de tant d'horreurs les Dieux seuls qu'on accuse!
Mais quoi! toujours les Dieux! & qui d'eux ou de moi,
Négligeant sa promesse, a donc manqué de foi?
Malheureux! tes sermens, qu'a suivi le parjure,
Ont soulevé les Dieux & toute la Nature.
Pour sauver un ingrat, tes soins pernicieux
Trop long-temps sur ton peuple ont exercé les Dieux.
A tes sujets enfin cesse d'être contraire.
Eh! que leur sert un Roi, s'il ne leur sert de pere?
Leur salut désormais est ta suprême loi;
Et le sang de son peuple est le vrai sang d'un Roi...
Depuis quand tes sujets t'éprouvent-ils si tendre?
Depuis quand ce devoir?..... L'Amour vient te l'apprendre.
Voilà de ces grands soins le retour trop fatal.
Tu n'es Roi que depuis qu'un fils est ton rival:
Contre lui l'Amour seul arme tes mains impies:
Voilà le Dieu, barbare! à qui tu sacrifies.
Etouffons tout l'amour dont mon cœur est épris;
N'y laissons plus régner que la gloire & mon fils.
Sur les mêmes vaisseaux, préparés pour sa fuite,
Qu'Érixène à Samos aujourd'hui soit conduite.
Allons... & que mon cœur, délivré de ses feux,
Commence, par l'Amour, à triompher des Dieux.

*Fin du troisieme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ÉRIXÈNE, ISMENE.

ÉRIXÈNE.

En vain tu veux calmer le transport qui m'agite.
Foibles raisonnemens dont ma douleur s'irrite !
Laisse-moi, porte ailleurs tes funestes avis :
Il m'en a trop coûté pour les avoir suivis.
Vois ce qu'à tes conseils aujourd'hui trop soumise,
Je viens de recueillir d'une vaine entreprise.
Vois ce que ta fureur & la mienne ont produit :
Mon départ & ma honte en seront tout le fruit.
Je ne reverrai plus ce Prince que j'adore ;
Et, pour comble d'horreur, mon amour croît encore.
En armant contre lui mon devoir inhumain,
Cruelle ! tu m'as mis un poignard dans le sein.
Cher Prince, pardonnez ....



## SCENE II.

IDAMANTE, ÉRIXÈNE, ISMENE.

ISMENE.

Je le vois qui s'avance.
De vos transports, du moins, cachez la violence.

ÉRIXÈNE.

Eh ! comment les cacher ! Je sais que je le dois ;
Mais le puis-je, & le voir pour la derniere fois ?
Fuyons-le cependant, sa présence m'étonne.

IDAMANTE.

Où fuyez-vous, Madame ?

ÉRIXÈNE.

Où mon devoir l'ordonne.

IDAMANTE.

Du moins, à la pitié laissez-vous émouvoir.
Vous ne l'avez que trop signalé ce devoir ;
Avec tant de courroux, hélas ! qu'a-t-il à craindre ?
Vous ne m'entendrez plus soupirer ni me plaindre.
Vous partez ; je vous aime, & vous me haïssez ;
Mes malheurs, dans ces mots, semblent être tracés :
Cependant ce départ, mon amour, votre haine,
Ne sont pas aujourd'hui ma plus cruelle peine.

C'étoit peu que votre ame, insensible à mes vœux,
Eût de tout son courroux payé mes tendres feux;
Ce malheureux amour, que votre cœur abhorre,
Malgré tous vos mépris, que je chéris encore;
Cet amour qui, malgré votre injuste rigueur,
N'a jamais plus régné dans le fond de mon cœur;
Cet amour qui faisoit le bonheur de ma vie,
Il faut à mon devoir que je le sacrifie.
Non que mon triste cœur, par ce cruel effort,
Renonce à vous aimer; mais je cours à la mort.
Heureux si mon trépas, devenu légitime,
Des pleurs que j'ai causés peut effacer le crime!
Mais si c'en étoit un d'adorer vos beaux yeux,
Je ne suis pas le seul criminel en ces lieux.
Ce qu'en vain Mérion attendoit de ses armes,
Vous seule, en un moment, l'avez pu par vos charmes.
Tout vous livre à l'envi cet empire fatal.
Régnez, vous le pouvez ... mon pere est mon rival.

ÉRIXÈNE.

Je connois les transports & de l'un & de l'autre;
Et je sais jusqu'où va son audace & la vôtre.
Son téméraire amour n'a que trop éclaté.

IDAMANTE.

Sans vous en offenser, vous l'avez écouté!
Je ne m'étonne plus du malheur qui m'accable,
Ni que vos yeux cruels me trouvent si coupable;
Votre cœur, à son tour, épris pour un héros,
N'a pas toujours haï tout le sang de Minos.

Pour mon pere, en ſecret, vous brûliez, inhumaine!
Et moi ſeul, en ces lieux, j'exerçois votre haine.
Quoi! vous m'abandonnez à mes ſoupçons jaloux!
Suis-je le malheureux? Madame, l'aimez-vous?

ÉRIXÈNE.

Moi, je pourrois l'aimer! &, dans le fond de l'ame,
J'aurois ſacrifié mon devoir à ſa flamme!
Dieux! qu'eſt-ce que j'entends! Seigneur, oſez-vous bien
Reprocher à mon cœur l'égarement du ſien?
Après ce qu'a produit ſa cruauté funeſte,
Qui? moi! j'approuverois des feux que je déteſte,
Un amour par le ſang, par mes pleurs condamné,
Et devenu forfait dès l'inſtant qu'il eſt né!
Ouvrez vos yeux, cruel! & voyez quel ſpectacle
A mis à ſon amour un invincible obſtacle.
Son crime dans ces lieux eſt par-tout retracé;
Le ſang qui les a teints n'en eſt point effacé.
Là, mon pere ſanglant vint s'offrir à ma vue,
Et tomber dans les bras de ſa fille éperdue:
Vos yeux, comme les miens, l'ont vu ſacrifier;
Faut-il d'autres témoins pour me juſtifier?
Tout ce que j'ai tenté pour m'immoler ſa tête,
L'oracle révélé, mon départ qui s'apprête,
Ma fierté, ma vertu, cent outrages récens,
Voilà pour mon devoir des titres ſuffiſans.
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur les oublie...
Mais que dis-je?... & d'où vient que je me juſtifie?
Gardez tous vos ſoupçons: bien loin de les bannir,
Je dois aider moi-même à les entretenir.

IDAMANTE.

Eh bien ! pour m'en punir, déformais moins févere,
Regardez fans courroux la flamme de mon pere :
Il vous aime, Madame ; il eft digne de vous.
Si j'ai fait éclater des fentimens jaloux,
Pardonnez au tranfport de mon ame éperdue :
Je ne connoiffois point le poifon qui me tue.
Mais, quel que foit l'amour dont je brûle aujourd'hui,
Ma vertu contre vous deviendra mon appui.
Je verrai, fans regret, parer du diadême
Un front que mon amour n'en peut orner lui-même.
Remontez dès ce jour au rang de vos Aïeux.
Votre vertu, Madame, appaifera les Dieux.
Que ne pourra fur eux une Reine fi belle ?
Pour moi, jufqu'à la mort toujours tendre & fidele,
J'irai, fans murmurer, loin de lui, loin de vous,
Sacrifier au Roi mon bonheur le plus doux...
Mais on vient... C'eft lui-même... il vous cherche,
Madame.
Dieux ! quel trouble cruel s'éleve dans mon ame !
Vous ne partirez point puifqu'il veut vous revoir.
Vous régnerez : ô Ciel ! quel eft mon défefpoir !



## SCENE III.

IDOMÉNÉE, ÉRIXÈNE, SOPHRONYME, ISMENE.

ÉRIXÈNE.

Vous triomphez, Seigneur; ma vengeance échouée,
Par le fort ennemi se voit désavouée:
Ainsi ne forcez plus des yeux baignés de pleurs
A revoir de mes maux les barbares auteurs.
D'un sang qu'il faut venger par-tout environnée,
Et pour toute vengeance aux pleurs abandonnée,
Pour appaiser la voix de ce sang qui gémit,
Je n'entends que soupirs dont ma vertu frémit.
Hâtez, par mon départ, la fin de ma misere;
Laissez-moi, loin de vous, aller pleurer mon pere;
Permettez....

IDOMÉNÉE.

Vous pouvez, libre dans mes États,
Au gré de vos souhaits, déterminer vos pas.
Mes ordres sont donnés; & la mer appaisée
Offre de toutes parts une retraite aisée;
Mes vaisseaux sont tout prêts... Si la fin de mes jours
De vos pleurs cependant peut arrêter le cours,
Madame, demeurez.... Ma tête condamnée
Du funeste bandeau va tomber couronnée.

Je vais, pour contenter vous & les Immortels....

ÉRIXÈNE.

Je vais donc, de ce pas, vous attendre aux Autels.

## SCENE IV.

IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

SOPHRONYME.

Quel orgueil! Mais quel eſt ce deſſein qui m'étonne?
Par vos ordres exprès quand ſon départ s'ordonne,
Pourquoi l'arrêtez-vous ſur l'eſpoir d'un trépas?...

IDOMÉNÉE.

Pourquoi le lui cacher, & ne l'en flatter pas,
Puiſque je vais mourir?

SOPHRONYME.

Vous mourir! Dieux! qu'entends-je?

IDOMÉNÉE.

Pour t'étonner ſi fort, qu'a ce deſſein d'étrange?
Plût au ſort que mes mains euſſent moins différé
A rendre au Ciel un ſang dont il eſt altéré!
Pour conſerver celui que ſa rigueur demande,
C'eſt le mien aujourd'hui qu'il faut que je répande.

SOPHRONYME.

Que dites-vous, Seigneur? quel affreux déſeſpoir!

IDOMÉNÉE.

D'un nom plus glorieux honore mon devoir.
Quand j'aurai vu mon fils, je cours y satisfaire.
Je n'attends plus de vous qu'une paix sanguinaire,
Dieux justes; cependant d'un peuple infortuné
Détournez le courroux qui m'étoit destiné;
Cessez à mes sujets de déclarer la guerre,
Et jusqu'à mon trépas suspendez le tonnerre;
Tout mon sang va couler.

SOPHRONYME.

D'un si cruel transport
Qu'espérez-vous?

IDOMÉNÉE.

Du moins, la douceur de la mort.
Je n'obéirai point, le Ciel impitoyable
M'offre en vain en ces lieux un spectacle effroyable.
Les Mortels peuvent-ils vous offenser assez,
Pour s'attirer les maux dont vous les punissez,
Dieux puissans? Qu'ai-je vu? quel funeste ravage!
J'ai cru me retrouver dans le même carnage
Où mon bras se plongeoit sur les bords Phrygiens,
Pour venger Ménélas des malheureux Troyens.
Les maux des miens, hélas! sont-ils moins mon ouvrage?
Une seconde Troie a signalé ma rage.
J'ai revu mes sujets, si tendres pour leur Roi,
Pâles & languissans se traîner après moi:
Tu les as vus, tout prêts de perdre la lumiere,
S'empresser pour revoir l'auteur de leur misere.

Non, j'ai le cœur encor tout percé de leurs cris :
J'ai cru dans chacun d'eux voir expirer mon fils.
De leur ſalut, enfin, cruel dépoſitaire,
Eſſayons ſi ma mort leur ſera ſalutaire.
Meurs du moins, Roi ſans foi, pour ne plus réſiſter
A ces Dieux que ta main ne veut pas contenter.

SOPHRONYME.

Dans un ſi grand projet votre vertu s'égare :
A des crimes nouveaux votre cœur ſe prépare.
Vous mourrez moins, Seigneur, pour contenter les Dieux,
Que pour vous dérober au devoir de vos vœux.
Voulez-vous, ajoutant le mépris à l'offenſe,
Porter juſqu'aux Autels la déſobéiſſance ?
Vous vous offrez en vain pour fléchir ſa rigueur ;
Le Ciel veut moins de nous l'offrande, que le cœur.
Qu'eſpérez-vous, Seigneur ? Que prétendez-vous faire ?
Aux Dieux, à vous, à nous, de plus en plus contraire,
Voulez-vous, n'écoutant qu'un tranſport furieux,
Faire couler ſans fruit un ſang ſi précieux ?
Eh ! qui de nous, hélas ! témoin du ſacrifice,
Voudra de votre mort rendre ſa main complice ?
Qui, prêt à ſe baigner dans le ſang de ſon Roi,
Voudroit charger ſa main de cet horrible emploi ?
Qui de nous, contre lui, n'armeroit pas la ſienne ?

IDOMÉNÉE.

Je le ſais, & n'attends ce coup que de la mienne.

SOPHRONYME.

Eh bien ! avant ce coup, de cette même main,

Plongez-moi donc, Seigneur, un poignard dans le ſein.
Dût retomber ſur moi le tranſport qui vous guide,
Je ne ſouffrirai point cet affreux parricide.
Nulle crainte, en ce jour, ne ſauroit m'émouvoir,
Lorſqu'il faut vous ſauver de votre déſeſpoir.
Je ne vous connois plus; le grand Idoménée
Laiſſe à tous ſes tranſports ſon ame abandonnée:
Ce Héros, rebuté d'avoir tant combattu,
A donc mis, de lui-même, un terme à ſa vertu.
Jettez ſur vos ſujets un regard moins ſévere;
Ils vous ont appellé du ſacré nom de pere:
De cet auguſte nom dédaignant tous les nœuds,
Avez vous condamné vos ſujets malheureux?
Abandonnerez-vous ce peuple déplorable,
Que votre mort va rendre encor plus miſérable?
Que lui deſtinez-vous par ce cruel trépas,
Qu'un coup de déſeſpoir qui ne le ſauve pas?

IDOMÉNÉE.

Tu juges mal des Dieux: leur courroux équitable
S'appaiſera bientôt par la mort du coupable.
Je vais enfin, pour prix de ce qu'ils ont ſauvé,
Rendre à ces mêmes Dieux ce qu'ils ont conſervé.
Mon cœur, purifié par le feu des victimes,
Mettra fin à vos maux, mettant fin à mes crimes.
Je ſens même déja dans ce cœur s'allumer
L'ardeur du feu ſacré qui le doit conſumer.
Chaque pas, chaque inſtant qui retarde mon zele,
Plonge de mes ſujets dans la nuit éternelle.
Ne m'oppoſe donc plus d'inutiles diſcours;
Facilite plutôt le trépas où je cours.

Veux-tu, par les efforts que ton amitié tente,
Conduire le couteau dans le ſein d'Idamante ?
Si je pouvois, hélas! l'immoler en ce jour,
Je croirois l'immoler moins aux Dieux qu'à l'amour.
Qu'il regne ; que ſa tête, aujourd'hui couronnée,
Redonne à Sophronyme un autre Idoménée :
Que mon fils, à ſon tour, aſſuré ſur ta foi,
Retrouve dans tes ſoins tout ce qu'il perd en moi :
Que par toi tous ſes pas, tournés vers la ſageſſe,
D'un torrent de flatteurs écartent ſa jeuneſſe.
Accoutume ſon cœur à ſuivre l'équité ;
Conſerve-lui, ſur-tout, cette ſincérité
Rare dans tes pareils, aux Rois ſi néceſſaire ;
Sois enfin à ce fils ce que tu fus au pere.
Surmonte ta douleur en ce dernier moment,
Et reçois mes adieux dans cet embraſſement.

SOPHRONYME, *à genoux.*

Non, vous ne mourrez point ; votre cœur inflexible
Nourrit en vain l'eſpoir d'un projet ſi terrible.
Immolez-moi, Seigneur ; ou craignez....

IDOMÉNÉE.

Leve-toi.
Quoique prêt à mourir, je ſuis toujours ton Roi.
Je veux être obéi ; ceſſe de me contraindre.
Parmi tant de malheurs, eſt-ce moi qu'il faut plaindre ?
Vois quels ſont les tourmens qui déchirent mon cœur ;
Et, par pitié du moins, laiſſe-moi ma fureur.



## SCENE V.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE, SOPHRONYME.

IDOMÉNÉE.

Je vois mon fils. Sur-tout que ta bouche fidelle
De mes triftes projets lui cache la nouvelle :
Je n'en mourrois pas moins ; & tes foins dangereux
Rendroient, fans me fauver, mon deftin plus affreu:
Idamante, approchez : votre Roi vous fait grace.
Venez, mon fils, venez, qu'un pere vous embraffe.
Ne craignez plus mes feux : par un jufte retour,
Je vous rends tout ce cœur que partageoit l'amour.
Oui, de ce même cœur qui s'en laiffa furprendre,
Ce qu'il vous en ravit, je vous le rends plus tendre.
Oublions mes tranfports ; mon fils, embraffez-moi.

IDAMANTE.

Par quel heureux deftin retrouvé-je mon Roi ?
Quel Dieu, dans votre fein étouffant la colere,
Me rouvre encor les bras d'un fi généreux pere ?
Que cet embraffement pour un fils a d'appas !
Je le defirois trop, pour ne l'obtenir pas.
Idamante, accablé des rigueurs d'Érixène,
N'en a point fait, Seigneur, fa plus cruelle peine.
Hélas ! quel bruit affreux a paffé jufqu'à moi !
Vous m'en voyez tremblant & d'horreur & d'effroi.

IDOMÉNÉ

IDOMÉNÉE.

rince, de votre cœur que l'effroi se dissipe :
'e n'est qu'un bruit semé par le traître Egésippe.
uoi qu'il en soit, je vais, pour m'en éclaircir mieux,
ux pieds de leurs Autels interroger les Dieux.
eureux, si, pour savoir leur volonté suprême,
: les eusse plutôt consultés par moi-même !

IDAMANTE.

ermettez-moi, Seigneur, d'accompagner vos pas.

IDOMÉNÉE.

on, mon fils; où je vais, vous ne me suivrez pas.
'un mystere où des miens l'unique espoir se fonde,
veux seul aujourd'hui percer la nuit profonde.
ous apprendrez bientôt quel sang a dû couler :
sques là votre cœur ne doit point se troubler.
ejettez loin de vous une frayeur trop vaine.
ppaiserai les Dieux... Fléchissez Erixène....
dieu....

IDAMANTE.

Permettez-moi....

IDOMÉNÉE.

Mon fils... Je vous l'ai dit...
vais seul aux Autels, & ce mot vous suffit.



## SCENE VI.

IDAMANTE, SOPHRONYME.

IDAMANTE.

Enfin, à mes desirs on ne met plus d'obstacle.
Mais que vois-je ? grands Dieux ! quel funeste spectacle !
Qui fait couler ces pleurs qui me glacent d'effroi ?
Sophronyme, parlez...

SOPHRONYME.

Qu'exigez-vous de moi ?
O déplorable sang ! famille infortunée !
Fils trop digne des pleurs du grand Idoménée !

IDAMANTE.

A mon cœur éperdu quel soupçon vient s'offrir !
Parlez, où va le Roi ?

SOPHRONYME.

Seigneur, il va mourir.

IDAMANTE.

Ah Ciel !

SOPHRONYME.

A sa fureur mettez un prompt obstacle :
Eh ! ce n'est pas son sang que demande l'Oracle.

IDAMANTE.

Quoi ! ce n'est pas son sang ! Qu'entends-je ? Quelle horreur !
C'est donc le mien ?

SOPHRONYME.

Hélas ! j'en ai trop dit, Seigneur.

*Fin du quatrieme Acte.*



# ACTE V.

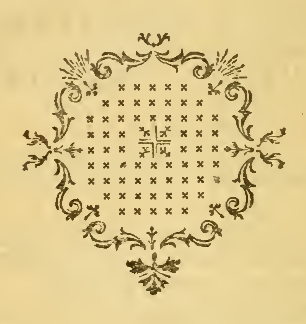
## SCENE PREMIERE.

### IDAMANTE, POLYCLETE.

IDAMANTE.

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux ! quel horrible mystere
M'avoit long-temps voilé l'amitié de mon pere !
A la fin, sans nuage, il éclate à mes yeux,
Ce sacrilége vœu, ce mystere odieux.
Vous, Peuples, qui craignez d'immoler la victime
Dont le sang doit fléchir le Ciel qui vous opprime,
Peuples, cessez de plaindre un choix si glorieux ;
Il est beau de mourir pour appaiser les Dieux.
(*à Polyclete.*)
Seche ces pleurs honteux où ta douleur te livre :
Que servent tes regrets ? Que te sert de me suivre ?
Dissipe tes soupçons, ne crains rien, laisse-moi,
Je te l'ordonne enfin, va retrouver le Roi.
Hélas ! quoique sa main, par mes soins désarmée,
Ne laisse aucune crainte à mon ame alarmée,
Quoique par-tout sa garde accompagne ses pas,
Cependant, s'il se peut, ne l'abandonne pas.

Je voudrois avec toi le rejoindre moi-même ;
Mais je crains les tranſports de ſa douleur extrême :
Je me ſens pénétré de ſes tendres regrets,
Et ne puis, ſans mourir, voir ces triſtes objets.



## SCENE II.

IDAMANTE, *ſeul.*

Enfin, loin des témoins dont l'aſpect m'importune,
Je puis en liberté plaindre mon infortune;
Et mon cœur, déchiré des plus cruels tourmens,
Peut donc jouir en paix de ſes derniers momens.
Ciel! quel eſt mon malheur! quelle rigueur extrême!
Quel ſort, pour ennemis, m'offre tout ce que j'aime!
Je trouve en même jour, conjurés contre moi,
Les implacables Dieux, ma Princeſſe & mon Roi.
Pardonnez, Dieux puiſſans, ſi je vous fais attendre;
Je le retiendrai peu ce ſang qu'on va répandre:
Mon cœur de ſon deſtin n'eſt que trop éclairci.
Eſt ce pour mes forfaits que vous tonnez ainſi?
Dieux cruels! Que dis-tu, miſérable victime?
Né d'un ſang criminel, te manque-t-il un crime?
Qu'avoient fait plus que toi ces peuples malheureux
Que le Ciel a couverts des maux les plus affreux?
Va, termine aux Autels une innocente vie,
Sans accuſer les Dieux de te l'avoir ravie;
Et ſonge, en te flattant de leur choix rigoureux,
Que le ſang le plus pur eſt le plus digne d'eux.
Pourrois-tu regretter, objet de tant de haine,
Quelques jours échappés aux rigueurs d'Érixène?
A qui peut éprouver un ſort comme le mien,
La mort eſt-elle un mal? la vie eſt-elle un bien?

Hélas ! si je me plains, & si mon cœur murmure,
Mes plaintes ne sont point l'effet de la nature :
Je crains bien moins le coup qui m'ôtera le jour,
Que le coup qui me doit priver de mon amour.
Allons, c'est trop tarder... D'où vient que je frissonne ?
Est-ce qu'en ce moment ma vertu m'abandonne ?
Hélas ! il en est temps, courons où je le doi ;
Je n'attends que la mort, & l'on n'attend que moi.
Assez sur ses projets mon ame combattue,
A cédé...



## SCENE III.

### ÉRIXÈNE, IDAMANTE, ISMENE.

IDAMANTE.

Quel objet vient s'offrir à ma vue !
Ah ! fuyons.... mon devoir parleroit vainement,
Si je pouvois encore....

ÉRIXÈNE.

Arrêtez un moment.
Vous me voyez, Seigneur, inquiette, éperdue ;
De mortelles frayeurs je me sens l'ame émue.
De mon devoir toujours prête à subir la loi,
Je courois aux Autels, peut-être malgré moi :
J'allois voir immoler, dans ma juste colere,
Le sang d'Idoménée aux mânes de mon pere.
Qu'ai je fait ! & de quoi se flattoit mon courroux !
On dit que les effets n'en tombent que sur vous.
De grace, éclaircissez mon trouble & mes alarmes :
D'un peuple qui gémit, & les cris & les larmes,
Des pleurs qu'en ce moment je ne puis retenir,
Tout dans ce trouble affreux sert à m'entretenir.

IDAMANTE.

Il est vrai que le Ciel, juste, quoique sévere,
Semble enfin respecter la tête de mon pere.

Sous le couteau mortel la mienne va tomber,
Et sous l'arrêt fatal je dois seul succomber,
Madame ; trop heureux, si la mort, que j'implore,
Appaise le courroux de tout ce que j'adore !
Si je puis désarmer le Ciel & vos beaux yeux,
Je vais, par un seul coup, contenter tous mes Dieux.

ÉRIXÈNE.

Seigneur, il est donc vrai qu'une promesse affreuse
Vous livre aux Dieux vengeurs ? Qu'ai-je fait, malheureuse !
J'ai révélé l'oracle ; & ma funeste erreur
A d'un arrêt barbare appuyé la fureur.
Mais pouvois-je des Dieux pénétrer le mystere,
Et croire vos vertus l'objet de leur colere ;
Me défier, enfin, qu'avec eux de concert,
J'eusse pu me prêter à la main qui vous perd ?
Non, Seigneur, non, jamais votre fiere ennemie
N'auroit voulu poursuivre une si belle vie.
Moi la poursuivre ! hélas ! les Dieux me sont témoins
Que mon cœur malheureux ne haït jamais moins.

IDAMANTE.

Quel bonheur est le mien ! près de perdre la vie,
Qu'il m'est doux de trouver Érixène attendrie !

ÉRIXÈNE.

Oui, malgré mon devoir, je ressens vos malheurs ;
Et ne puis les causer, sans y donner des pleurs :
Je ne puis, sans frémir, voir le coup qui s'apprête ;
Je ne le verrai point tomber sur votre tête.

Je vais quitter des lieux ſi terribles pour moi ;
Mais je n'y crains pour vous, ni les Dieux, ni le Roi.
Non, je ne puis penſer qu'avec tant d'innocence
On ne puiſſe du Ciel ſuſpendre la vengeance.

IDAMANTE.

Ah ! plutôt, s'il ſe peut, demeurez en ces lieux
Où je vais appaiſer la colere des Dieux.
Madame, s'il eſt vrai qu'Erixène ſenſible
Ait laiſſé déſarmer ſon courroux inflexible,
Au nom d'un tendre amour, conſervez pour le Roi
Cette même pitié que vous marquez pour moi.
Le coup cruel qui va trancher ma deſtinée,
Tombera moins ſur moi que ſur Idoménée :
Il n'a que trop ſouffert d'un devoir rigoureux.
N'accablez plus, Madame, un Roi ſi malheureux....
Laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere ;
J'oſe enfin implorer vos bontés pour mon pere.

ÉRIXÈNE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Et que me dites-vous ?
Je ſens, à ce nom ſeul, rallumer mon courroux.
Lui votre pere ? ô Ciel ! après ſon vœu funeſte,
Gardez de propoſer des nœuds que je déteſte.
Que juſques-là mon cœur portât l'égarement !
Qui ? lui !... le meurtrier d'un pere, d'un amant !
Ma haine contre lui ſera toujours la même :
Je l'abhorre... ou plutôt je ſens que je vous aime....
Où s'égare mon cœur !... de ce que je me dois
Quel oubli ! mes remords ont étouffé ma voix....

Quand je crois rejetter des nœuds illégitimes ;
Mon cœur, au même instant, respire d'autres crimes.
Qu'ai-je dit ? quel secret osai-je révéler ?
Me reste-t-il encor la force de parler ?
Ah ! Seigneur, puisqu'enfin je n'ai pu m'en défendre,
A d'éternels adieux vous devez vous attendre.

IDAMANTE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! Ainsi donc votre cœur
Garde, même en aimant, sa premiere rigueur !
Calmez de ce transport l'injuste violence :
Votre amour est-il donc un reste de vengeance ?
Faut-il en voir, hélas ! tous mes maux redoubler ?
Ne le déclarez-vous que pour m'en accabler ?
Ah, cruelle ! du moins au moment qu'il éclate,
Cessez de m'envier le bonheur qui me flatte.

ÉRIXÈNE.

Si ce foible bonheur vous flatte, il vous séduit ;
Seigneur, de cet aveu ma mort sera le fruit.
Si je cede au transport où mon amour me livre,
A ma gloire, du moins, je ne sais point survivre.
Mon malheureux amour passe tous mes forfaits ;
Je ne survivrai pas à l'aveu que j'en fais.
Faut-il, jusqu'à ce point, que ma gloire s'oublie !
Ah ! Seigneur, cet aveu me coûtera la vie.
Que le destin épargne ou termine vos jours,
Oui, cet aveu des miens doit terminer le cours.
Et, quel que soit le sort que vous deviez attendre,
Je ne vous verrai plus, je n'en veux rien apprendre.

Adieu, Seigneur, adieu: qu'à jamais votre cœur
Garde le ſouvenir d'une ſi tendre ardeur.
Pour moi, dès ce moment, je vais fuir de la Crete:
Heureuſe, ſi ma mort prévenoit ma retraite!

IDAMANTE.

Eh quoi! vous me fuyez! Ah! du moins, dans ces lieux,
Laiſſez-moi la douceur d'expirer à vos yeux.
Ne les détournez point dans ce moment funeſte;
Laiſſez-moi voir encor le ſeul bien qui me reſte.
Demeurez.... ou ma mort....

ÉRIXÈNE.

Ah! de grace, Seigneur,
Par ce cruel diſcours n'accablez pas mon cœur.
Mon devoir, malgré moi, vous défend de me ſuivre;
Mais l'Amour, malgré lui, vous ordonne de vivre.



## SCENE IV.

IDAMANTE, *ſeul.*

Vous l'ordonnez en vain, je remplirai mon ſort;
Et votre ſeul départ ſuffiſoit pour ma mort:
Rien ne s'oppoſe plus au devoir qui m'entraîne:
Juſques-là, Dieux puiſſans, ſuſpendez votre haine.
Mais, qu'eſt-ce que j'entends?... Je tremble, je frémis.



## SCENE V & DERNIERE.

IDOMÉNÉE, IDAMANTE, SOPHRONYME, POLYCLETE, GARDES.

IDOMÉNÉE.

Vous m'arrêtez en vain, je veux revoir mon fils.
Portez ailleurs les ſoins d'une amitié cruelle;
Reſpectez les tranſports de ma douleur mortelle.
Enfin je le revois.... Je ne vous quitte pas:
Les Dieux auront en vain juré votre trépas,
Ils ordonnent en vain cet affreux ſacrifice;
Ma main de leur fureur ne ſera point complice.

IDAMANTE.

Ah! Seigneur, c'en eſt trop: n'irritez plus les Dieux;
N'attirez plus enfin la foudre dans ces lieux;
Venez, ſans murmurer, ſacrifier ma vie.
Vous ignorez les maux dont elle eſt pourſuivie.
Ah! ſi je vous ſuis cher, d'une tendre amitié
Je n'implore, Seigneur, qu'un reſte de pitié.
Terminez les malheurs d'un fils qui vous en preſſe;
Accompliſſez enfin une auguſte promeſſe.
De vos retardemens voyez quel eſt le fruit:
D'ailleurs, de votre vœu tout le peuple eſt inſtruit.
Chaque inſtant de ma vie eſt au Ciel un outrage;
Acquittez-en ce vœu, puiſqu'elle en fut le gage.

IDOMÉNÉE.

Inexorables Dieux ! par combien de détours
Avez vous de mes ſoins ſu traverſer le cours !
Que de votre courroux la fatale puiſſance
A bien ſu ſe jouer de ma vaine prudence !
Barbares ! quand je meurs, qu'exigez-vous de moi ?
N'étoit-ce pas aſſez pour victime qu'un Roi ?
Par un ſang que verſoit un repentir ſincere,
Je courois aux Autels prêt à vous ſatisfaire.
Hélas ! quand j'ai cru voir la fin de mes malheurs,
Vous avez craint de voir la fin de vos fureurs.
Il eût fallu vous rendre au ſang de la victime.
Gardez donc vos fureurs, & je reprends mon crime ;
Je déſavoue enfin d'inutiles remords.

IDAMANTE.

Déſavouez plutôt ces horribles tranſports ;
Voyez-en juſqu'ici l'audace infructueuſe ;
Et revenez aux ſoins d'un ame vertueuſe.
De ces Dieux, dont en vain vous bravez le courroux,
Examinez, Seigneur, ſur qui tombent les coups.
Faut-il, pour attendrir votre ame impitoyable,
Ramener ſous vos yeux ce ſpectacle effroyable ?
Tout périt ; ce n'eſt plus qu'aux ſeuls gémiſſemens
Qu'on peut ici des morts diſtinguer les vivans :
Dans la nuit du tombeau vos ſujets vont deſcendre ;
Un ſeul ſoupir encor ſemble les en défendre,
Seigneur ; & ces ſujets, prêts à s'immoler tous,
Offrent aux Dieux vengeurs ce ſeul ſoupir pour vous.

D'un Peuple, pour son Roi, si tendre, si fidele,
Du sang de votre fils récompensez le zele.
Ces Peuples, que le Ciel soumit à votre loi,
Ne sont-ils pas, Seigneur, vos enfans avant moi?
Terminez, par ma mort, l'excès de leur misere:
Dans ces tristes momens soyez plus Roi que pere:
Songez que le devoir de votre auguste rang
Ne permet pas toujours les tendresses du sang;
Versez enfin le mien, puisqu'il faut le répandre;
Par d'éternels forfaits voulez vous le défendre?

IDOMÉNÉE.

Dût le Ciel irrité nous r'ouvrir les Enfers,
Dût la foudre à mes yeux embrâser l'Univers,
Dût tout ce qui respire, étouffé dans la flamme,
Servir de monument aux transports de mon ame,
Dussé-je enfin, de tout destructeur furieux,
Voir ma rage égaler l'injustice des Dieux,
Je n'immolerai point une tête innocente.

IDAMANTE.

Ah! c'est donc trop long-temps épargner Idamante.
Après ce que je sais, après ce que je voi,
Qui fut jamais, Seigneur, plus criminel que moi?
Chaque moment qui suit votre vœu redoutable,
Rejette mille horreurs sur ma tête coupable.
Complice du refus que l'on en fait aux Dieux,
Tout mon sang désormais me devient odieux.
Disputez-vous au Ciel le droit de le reprendre?
M'enviez-vous, Seigneur, l'honneur de vous le rendre?

Ah ! d'un vœu qui vous rend aux vœux de votre fils ;
Trop heureux que ce ſang puiſſe faire le prix!
Sans ce vœu , triſte objet de ma douleur profonde ,
Je ne vous revoyois que le jouet de l'onde.
Le Ciel , plus doux , enfin , vous rend à mes ſouhaits :
Puis-je aſſez lui payer le plus grand des bienfaits?
Venez-en aux Autels conſacrer les prémices :
Signalons de grands cœurs par de grands ſacrifices ;
Et montrez-vous aux Dieux plus grand que leur courroux ,
Par un préſent, Seigneur, digne d'eux & de vous.

IDOMÉNÉE.

Pour ne t'immoler pas quand je me ſacrifie,
Oſes-tu me prier d'attenter à ta vie?
Fils ingrat, fils cruel, à périr obſtiné,
Viens toi-même immoler ton pere infortuné:
N'attends pas que, touché d'une indigne priere,
J'arme contre tes jours une main meurtriere ;
Je ſaurai, malgré toi, t'en ſauver déſormais ;
Et de ces triſtes lieux je vais fuir pour jamais.

IDAMANTE.

Que dites-vous, Seigneur? & quel deſſein barbare... ?

IDOMÉNÉE.

N'accuſez que vous ſeul du coup qui nous ſépare.
Mes Peuples, par vous-même inſtruits de votre ſort,
Ne laiſſent à mon choix que la fuite ou la mort.

IDAMANTE.

Si l'intérêt d'un fils peut vous toucher encore,
Accordez à mes pleurs la grace que j'implore.

IDOMÉNÉE.

Vous tentez fur mon cœur des efforts fuperflus.
Adieu, mon fils . . . mes yeux ne vous reverront plus.

IDAMANTE, *à genoux.*

Ah! Seigneur, permettez qu'à vos defirs contraire,
J'ofe encore oppofer les efforts . . .

IDOMÉNÉE.

Téméraire,
Arrêtez, ou craignez que mon jufte courroux . . .

IDAMANTE.

Puifque par ma douleur je ne puis rien fur vous,
Soyez donc le témoin du tranfport qui m'anime.
(*Il fe tue.*)
Dieux, recevez mon fang; voilà votre victime . . .

IDOMÉNÉE.

Inhumain! jufte Ciel! . . . Ah! pere malheureux,
Qu'ai-je vu?

IDAMANTE.

C'eft le fang d'un Prince généreux:
Le Ciel, pour s'appaifer, n'en demandoit point d'autre.

IDOMÉNÉE.

Qu'avez-vous fait, mon fils?

IDAMANTE.

Mon devoir & le vôtre.
Telle en étoit, Seigneur, l'irrévocable loi :
Il falloit le remplir ou par vous, ou par moi.
Les Dieux vouloient mon ſang ; ma main obéiſſante
N'a pas dû plus long-temps épargner Idamante.
De ſon ſang répandu voyez quel eſt le fruit ;
Le Ciel eſt appaiſé, l'aſtre du jour vous luit :
Trop heureux de pouvoir, dans mon malheur extrême
Goûter, avant ma mort, les fruits de ma mort même

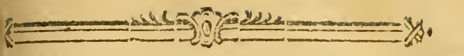
IDOMÉNÉE.

Hélas ! du coup affreux qui termine ton ſort,
N'attends point d'autre fruit que celui de ma mort.
Dieux cruels ! falloit-il qu'une injuſte vengeance,
Pour me punir d'un crime, opprimât l'innocence ?

*FIN.*

# ATRÉE
## ET
# THYESTE,
## TRAGÉDIE;

*Représentée, pour la premiere fois, le 14 Mars 1707.*



# PRÉFACE.

QUOIQUE je ne connoisse que trop
ombien il est inutile de répondre au
ıblic, cette tendresse si naturelle aux
ommes pour leurs ouvrages l'a emporté
r mes réflexions. Toute la prudence
ımaine est un frein léger pour un Auteur
ıi se croit lésé. Ce n'est pas que je ne
che qu'il n'y a plus de salut à faire
ıns quelque Préface que ce soit. Le Pu-
ic semble être devenu d'airain pour nous:
accessible désormais à tous ces petits
aités de paix que nous faisions autrefois
ec lui dans nos Préfaces, il nous fait
: sa critique une espece de religion in-
ontestable, & veut nous forcer de recon-
oître en lui une infaillibilité, dont nous
: conviendrons que quand il nous louera:
la n'empêche pas qu'avec les meilleures
isons du monde, nous n'ayons souvent
rt. Plus nous voulons nous justifier,
us on nous croit entêtés. Si nous sommes

humbles, on nous trouve rampans; nous ſommes modeſtes, hypocrites; nous répondons avec fermeté, nous ma quons de reſpect. Un Auteur eſt préc ſément comme un eſclave qui dépend d'i maître capricieux, qui le maltraite ſouve ſans ſujet, & qui veut pourtant le ma traiter ſans réplique. Que le Lecteur i me ſache point mauvais gré, ſi je n trouve aujourd'hui entre ſes mains : ( n'eſt aſſurément point par ma faute. . proteſte, avec toute la bonne foi qu'( peut exiger de moi en pareille occaſior que j'avois renoncé pour jamais à la te: tation de me faire mettre ſous la preſſ Il y a près de trois ans que je refuſo conſtamment mon *Atrée*; & je ne l'auro effectivement jamais donné, ſi on ne n l'eût fait voir imprimé en Hollande ave tant de fautes, que les entrailles de pe: s'émurent : je ne pus, ſans pitié, le vo ainſi mutilé. Les fautes d'un Imprimeur avec celles d'un Auteur, c'en eſt trop d moitié : c'eſt ce qui me détermina e même temps à donner *Electre*, pour qui j

:aignois un ſort ſemblable ; & avec une
réface, qui pis eſt. Pour *Idoménée*, ce
ıt une témérité de jeune homme, qui ne
onnoît point le riſque de l'impreſſion.
Iais ce n'eſt pas cela dont il s'agit ; c'eſt
*Atrée*. Il n'y a preſque perſonne qui ne
ſoit ſoulevé contre ce ſujet. Je n'ai rien
répondre, ſi ce n'eſt que je n'en ſuis
ıs l'inventeur. Je vois bien que j'ai eu
rt de concevoir trop fortement la Tra-
édie comme une action funeſte qui devoit
re préſentée aux yeux des ſpectateurs
us des images intéreſſantes ; qui doit les
onduire à la pitié par la terreur ; mais
vec des mouvemens & des traits qui ne
leſſent ni leur délicateſſe, ni les bienſéan-
es. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ſi je les
obſervées, ces bienſéances ſi néceſſaires.
ai cru pouvoir m'en flatter. Je n'ai rien
ublié pour adoucir mon ſujet, & pour
accommoder à nos mœurs. Pour ne point
ffrir *Atrée* ſous une figure déſagréable,
fais enlever *Ærope* aux Autels mêmes,
: je mets ce Prince (s'il m'eſt permis
en faire ici la comparaiſon) juſtement

dans le cas de la Coupe enchantée de La Fontaine :

L'étoit-il ? Ne l'étoit-il point ?

J'ai altéré par-tout la Fable, pour rendre sa vengeance moins affreuse ; & il s'en faut bien que mon *Atrée* soit aussi cruel que celui de Séneque. Il m'a suffi de faire craindre pour *Thyeste* toutes les horreurs de la Coupe que son frere lui prépare ; & il n'y porte pas seulement les levres. J'avouerai cependant que cette Scene me parut terrible à moi-même : elle me fit frémir, mais ne m'en sembla pas moins digne de la Tragédie. Je ne vois pas qu'on doive plutôt l'en exclure, que celle où *Cléopatre*, dans *Rodogune*, après avoir fait égorger un de ses fils, veut empoisonner l'autre aux yeux des Spectateurs. De quelque indignation qu'on se soit armé contre la cruauté d'*Atrée*, je ne crois pas qu'on puisse mettre sur la Scene tragique un tableau plus parfait que celui de la situation où se trouve le malheureux *Thyeste*, livré sans secours à la fureur du plus barbare de tous

les

es hommes. Quoiqu'on se fût laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On eut la bonté de me laisser tout l'honneur de l'invention: on me chargea de toutes les iniquités d'*Atrée*; & l'on me regarde encore dans quelques endroits comme un homme noir, avec qui il ne fait pas sûr de vivre; comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le cœur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection il faut comparoître devant le Public. Une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin. Enfin, je n'aurois jamais cru que, dans un pays où il y a tant de maris maltraités, *Atrée* eût eu si peu de partisans. Pour ce qui regarde la double réconciliation qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. *Atrée* éleve *Plisthène* pour faire périr un jour *Thyeste* par les mains de son propre fils; surprend un serment à ce jeune Prince, qui

désobéit cependant à la vue de *Thyeste*
*Atrée* n'a donc plus de ressource que dan
la dissimulation : il feint une pitié qu'il n
peut sentir. Il se sert ensuite des moyen
les plus violens pour obliger *Plisthène*
exécuter son serment ; ce qu'il refuse d
faire. *Atrée*, qui veut se venger de *Thyes*
d'une maniere digne de lui, ne peut don
avoir recours qu'à une seconde réconc
liation. J'ose dire que tout ce qu'un fourb
peut employer d'adresse est mis en œuv
par ce Prince cruel. Il est impossible qu
*Thyeste* lui-même, fût-il aussi fourbe qu
son frere, ne donne dans le piége qui l
est tendu. On n'a qu'à lire la Piece sa
prévention, l'on verra que je n'ai poi
tort ; &, si cela est, plus *Atrée* est fourbe
& mieux j'ai rempli son caractere ; puisqu
la trahison & la dissimulation sont presqu
toujours inséparables de la cruauté.

Cette Préface ne concerne que la pr
miere édition de mes Œuvres, & j'ai c
devoir la laisser telle qu'elle est entre l
mains de tout le monde : mais, comme
Public, à l'égard d'*Atrée*, ne s'est poi

piqué, dans ſes jugemens, de cette prétendue infaillibilité que j'ai oſé lui reprocher, il eſt bien juſte, puiſqu'il a changé de ſentiment, que je change de ſtyle, & que je faſſe ſuccéder la reconnoiſſance aux plaintes: bien entendu que je ne les lui épargnerai pas, s'il s'aviſe jamais de ne prendre plus à quelques-unes de mes Pieces le même plaiſir qu'il y a pris autrefois.



## *ACTEURS.*

ATRÉE, *Roi d'Argos.*

THYESTE, *Roi de Mycènes, Frer d'Atrée.*

PLISTHÈNE, *Fils d'Ærope & de Thyest cru fils d'Atrée.*

THÉODAMIE, *Fille de Thyeste.*

EURYSTHÈNE, *Confident d'Atrée.*

ALCYMÉDON, *Officier de la Flotte.*

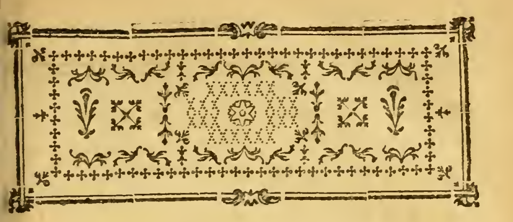
THESSANDRE, *Confident de Plisthèn*

LÉONIDE, *Confidente de Théodamie.*

SUITE D'ATRÉE.

GARDES

*La Scene est à Chalcys, Capitale de l'I d'Eubée, dans le Palais d'Atrée.*



# ATRÉE ET THYESTE, TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, GARDES.

ATRÉE.

Avec l'éclat du jour, je vois enfin renaître
L'espoir & la douceur de me venger d'un traître.

Les vents, qu'un Dieu contraire enchaînoit loin de nous,
Semblent, avec les flots, exciter mon courroux.
Le calme, si long-temps fatal à ma vengeance,
Avec mes ennemis n'est plus d'intelligence.
Le soldat ne craint plus qu'un indigne repos
Avilisse l'honneur de ses derniers travaux.
Allez, Alcymédon : que la flotte d'Atrée
Se prépare à voguer loin de l'Isle d'Eubée :
Puisque les Dieux jaloux ne l'y retiennent plus,
Portez à tous ses Chefs mes ordres absolus.
Que tout soit prêt.

## SCENE II.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à ses Gardes.*

Et vous, que l'on cherche Plisthène :
Je l'attends en ces lieux. Toi, demeure, Euristhène.



## SCENE III.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

ENFIN, ce jour heureux, ce jour tant ſouhaité
anime dans mon cœur l'eſpoir & la fierté :
thènes, trop long-temps l'aſyle de Thyeſte,
prouvera bientôt le ſort le plus funeſte :
ion fils, prêt à ſervir un ſi juſte tranſport,
a porter dans ſes murs & la flamme & la mort.

EURISTHÈNE.

inſi, loin d'épargner l'infortuné Thyeſte,
ous détruiſez encor l'aſyle qui lui reſte.
h ! Seigneur, ſi le ſang qui vous unit tous deux,
'eſt plus qu'un titre vain pour ce Roi malheureux,
ongez que rien ne peut mieux remplir votre envie
ue le barbare ſoin de prolonger ſa vie.
ccablé des malheurs qu'il éprouve aujourd'hui,
e laiſſer vivre encor, c'eſt ſe venger de lui.

ATRÉE.

Que je l'épargne, moi ! laſſé de le pourſuivre,
our me venger de lui, que je le laiſſe vivre !
h ! quels que ſoient les maux que Thyeſte ait ſoufferts,
l n'aura contre moi d'aſyle qu'aux enfers :
Ion implacable cœur l'y pourſuivroit encore,
'il pouvoit s'y venger d'un traître que j'abhorre :

Après l'indigne affront que m'a fait ſon amour,
Je ſerai ſans honneur tant qu'il verra le jour.
Un ennemi qui peut pardonner une offenſe,
Ou manque de courage, ou manque de puiſſance.
Rien ne peut arrêter mes tranſports furieux.
Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance:
Enfin mon cœur ſe plaît dans cette inimitié;
Et, s'il a des vertus, ce n'eſt pas la pitié.
Ne m'oppoſe donc plus un ſang que je déteſte;
Ma raiſon m'abandonne, au ſeul nom de Thyeſte:
Inſtruit, par ſes fureurs, à ne rien ménager,
Dans les flots de ſon ſang je voudrois le plonger.
Qu'il n'accuſe que lui du malheur qui l'accable;
Le ſang qui nous unit me rend-il ſeul coupable?
D'un criminel amour le perfide enivré
A-t-il eu quelque égard pour un nœud ſi ſacré?
Mon cœur, qui ſans pitié lui déclare la guerre,
Ne cherche à le punir qu'au défaut du tonnerre.

EURISTHÈNE.

Depuis vingt ans entiers ce courroux affoibli
Sembloit pourtant laiſſer Thyeſte dans l'oubli.

ATRÉE.

Dis plutôt qu'à punir mon ame ingénieuſe
Méditoit dès ce temps une vengeance affreuſe:
Je n'épargnois l'ingrat que pour mieux l'accabler:
C'eſt un projet enfin à te faire trembler.

Inſtruit des noirs tranſports où mon ame eſt livrée,
Lis mieux dans le ſecret & dans le cœur d'Atrée.
Je ne veux découvrir l'un & l'autre qu'à toi;
Et je te les cachois, ſans ſoupçonner ta foi.
Ecoute. Il te ſouvient de ce triſte hyménée
Qui d'Ærope à mon ſort unit la deſtinée:
Cet hymen me mettoit au comble de mes vœux;
Mais à peine aux Autels j'en eus formé les nœuds,
Qu'à ces mêmes Autels, & par la main d'un frere,
Je me vis enlever une épouſe ſi chere.
Tes yeux furent témoins des tranſports de mon cœur:
A peine mon amour égaloit ma fureur;
Jamais amant trahi ne l'a plus ſignalée.
Mycènes (tu le ſais) ſans pitié déſolée,
Par le fer & le feu vit déchirer ſon ſein;
Mon amour outragé me rendit inhumain.
Enfin, par ma valeur Ærope recouvrée,
Après un an, revint entre les mains d'Atrée.
Quoïque déja l'hymen, ou plutôt le dépit,
Euſſent depuis ce temps mis une autre en mon lit,
Malgré tous les appas d'une épouſe nouvelle,
Ærope à mes regards n'en parut que plus belle:
Mais en vain mon amour brûloit de nouveaux feux,
Elle avoit à Thyeſte engagé tous ſes vœux;
Et liée à l'ingrat d'une ſecrette chaîne,
Ærope (le dirai-je) en eut pour fruit Pliſthène.

EURISTHÈNE.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entends? quoi! Pliſthène,
Seigneur,

Reconnu dans Argos pour votre ſucceſſeur,
Pour votre fils, enfin ?

ATRÉE.

C'eſt lui-même, Euriſthène ;
C'eſt ce même Guerrier, c'eſt ce même Pliſthène,
Que ma Cour aujourd'hui croit encor, ſous ce nom,
Frere de Ménélas, frere d'Agamemnon.
Tu ſais, pour me venger de ſa perfide mere,
A quel excès fatal me porta ma colere :
Heureux, ſi le poiſon qui ſervit ma fureur,
De mon indigne amour eût étouffé l'ardeur !
Celui de l'infidele éclatoit pour Thyeſte,
Au milieu des horreurs du ſort le plus funeſte :
Je ne puis, ſans frémir, y penſer aujourd'hui ;
Ærope, en expirant, brûloit encor pour lui.
Voilà ce qu'en un mot ſurprit ma vigilance,
A ceux qui de l'ingrate avoient la confidence.

(*Il lui montre en ce moment une Lettre d'Ærope.*)

LETTRE D'ÆROPE.

» D'Atrée en ce moment j'éprouve le courroux,
» Cher Thyeſte, & je meurs ſans regretter la vie :
» Puiſque je ne l'aimois que pour vivre avec vous,
» Je ne murmure point qu'elle me ſoit ravie.
» Pliſthène fut le fruit de nos triſtes amours :
» S'il paſſe juſqu'à vous, prenez ſoin de ſes jours ;
» Qu'il faſſe quelquefois reſſouvenir ſon pere
» Du malheureux amour qu'avoit pour lui ſa mere.

Juge de quels ſuccès ſes ſoins furent ſuivis ;
Je retins à la fois ſon billet & ſon fils :

Je voulus étouffer ce monſtre en ſa naiſſance ;
Mais mon cœur plus prudent l'adopta par vengeance ;
Et, méditant dès-lors le plus affreux projet,
Je le fis au Palais apporter en ſecret.
Un fils venoit de naître à la nouvelle Reine ;
Pour remplir mes projets, je le nommai Pliſthène,
Et mis le fils d'Ærope au berceau de ce fils,
Dont depuis m'ont privé les Deſtins ennemis.
C'eſt ſous un nom ſi cher qu'Argos l'a vu paroître :
Je fis périr tous ceux qui pouvoient le connoître ;
Et laiſſant ce ſecret entre les Dieux & moi,
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ta foi.
Après ce que tu ſais, ſans que je te l'apprenne,
Tu vois à quel deſſein j'ai conſervé Pliſthène ;
Et, puiſque la pitié n'a point ſauvé ſes jours,
A quel uſage enfin j'en deſtine le cours.

EURISTHÈNE.

Quoi, Seigneur ! ſans frémir du tranſport qui vous guide,
Vous pourriez réſerver Pliſthène au parricide ?

ATRÉE.

Oui, je veux que ce fruit d'un amour odieux
Signale quelque jour ma fureur en ces lieux ;
Sous le nom de mon fils, utile à ma colere,
Qu'il porte le poignard dans le ſein de ſon pere ;
Que Thyeſte, en mourant, de ſon malheur inſtruit,
De ſes lâches amours reconnoiſſe le fruit :
Oui, je veux que, baigné dans le ſang de ce traître,
Pliſthène verſe un jour le ſang qui l'a fait naître ;

Et que le ſien après, par mes mains répandu,
Dans ſa ſource à l'inſtant ſe trouve confondu.
Contre Thyeſte enfin tout paroît légitime;
Je n'arme contre lui que le fruit de ſon crime:
Son forfait mit au jour ce Prince malheureux,
Il faut, par un forfait, les en priver tous deux.
Thyeſte eſt ſans ſoupçons, & ſon ame abuſée
Ne me croit occupé que de l'Iſle d'Eubée:
Je ne ſuis en effet deſcendu dans ces lieux,
Que pour mieux dérober mon ſecret à ſes yeux.
Athènes, diſpoſée à ſervir ma vengeance,
Avec moi dès long-temps agit d'intelligence;
Et ſon Roi, craignant tout de ma juſte fureur,
De ſon nom ſeulement cherche à couvrir l'honneur.
Du jour que mes vaiſſeaux menaceront Athènes,
De ce jour tu verras Thyeſte dans mes chaînes:
Ma flotte me répond de ce qu'on m'a promis,
Je répondrai bientôt & du pere & du fils.

EURISTHÈNE.

Eh bien! ſur votre frere épuiſez votre haine;
Mais du moins épargnez les vertus de Pliſthène.

ATRÉE.

Pliſthène, né d'un ſang au crime accoutumé,
Ne démentira point le ſang qui l'a formé;
Et comme il a déja tous les traits de ſa mere,
Il auroit quelque jour les vices de ſon pere.
Quel peut être le fruit d'un couple inceſtueux?
Moi-même j'avois cru Thyeſte vertueux;

Il m'a trompé : ſon fils me tromperoit de même :
D'ailleurs, il lui faudroit laiſſer mon diadême ;
Le titre de mon fils l'aſſure de ce rang ;
En faudra-t-il, pour lui, priver mon propre ſang ?
Que dis-je ? pour venger l'affront le plus funeſte,
En dépouiller mes fils pour le fils de Thyeſte ?
C'eſt ma ſeule fureur qui prolonge ſes jours,
Il eſt temps déſormais qu'elle en tranche le cours ;
Je veux, par les forfaits où ma haine me livre,
Me payer des momens que je l'ai laiſſé vivre.
Que l'on approuve, ou non, un deſſein ſi fatal,
Il m'eſt doux de verſer tout le ſang d'un rival.

## SCENE IV.

ATRÉE, PLISTHÈNE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, GARDES.

ATRÉE, *bas à Euriſthène.*

Mais Pliſthène paroît. Songe que ma vengeance
Renferme des ſecrets conſacrés au ſilence,
( *à Pliſthène.* )
Prince, cet heureux jour, mais ſi lent à mon gré,
Preſſe enfin un départ trop long-temps différé.
Tout ſemble en ce moment proſcrire un infidele ;
La mer mugit au loin, & le vent vous appelle :
Le ſoldat, dont ce bruit a réveillé l'ardeur,
Au ſeul nom de ſon chef, ſe croit déja vainqueur ;

Il n'en attend pas moins de sa valeur suprême,
Que ce qu'en vit Elis, Rhodes, cette Isle même;
Et moi, que ce héros ne sert point à demi,
J'en attends encor plus que n'en craint l'ennemi.
Je connois de ce chef la valeur & le zele;
Je sais que je n'ai point de sujet plus fidele:
Aujourd'hui cependant souffrez, sans murmurer,
Que votre pere encor cherche à s'en assurer.
L'affront est grand, l'ardeur de s'en venger extrême;
Jurez-moi donc, mon fils, par les Dieux, par moi-même,
(Si le Destin pour nous se déclare jamais)
Que vous me vengerez au gré de mes souhaits:
Oui, je puis m'en flatter, je connois trop Plisthène;
Plus ardent que moi-même, il servira ma haine;
A peine mon courroux égale son grand cœur;
Il vengera son pere.

PLISTHÈNE.

En doutez-vous, Seigneur?
Eh! depuis quand ma foi vous est-elle suspecte?
Avez-vous des desseins que mon cœur ne respecte?
Ah! si vous en doutiez, de mon sang le plus pur...

ATRÉE.

Mon fils, sans en douter, je veux en être sûr.
Jurez-moi qu'à mes loix votre main asservie
Vengera mes affronts au gré de mon envie.

PLISTHÈNE.

Seigneur, je n'ai point cru que, pour servir mon Roi,
Il fallût exciter ni ma main, ni ma foi.

Faut-il par des fermens que mon cœur vous raſſure ?
Le ſoupçonner, Seigneur, c'eſt lui faire une injure.
Vous me verrez toujours contre vos ennemis
Remplir tous les devoirs de ſujet & de fils :
Oui, j'atteſte des Dieux la majeſté ſacrée
Que je ſerai ſoumis aux volontés d'Atrée ;
Que, par moi ſeul enfin, ſon courroux aſſouvi
Fera voir à quel point je lui ſuis aſſervi.

ATRÉE.

Ainſi, prêt à punir l'ennemi qui m'offenſe,
Je puis tout eſpérer de votre obéiſſance ;
Et le lâche, à mes yeux par vos mains égorgé,
Ne triomphera plus de m'avoir outragé.
Allez, que votre bras, à l'Attique funeſte,
S'apprête à m'immoler le perfide Thyeſte.

PLISTHÈNE.

Moi, Seigneur ?

ATRÉE.

Oui, mon fils. D'où naît ce changement ?
Quel repentir ſuccede à votre empreſſement ?
Quelle étoit donc l'ardeur que vous faiſiez paroître ?
Tremblez-vous, lorſqu'il faut me délivrer d'un traître ?

PLISTHÈNE.

Non. Mais daignez m'armer pour un emploi plus beau :
Je ſerai ſon vainqueur, & non pas ſon bourreau.
Songez-vous bien quel nœud vous unit l'un & l'autre ?
En répandant ſon ſang, je répandrois le vôtre.
Ah, Seigneur ! eſt-ce ainſi que l'on ſurprend ma foi ?

ATRÉE.

Les Dieux m'en ſont garans ; c'en eſt aſſez pour moi.

PLISTHÈNE.

Juſte Ciel !

ATRÉE.

J'entrevois, dans votre ame interdite,
De ſecrets ſentimens dont la mienne s'irrite :
Etouffez des regrets déſormais ſuperflus :
Partez, obéiſſez, & ne répliquez plus.
Des bords Athéniens j'attends quelque nouvelle.
Vous, cependant, volez où l'honneur vous appelle.
Que ma flotte avec vous ſe diſpoſe à partir ;
Et quand tout ſera prêt, venez m'en avertir :
Je veux de ce départ être témoin moi-même.



## SCENE V.

### PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je fait, malheureux? quelle imprudence extrême !
Je ne sais quel effroi s'empare de mon cœur;
Mais tout mon sang se glace, & je frémis d'horreur.
Dieux, que dans mes sermens, malgré moi j'intéresse,
Perdez le souvenir d'une indigne promesse;
Ou recevez ici le serment que je fais,
En dussé-je périr, de n'obéir jamais.
Mais pourquoi m'alarmer d'un serment si funeste?
Que peut craindre un grand cœur, quand sa vertu lui reste?
Athènes me répond d'un trépas glorieux;
Et j'y cours m'affranchir d'un serment odieux.
Survivre aux maux cruels dont le destin m'accable,
Ce seroit, plus que lui, m'en rendre un jour coupable.
Haï, persécuté, chargé d'un crime affreux,
Dévoré sans espoir d'un amour malheureux,
Malgré tant de mépris que je chéris encore,
La mort est désormais le seul Dieu que j'implore;
Trop heureux de pouvoir arracher en un jour
Ma gloire à mes sermens, mon cœur à son amour!

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Quoi ! pour une inconnue...

PLISTHÈNE.

Peux-tu me condamner, Theſſandre ? Tu l'as vue.
Non, jamais plus de grace & plus de majeſté
N'ont diſtingué les traits de la divinité :
Sa beauté, tout enfin, juſqu'à ſon malheur même,
N'offre en elle qu'un front digne du diadême :
De ſuperbes débris, une noble fierté,
Tout en elle du ſang marque la dignité.
Je te dirai bien plus : cette même inconnue
Voit mon ame à regret dans ſes fers retenue :
Et qui peut dédaigner mon amour & mon rang,
Ne peut être formé que d'un illuſtre ſang.
Quoi qu'il en ſoit, mon cœur, charmé de ce qu'il aime,
N'examine plus rien dans ſon amour extrême.
Quel cœur n'eût-elle pas attendri, juſtes Dieux !
Dans l'état où le ſort vint l'offrir à mes yeux ?
Déplorable jouet des vents & de l'orage,
Qui même, en l'y pouſſant, l'envioient au rivage ;
Roulant parmi les flots, les morts & les débris,
Des horreurs du trépas les traits déja flétris,
Mourante entre les bras de ſon malheureux pere,
Tout prêt lui-même à ſuivre une fille ſi chere...
J'entends du bruit. On vient. Peut-être c'eſt le Roi...

❀

## SCENE VI.

THÉODAMIE, LÉONIDE, PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Thessandre.*

MAIS non, c'est l'Étrangere. Ah! qu'est-ce que je voi,
hessandre? un soin pressant semble occuper son ame.
(*à Théodamie.*)
ù portez-vous vos pas? Me cherchez-vous, Madame?
u trouble où je vous vois ne puis-je être éclairci?

THÉODAMIE.

'est vous-même, Seigneur, que je cherchois ici.
'Athènes, dès long-temps, embrassant la conquête,
n dit qu'à s'éloigner votre flotte s'apprête;
ue chaque instant d'Atrée excitant le courroux,
our sortir de Chalcys, elle n'attend que vous.
i ce n'est pas vous faire une injuste priere,
e viens vous demander un vaisseau pour mon pere:
e sien, vous le savez, périt presque à vos yeux;
t nous n'avons d'appui que de vous en ces lieux.
ous sauvâtes des flots & le pere & la fille;
chevez de sauver une triste famille.

PLISTHÈNE.

oyez ce que je puis, voyez ce que je dois.
'Atrée en ce climat tout respecte les loix;

Il n'eſt que trop jaloux de ſon pouvoir ſuprême;
Je ne puis rien ici, ſi ce n'eſt par lui-même:
Il reverra bientôt ſes vaiſſeaux avec ſoin,
Et du départ lui-même, il doit être témoin:
Voyez-le. Il vous ſouvient comme il vous a reçue,
Le jour que ce Palais vous offrit à ſa vue;
Il plaignit vos malheurs, vous offrit ſon appui;
Son cœur ne ſera pas moins ſenſible aujourd'hui:
Vous n'en éprouverez qu'une bonté facile.
Mais qui peut vous forcer à quitter cet aſyle?
Quel déplaiſir ſecret vous chaſſe de ces lieux?
Mon amour vous rend-il ce ſéjour odieux?
Ces bords ſont-ils pour vous une terre étrangere?
N'y reverra-t-on plus ni vous, ni votre pere?
Quel eſt ſon nom, le vôtre? où portez-vous vos pas
Ne connoîtrai-je enfin de vous que vos appas?

THÉODAMIE.

Seigneur, trop de bonté pour nous vous intéreſſe.
Mon nom eſt peu connu, ma patrie eſt la Grece;
Et j'ignore en quel lieu, ſortant de ces climats,
Mon pere infortuné doit adreſſer ſes pas.

PLISTHÈNE.

Je ne vous preſſe point d'éclaircir ce myſtere:
Je ſouſcris au ſecret que vous voulez m'en faire.
Abandonnez ces lieux, ôtez-moi pour jamais
Le dangereux eſpoir de revoir vos attraits:
Fuyez un malheureux, puniſſez-le, Madame,
D'oſer brûler pour vous de la plus vive flamme:

Et moi, prêt d'adorer jufqu'à votre rigueur,
J'attendrai que la mort vous chaffe de mon cœur ;
C'eft, dans mon fort cruel, mon unique efpérance.
Mon amour, cependant, n'a rien qui vous offenfe :
Le Ciel m'en eft témoin ; & jamais vos beaux yeux
N'ont peut-être allumé de moins coupables feux.
Ce cœur, à qui le vôtre eft toujours fi févere,
N'offrit jamais aux Dieux d'hommage plus fincere.
Inutiles refpects, reproches fuperflus !
Tout va nous féparer ; je ne vous verrai plus.
Adieu, Madame, adieu : prompt à vous fatisfaire,
Je reviendrai, pour vous, m'employer près d'un pere :
Quel qu'en foit le fuccès, je vous réponds du moins,
Malgré votre rigueur, de mes plus tendres foins.



## SCENE VII.

### THÉODAMIE, LÉONIDE.

THÉODAMIE.

Où sommes-nous, hélas ! ma chere Léonide ?
Quel astre injurieux en ces climats nous guide ?
O vous, qui nous jettez sur ces bords odieux,
Cachez-nous au Tyran qui regne dans ces lieux,
Dieux puissans, sauvez-nous d'une main ennemie !
Quel séjour pour Thyeste & pour Théodamie !
Du sort qui nous poursuit vois quelle est la rigueur.
Atrée, après vingt ans, rallumant sa fureur,
Sous d'autres intérêts déguisant ce mystere,
Arme pour désoler l'asyle de son frere :
L'infortuné Thyeste, instruit de ce danger,
A son tour en secret arme pour se venger,
Flatté du vain espoir de rentrer dans Mycènes,
Tandis que l'ennemi vogueroit vers Athènes,
Ou pendant que Chalcys, par de puissans efforts,
Retiendroit le Tyran sur ces funestes bords.
Inutiles projets, inutile espérance !
L'Euripe a tout détruit, plus d'espoir de vengeance ;
Et c'est ce même amant, ce Prince généreux,
Sans qui nous périssions sur ce rivage affreux,
Ce Prince, à qui je dois le salut de mon pere,
Qui, la foudre à la main, va combler sa misere.

Athènes va tomber, ſi, pour comble de maux,
Thyeſte dans ces murs n'accable ce Héros :
Trop heureux cependant, ſi de l'Iſle d'Eubée
Il pouvoit s'éloigner ſans le ſecours d'Atrée !
Sauvez-l'en, s'il ſe peut, grands Dieux ! Votre courroux
Pourſuit-il des mortels ſi ſemblables à vous ?
Ciel ! puiſqu'il faut punir, venge-toi ſur ſon frere :
Atrée eſt un objet digne de ta colere.
Je tremble à chaque pas que je fais en ces lieux :
Hélas ! Thyeſte en vain s'y cache à tous les yeux :
Quoiqu'abſent dès long-temps, on peut le reconnoître ;
Heureux que ſa langueur l'empêche d'y paroître !

LÉONIDE.

Eſpérez du Deſtin un traitement plus doux ;
Que craindre d'un Tyran, quand ſon fils eſt pour vous ?
Attendez tout d'un cœur & généreux & tendre :
La main qui nous ſauva peut encor vous défendre :
Tout n'eſt pas contre vous dans ce fatal ſéjour,
Puiſque déja vos yeux y donnent de l'amour.

THÉODAMIE.

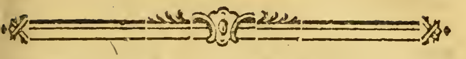
Ne comptes-tu pour rien un amour ſi funeſte ?
Le fils d'Atrée aimer la fille de Thyeſte !
Hélas ! ſi cet amour eſt un crime pour lui,
Comment nommer le feu dont je brûle aujourd'hui ?
Car enfin ne crois pas que j'y ſois moins livrée ;
La fille de Thyeſte aime le fils d'Atrée :
Contre tant de vertus mon cœur mal affermi
Craint plus en lui l'amant qu'il ne craint l'ennemi.

Mais mon pere m'attend ; allons lui faire entendre ,
Pour un départ ſi prompt , le parti qu'il faut prendre
Heureuſe cependant , ſi ce funeſte jour
Ne voit d'autres malheurs que ceux de notre amour !

*Fin du premier Acte.*



ACT



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

'HYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE.

THYESTE.

E n'est plus pour tenter une grace incertaine ;
ais, avant son départ, je voudrois voir Plisthène ;
onide, sachez s'il n'est point de retour.

## SCENE II.

HYESTE, THÉODAMIE.

THYESTE.

A fille, il faut songer à fuir de ce séjour :
ut menace à la fois l'asyle de Thyeste ;
fendons, s'il se peut, le seul bien qui nous reste.
in pere infortuné que prétendent vos pleurs ?
ılez-vous, dans ces lieux, voir combler mes malheurs ?
ırquoi, sur mes desirs cherchant à me contraindre,
point voir le Tyran ? Qu'en avez-vous à craindre ?

Sans lui, sans son secours, quel sera mon espoir ?
Vous voyez que Plisthène est ici sans pouvoir,
Qu'il va bientôt voguer vers le port de Pyrée ;
Voulez-vous qu'à ma fuite il en ferme l'entrée ?
La voile se déploie, & flotte au gré des vents,
Laissez-moi profiter de ces heureux instans.
Voyez, puisqu'il le faut, l'inexorable Atrée :
Si sa flotte une fois abandonne l'Eubée,
Par quel autre moyen me sera-t-il permis
De sortir désormais de ces lieux ennemis ?

THÉODAMIE.

Ne précipitez rien : quel intérêt vous presse ?
Pourquoi, Seigneur, pourquoi vous exposer sans ces
A peine enfin sauvé de la fureur des eaux,
Ne vous rejettez point dans des périls nouveaux.
A partir de Chalcys le Tyran se prépare,
Les vents vont de cette Isle éloigner ce Barbare
D'un secours dangereux sans tenter le hasard,
Cachez-vous avec soin jusques-à son départ.

THYESTE.

Ma fille, quel conseil ! Eh quoi ! vous pouvez cr
Que je veuille à mes jours sacrifier ma gloire !
Non, non, je ne puis voir désoler, sans secours
Des États si long-temps l'asyle de mes jours.
Moi, qui ne prétendois m'emparer de Mycènes
Que pour forcer Atrée à s'éloigner d'Athènes ;
Je l'abandonnerois lorsqu'elle va périr !
Non, je cours dans ses murs la défendre ou mour

Vous m'oppofez en vain l'impitoyable Atrée :
Peut-il me foupçonner d'être en cette contrée ?
Sans appui, fans fecours, fans fuite dans ces lieux,
Sans éclat qui fur moi puiffe attirer les yeux,
Dans l'état où m'a mis la colere céleste,
Hélas ! & qui pourroit reconnoître Thyefte ?
Voyez donc le Tyran : quel que foit fon courroux,
C'eft affez que mon cœur n'en craigne rien pour vous,
Ma fille ; vous favez que fa main meurtriere
Ne pourfuit point fur vous le crime d'une mere :
C'eft moi feul, c'eft Ærope enlevée à fes vœux,
Et vous ne fortez point de ce fang malheureux.
Allez : votre frayeur, qui dans ces lieux m'arrête,
Eft le plus grand péril qui menace ma tête.
Demandez un vaiffeau ; quel qu'en foit le danger,
Mon cœur au défefpoir n'a rien à ménager.

THÉODAMIE.

Ah ! périffe plutôt l'afyle qui nous refte,
Que de tenter, Seigneur, un fecours fi funefte !

THYESTE.

En duffé-je périr, fongez que je le veux.
Sauvez-moi, par pitié, de ces bords dangereux.
Du foleil à regret j'y revois la lumiere.
Malgré moi, le fommeil y ferme ma paupiere.
De mes ennuis fecrets rien n'arrête le cours :
Tout à de triftes nuits joint de plus triftes jours.
Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jufqu'au fond de mon cœur femble fe faire entendre :

J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit:
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon ame à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
Près de ces noirs détours, que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux
Que des Mânes plaintifs poussoient jusques aux Cieux
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
« Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste ».
Le Spectre, à la lueur d'un triste & noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusques sur son tombeau:
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant, & la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre & ses gémissemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;
Un glaive encor fumant armoit ses mains impies;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il sembloit dans son sang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aspect, plaintive & désolée,
De ses lambeaux sanglans à mes yeux s'est voilée.
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissans,
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens;

A mille affreux objets l'ame entiere livrée,
Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds d'Atrée:
Le cruel, d'une main, sembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang.
Le flambeau s'est éteint, l'Ombre a percé la terre,
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

THÉODAMIE.

D'un songe si cruel quelle que soit l'horreur,
Ce phantôme peut-il troubler votre grand cœur?
C'est une illusion....

THYESTE.

J'en croirois moins un songe,
Sans les ennuis secrets où ma douleur me plonge.
J'en crains plus du Tyran qui regne dans ces lieux,
Que d'un songe si triste, & peut-être des Dieux;
Je ne connois que trop la fureur qui l'entraîne.

THÉODAMIE.

Vous connoissez aussi les vertus de Plisthène....

THYESTE.

Quoiqu'il soit né d'un sang que je ne puis aimer,
Sa générosité me force à l'estimer;
Ma fille, à ses vertus je fais rendre justice;
Des fureurs du Tyran son fils n'est point complice:
Je sens bien quelquefois que je dois le haïr;
Mais mon cœur sur ce point a peine à m'obéir,
Hélas! & plus je vois ce généreux Plisthène,
Plus j'y trouve des traits qui désarment ma haine.

Mon cœur, qui cependant craint de lui trop devoir,
Ni ne veut, ni ne doit compter ſur ſon pouvoir.
Quoique ſur ſa vertu vous ſoyez raſſurée,
Je ſuis toujours Thyeſte, & lui le fils d'Atrée.
Je crois voir le Tyran; je vous laiſſe avec lui.
Ma fille, devenez vous-même notre appui;
Tentez tout ſur le cœur de mon barbare frere;
Songez qu'il faut ſauver & vous & votre pere.



## SCENE III.

ATRÉE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, ALCIMÉDON, LÉONIDE, GARDES.

ALCIMÉDON.

Vous tenteriez, Seigneur, un inutile effort;
Je le sais d'un Vaisseau qui vient d'entrer au Port.
On ne sait s'il a pris la route de Mycènes:
Mais, depuis près d'un mois, il n'est plus dans Athènes.
Vous en pourrez vous-même être mieux éclairci;
Le Chef de ce Vaisseau sera bientôt ici.

ATRÉE.

Qu'il vienne, Alcimédon: allez; qu'on me l'amene;
Je l'attends: avec lui faites venir Plisthène;
Il doit être déja de retour en ces lieux.



## SCENE IV.

ATRÉE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE, *à Théodamie.*

MADAME, quel deſſein vous préſente à mes yeux?

THÉODAMIE.

Prête à tenter, Seigneur, la route du Boſphore,
Souffrez qu'une Étrangere aujourd'hui vous implore.
J'éprouve dès long-temps qu'un Roi ſi généreux
Ne voit point, ſans pitié, le ſort des malheureux.
Sur ces bords, échappée au plus cruel naufrage,
Les flots de mes débris ont couvert ce rivage.
Sans appui, ſans ſecours dans ces lieux écartés,
J'attends tout déſormais de vos ſeules bontés.
Vous parûtes ſenſible au deſtin qui m'accable.
Puis-je eſpérer, Seigneur, qu'un Roi ſi redoutable
Daigne, de mes malheurs plus touché que les Dieux,
M'accorder un Vaiſſeau pour ſortir de ces lieux.

ATRÉE.

Puiſque la mer vous laiſſe une libre retraite,
Ordonnez, & bientôt vous ſerez ſatisfaite;
Diſpoſez de ma flotte avec autorité.
Un vaiſſeau ſuffit-il pour votre ſûreté?
Prête à ſortir des lieux qui ſont ſous ma puiſſance,
Où vous conduira-t-il?

THÉODAMIE.

Seigneur, c'eſt à Byzance,
Où je prétends bientôt, aux pieds de nos Autels,
Du prix de vos bienfaits charger les Immortels.

ATRÉE.

Mais Byzance, Madame, eſt-ce votre Patrie?

THÉODAMIE.

Non; j'ai reçu le jour non loin de la Phrygie.

ATRÉE.

Par quel étrange ſort, ſi loin de ces climats,
Vous retrouvez-vous donc dans mes nouveaux États?
Ce Vaiſſeau, que les vents jetterent dans l'Eubée,
Sortoit-il de Byzance, ou du port de Pyrée?
En vous ſauvant des flots, mon fils, (je m'en ſouviens)
Ne trouva ſur ces bords que des Athéniens.

THÉODAMIE.

Peut-être, comme nous le jouet de l'orage,
Ils furent comme nous pouſſés ſur ce rivage:
Mais ceux qu'en ce Palais a ſauvé votre fils,
Ne ſont point nés, Seigneur, parmi vos ennemis.

ATRÉE.

Mais, Madame, parmi cette troupe étrangere,
Pliſthène ſur ces bords rencontra votre pere:
Dédaigne-t-il un Roi qui devient ſon appui?
D'où vient que devant moi vous paroiſſez ſans lui?

THÉODAMIE.

Mon pere infortuné, ſans amis, ſans patrie,
Traîne à regret, Seigneur, une importune vie,
Et n'eſt point en état de paroître à vos yeux.

ATRÉE.

Gardes, faites venir l'Étranger en ces lieux.
( *Quelques Gardes ſortent.* )

THÉODAMIE.

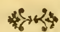
On doit des malheureux reſpecter la miſere.

ATRÉE.

Je veux de ſes malheurs conſoler votre pere ;
Je ne veux rien de plus. Mais quel eſt votre effroi ?
Votre pere, Madame, eſt-il connu de moi ?
A-t-il quelques raiſons de redouter ma vue ?
Quelle eſt donc la frayeur dont je vous vois émue ?

THÉODAMIE.

Seigneur, d'aucun effroi mon cœur n'eſt agité.
Mon pere peut ici paroître en ſûreté :
Hélas ! à ſe cacher qui pourroit le contraindre ?
Étranger dans ces lieux, eh ! qu'auroit-il à craindre ?
A ſes jours languiſſans le péril attaché
Le retenoit, Seigneur, ſans le tenir caché.



# SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, LÉONIDE, EURISTHÈNE, GARDES.

THÉODAMIE, *à part.*

Le voilà : je ſuccombe, & me ſoutiens à peine.
Dieux ! cachez-le au Tyran, ou ramenez Pliſthène.

ATRÉE, *à Thyeſte.*

Étranger malheureux, que le ſort en courroux,
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous ;
Quel eſt ton nom, ton rang ? Quels humains t'ont vu naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?
Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, ſans dignité,
Et toujours le jouet du Deſtin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? & de quelle contrée
Revenoit ce Vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos; & j'allois à Delphes implorer
Le Dieu dont les rayons daignent nous éclairer.

ATRÉE.

Et tu vas de ces lieux? . . . .

THYESTE.

Seigneur, c'est dans l'Asie,
Où je vais terminer ma déplorable vie;
Espérant aujourd'hui que de votre bonté
J'obtiendrai le secours que les flots m'ont ôté.
Daignez . . . .

ATRÉE.

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissans?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens?
Toi, qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, & que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix;
Voilà ses traits encore: ah! c'est lui que je vois:
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine;

Il fait pour ſe cacher des efforts ſuperflus ;
C'eſt Thyeſte lui-même, & je n'en doute plus.

THYESTE.

Moi Thyeſte, Seigneur !

ATRÉE.

Oui, toi-même, perfide !
Je ne le ſens que trop au tranſport qui me guide ;
Et je hais trop l'objet qui paroît à mes yeux,
Pour que tu ne ſois point ce Thyeſte odieux :
Tu fais bien de nier un nom ſi mépriſable ;
En eſt-il ſous le Ciel un qui ſoit plus coupable ?

THYESTE.

Eh bien ! reconnois-moi : je ſuis ce que tu veux ;
Ce Thyeſte ennemi, ce frere malheureux.
Quand même tes ſoupçons & ta haine funeſte
N'euſſent point découvert l'infortuné Thyeſte,
Peut-être que la mienne, eſclave malgré moi,
Aux dépens de tes jours m'eût découvert à toi.

ATRÉE.

Ah ! traître, c'en eſt trop : le courroux qui m'anime
T'apprendra ſi je ſais comme on punit un crime.
Je rends graces au Ciel qui te livre en mes mains :
Sans doute que les Dieux approuvent mes deſſeins ;
Puiſqu'avec mes fureurs leurs ſoins d'intelligence,
T'amenent dans des lieux tout pleins de ma vengeance.
Perfide, tu mourras : oui, c'eſt fait de ton ſort ;
Ton nom ſeul en ces lieux eſt l'arrêt de ta mort ;

Rien ne peut t'en ſauver, la foudre eſt toute prête ;
J'ai ſuſpendu long-temps ſa chûte ſur ta tête ;
Le temps, qui t'a ſauvé d'un vainqueur irrité,
A groſſi tes forfaits par leur impunité.

THYESTE.

Que tardes-tu, cruel, à remplir ta vengeance ?
Attends-tu de Thyeſte une nouvelle offenſe ?
Si j'ai pu quelque temps te déguiſer mon nom,
Le ſoin de me venger en fut ſeul la raiſon.
Ne crois pas que la peur des fers ou du ſupplice
Ait à mon cœur tremblant dicté cet artifice.
Ærope, par ta main a vu trancher ſes jours,
La même main des miens doit terminer le cours :
Je n'en puis regretter la triſte deſtinée ;
Précipite, inhumain, leur courſe infortunée,
Et ſois ſûr que contr'eux l'attentat le plus noir
N'égale point pour moi l'horreur de te revoir.

ATRÉE.

Vil rebut des mortels, il te ſied bien encore
De braver dans les fers un frere qui t'abhorre !
Holà, Gardes, à moi.

THÉODAMIE, *à Atrée.*

Que faites-vous, Seigneur ?
Dieux ! ſur qui va tomber votre injuſte rigueur !
Ne ſuivrez-vous jamais qu'une aveugle colere ?
Ah ! dans un malheureux reconnoiſſez un frere ;
Que ſur ſes noirs projets votre cœur combattu
Ecoute la nature, ou plutôt la vertu.

Immolez donc, Seigneur, & le pere, & la fille;
Baignez-vous dans le ſang d'une triſte famille:
Thyeſte, par vous ſeul accablé de malheurs,
Peut-il être un objet digne de vos fureurs?

ATRÉE

Vous prétendez en vain que mon cœur s'attendriſſe.
Qu'on lui donne la mort, Gardes, qu'on m'obéiſſe;
De ſon ſang odieux qu'on épuiſe ſon flanc....
(*bas, à part.*)
Mais non: une autre main doit verſer tout ſon ſang.
(*aux Gardes.*)
Oublois-je... Arrêtez. Qu'on me cherche Pliſthène.



## SCENE VI.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

PLISTHÈNE, *à Atrée.*

CIEL! qu'est-ce que j'entends? quelle fureur soudaine
De votre voix, Seigneur, a rempli tous ces lieux?
Qui peut causer ici ces transports furieux?

THÉODAMIE, *à Plisthène.*

Ces transports, où l'emporte une injuste colere,
Ne menacent, Seigneur, que mon malheureux pere:
Sauvez-le, s'il se peut, des plus funestes coups.

PLISTHÈNE.

Votre pere, Madame! ô Ciel! que dites-vous?
(*à Atrée.*)
A l'immoler, Seigneur, quel motif vous engage?
De quoi l'accuse-t-on? quel crime, quel outrage
De l'hospitalité vous fait trahir les droits?
Auroit-il, à son tour, violé ceux des Rois?
Étranger dans ces lieux, que vous a-t-il fait craindre,
A le priver du jour qui puisse vous contraindre?

ATRÉE.

Étranger dans ces lieux ! Que tu le connois mal !
De tous mes ennemis tu vois le plus fatal ;
C'eſt de tous les humains le ſeul que je déteſte,
Un perfide, un ingrat ; en un mot, c'eſt Thyeſte.

PLISTHÈNE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ! lui, Thyeſte, Seigneur ?
Eh bien ! en doit-il moins fléchir votre rigueur ?
Calmez, Seigneur, calmez cette fureur extrême.

ATRÉE.

Que vois-je ? quoi ! mon fils armé contre moi-même !
Quoi ! celui qui devroit m'en venger aujourd'hui,
Oſe, à mes yeux encor, s'intéreſſer pour lui !
Lâche, c'eſt donc ainſi qu'à ton devoir fidele,
Tu diſpoſes ton bras à ſervir ma querelle ?

PLISTHÈNE.

Plûtôt mourir cent fois : je n'ai point à choiſir ;
Dans mon ſang, s'il le faut, baignez-vous à loiſir.
Seigneur, par ces genoux que votre fils embraſſe,
Accordez à mes vœux cette derniere grace.
Après l'avoir ſauvé des ondes en courroux,
M'en coûtera-t-il plus de le ſauver de vous ?
A mes juſtes deſirs que vos tranſports ſe rendent.
Voyez quel eſt le ſang que mes pleurs vous demandent :
C'eſt le vôtre, Seigneur, non un ſang étranger.
C'eſt en lui pardonnant qu'il faut vous en venger.

ATRÉE.

Le perfide ! ſi près d'éprouver ma vengeance,
Daigne-t-il ſeulement implorer ma clémence ?

THYESTE.

Que pourroit me ſervir d'implorer ton ſecours,
Si ton cœur qui me hait veut me haïr toujours ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour fléchir ta colere ?
Qui de nous deux, cruel, pourſuit ici ſon frere ?
Depuis vingt ans entiers, que n'ai-je point tenté
Pour calmer les tranſports de ton cœur irrité ?
Surmonte, comme moi, la vengeance & la haine,
Regle tes ſoins jaloux ſur les ſoins de Pliſthène,
Et tu verras bientôt, ſi j'en donne ma foi,
Que tu n'as point d'ami plus fidele que moi.

ATRÉE.

Quels ſeront tes garants, lorſque le nom de frere
N'a pu garder ton cœur d'un amour téméraire ?
Quand je t'ai vu ſouiller par tes coupables feux
Les Autels où l'hymen alloit combler mes vœux,
Que peux-tu m'oppoſer qui parle en ta défenſe ?
Les droits de la nature, ou bien de l'innocence ?

THYESTE.

Ne me reproche plus mon crime ni mes feux ;
Tu m'as vendu bien cher cet amour malheureux.
Pour t'attendrir enfin, auteur de ma miſere,
Conſidere un moment ton déplorable frere :
Que peux-tu ſouhaiter qui te parle pour moi ?
Regarde en quel état je parois devant toi.

PLISTHÈNE.

Ah ! rendez-vous, Seigneur ; je vois que la Nature
Dans votre cœur ſenſible excite un doux murmure :
Ne le combattez point par des ſoins odieux ;
Elle n'inſpire rien qui ne vienne des Dieux.
C'eſt votre frere enfin ; que rien ne vous arrête.
De ſa fidélité je réponds ſur ma tête.

ATRÉE.

Pliſthène, c'en eſt fait ; je me rends à ta voix,
Je me ſens attendri pour la premiere fois.
Je veux bien oublier une ſanglante injure :
Thyeſte, ſur ma foi que ton cœur ſe raſſure :
De mon inimitié ne crains point les retours ;
Ce jour même en verra finir le triſte cours :
J'en jure par les Dieux, j'en jure par Pliſthène ;
C'eſt le ſceau d'une paix qui doit finir ma haine :
Ses ſoins & ma pitié te répondront de moi,
Et mon fils, à ſon tour, me répondra de toi :
Je n'en demande point de garant plus ſincere.
Prince, c'eſt donc ſur vous que s'en repoſe un pere ?
Allez, & que ma Cour, témoin de mon courroux,
Soit témoin aujourd'hui d'un entretien plus doux.



## SCENE VII.

ATRÉE, EURISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Toi, fais-les avec ſoin obſerver, Euriſthène.
Diſperſe les Soldats les plus chers à Pliſthène;
Ecarte les amis de cet audacieux,
Et viens, ſans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

*Fin du ſecond Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ATRÉE, EURISTHÈNE.

ATRÉE.

Enfin, graces aux Dieux, je tiens en ma puiſſance
Le perfide ennemi que pourſuit ma vengeance :
On l'obſerve en ces lieux, il ne peut échapper ;
La main qui l'a ſauvé ne ſert qu'à le tromper.
Vengeons-nous ; il eſt temps que ma colere éclate ;
Profitons avec ſoin du moment qui la flatte ;
Et que l'ingrat Thyeſte éprouve dans ce jour
Tout ce que peut un cœur trahi dans ſon amour.

EURISTHÈNE.

Eh ! qui vous répondra que Pliſthène obéiſſe ;
Que de cette vengeance il veuille être complice ?
Ne vous ſouvient-il plus que, prêt à la trahir,
Il n'a point balancé pour vous déſobéir ?

ATRÉE.

Il eſt vrai qu'au refus qu'il a fait de s'y rendre,
Je me ſuis vu contraint de n'oſer l'entreprendre,
D'en différer enfin le moment malgré moi :
Mais qui l'a pu porter à me manquer de foi ?

N'avoit-il pas juré de ſervir ma colere?
Tant de ſoins redoublés pour la fille & le pere
Ne ſont-ils les effets que d'un cœur généreux?
Non, non; la ſource en eſt dans un cœur amoureux:
Tant d'ardeur à ſauver cette race ennemie,
Me dit trop que Pliſthène aime Théodamie:
Je n'en puis plus douter: il la voit chaque jour,
Il a pris dans ſes yeux ce déteſtable amour;
Et je m'étonne encor d'une ardeur ſi funeſte!
Que pouvoit-il ſortir d'Ærope & de Thyeſte,
Qu'un ſang qui dût un jour aſſouvir mon courroux?
Le crime eſt fait pour lui, la vengeance pour nous.
Livrons-le aux noirs forfaits où ſon penchant le guide
Joignons à tant d'horreurs, l'horreur d'un parricide.
Puis-je mieux me venger de ce ſang odieux,
Que d'armer contre lui ſon forfait & les Dieux?
Heureux qu'en ce moment le crime de Pliſthène
Me laiſſe ſans regret au courroux qui m'entraîne!
Qu'il vienne ſeul ici.



## SCENE II.

ATRÉE, *ſeul.*

Le Soldat écarté
Permet à ma fureur d'agir en liberté.
De ſon amour pour lui ma vengeance alarmée
Déja loin de Chalcys a diſperſé l'Armée :
Tout ce que ce Palais raſſemble autour de moi,
Sont autant de Sujets dévoués à leur Roi.
Mais pourquoi contre un traître exercer ma puiſſance ?
Son amour me répond de ſon obéiſſance.
Par un coup ſi cruel je m'en vais l'éprouver,
Et de ſi près encor je m'en vais l'obſerver,
Que, malgré tous ſes ſoins, ma vengeance aſſurée
Lavera par ſes mains les injures d'Atrée.



## SCENE III.

ATRÉE, PLISTHÈNE.

ATRÉE, *bas.*

Je le vois ; & pour peu qu'il ose la trahir,
Je sais bien le secret de le faire obéir.
*( haut. )*
Lassé des soins divers dont mon cœur est la proie,
Prince, il faut à vos yeux que mon cœur se déploie.
Tout semble offrir ici l'image de la paix ;
Cependant ma fureur s'accroît plus que jamais.
L'Amour, qui si souvent loin de nous nous entraîne,
N'est point dans ses retours aussi prompt que la haine.
J'avois cru par vos soins mon courroux étouffé ;
Mais je sens qu'ils n'en ont qu'à demi triomphé.
Ma fureur désormais ne peut plus se contraindre,
Ce n'est que dans le sang qu'elle pourra s'éteindre ;
Et j'attends que le bras chargé de la servir,
Loin d'arrêter son cours, soit prêt à l'assouvir.
Plisthène, c'est à vous que ce discours s'adresse.
J'avois cru, sur la foi d'une sainte promesse,
Voir tomber le plus fier de tous mes ennemis :
Mais Plisthène tient mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et, bravant sans respect & les Dieux & son pere,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légere.

PLISTHÈNE,

PLISTHÈNE.

Où ſont vos ennemis ? j'avois cru que la paix
Ne vous en laiſſoit point à craindre en ce Palais :
Je n'y vois que des cœurs, pour vous, remplis de zele,
Et qu'un fils, pour ſon Roi, reſpectueux, fidele,
Qui n'a point mérité ces cruels traitemens.
Où ſont vos ennemis, & quels ſont mes ſermens ?

ATRÉE.

Où ſont mes ennemis ? Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Thyeſte eſt dans ces lieux, & l'on peut s'y méprendre ?
Vous deviez l'immoler à mon reſſentiment :
Voilà mon ennemi, voilà votre ſerment.

PLISTHÈNE.

Quelle que ſoit la foi que je vous ai jurée,
J'aurois cru que la vôtre eût été plus ſacrée ;
Qu'un frere dans vos bras, à la face des Dieux,
L'eût aſſez acquitté d'un ſerment odieux.
D'un pareil ſouvenir ma vertu me diſpenſe ;
Je ne me ſouviens plus que de votre clémence.
Mon devoir a ſes droits, mais ma gloire a les ſiens ;
Et vos derniers ſermens m'ont dégagé des miens.

ATRÉE.

Sans vouloir dégager un ſerment par un autre,
Veux-tu que tous les deux nous rempliſſions le nôtre ?
Et tu verras bientôt, ſi j'explique le mien,
Que ce dernier ſerment ajoute encore au tien.
J'ai juré par les Dieux, j'ai juré par Pliſthène,
Que ce jour qui nous luit mettroit fin à ma haine.

Fais couler tout le ſang que j'exige de toi,
Ta main de mes ſermens aura rempli la foi.
Regarde qui de nous fait au Ciel une injure,
Qui de nous deux enfin eſt ici le parjure.

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, puis-je voir votre cœur aujourd'hui
Deſcendre à des détours ſi peu dignes de lui?
Non, par de feints ſermens, je ne crois point qu'Atré
Ait pu braver des Dieux la majeſté ſacrée,
Se jouer de la foi des crédules humains,
Violer en un jour tous les droits les plus ſaints.
Enchanté d'une paix ſi long temps attendue,
Je vous louois déja de nous l'avoir rendue;
Et je m'applaudiſſois, dans des momens ſi doux,
D'avoir pu d'un Héros déſarmer le courroux:
J'admirois un grand cœur au milieu de l'offenſe,
Qui, maître de punir, mépriſoit la vengeance.
Thyeſte eſt criminel, voulez-vous l'être auſſi?
Sont-ce-là vos ſermens? Pardonnez-vous ainſi?

ATRÉE.

Qui? moi, lui pardonner! Les fieres Euménides
Du ſang des malheureux ſont cent fois moins avides
Et leur farouche aſpect inſpire moins d'horreur,
Que Thyeſte aujourd'hui n'en inſpire à mon cœur.
Quels que ſoient mes ſermens, trop de fureur m'anin
Perfide, il te ſied bien d'oſer m'en faire un crime
Laiſſe-là ces ſermens; ſi j'ai pu les trahir,
C'eſt au Ciel d'en juger, à toi de m'obéir.

Dans un fils qui faisoit ma plus chere espérance,
Je ne vois qu'un ingrat qui trahit ma vengeance.
Plisthène est un Héros, son pere est outragé;
Il a de la valeur, je ne suis pas vengé.
Ah! ne me force point, dans ma fureur extrême,
Que sais-je? hélas! (peut-être à t'immoler toi-même:)
Car enfin, puisqu'il faut du sang à ma fureur,
Malheur à qui trahit les transports de mon cœur!

PLISTHÈNE.

Versez le sang d'un fils, s'il peut vous satisfaire;
Mais n'en attendez rien à sa vertu contraire:
S'il faut voir votre affront par un crime effacé,
Je ne me souviens plus qu'on vous ait offensé;
Oui, Seigneur; & ma main, loin d'être meurtriere,
Défendra contre vous les jours de votre frere.
Seconder vos fureurs ce seroit vous trahir:
Votre gloire m'engage à vous désobéir.

ATRÉE.

Enfin, j'ouvre les yeux; ta lâcheté, perfide,
Ne me fait que trop voir l'intérêt qui te guide:
Tu trahis pour Thyeste & les Dieux & ta foi;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est connu de toi.
Ose encor me jurer que, pour Théodamie,
Ton cœur ne brûle point d'une flamme ennemie?

PLISTHÈNE.

Ah! si c'est-là trahir mon devoir & ma foi,
Non, jamais on ne fut plus coupable que moi.
Oui, Seigneur, il est vrai, la Princesse m'est chere;
Jugez si c'est à moi d'assassiner son pere.

Vous connoiſſez le feu qui dévore mon ſein ;
Et, pour verſer ſon ſang, vous choiſiſſez ma main !

ATRÉE.

Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt donc l'amour, parjure,
Qui te force au refus de venger mon injure :
Voyons ſi cet amour, qui t'a fait me trahir,
Servira maintenant à me faire obéir.
Tu n'auras pas en vain aimé Théodamie ;
Venge-moi dès ce jour, ou c'eſt fait de ſa vie.

PLISTHÈNE.

Ah ! grands Dieux !

ATRÉE.

Tu frémis ; je t'en laiſſe le choix,
Et te le laiſſe, ingrat, pour la derniere fois.

PLISTHÈNE.

Ah ! mon choix eſt tout fait dans ce moment funeſte :
C'eſt mon ſang qu'il vous faut, non le ſang de Thyeſt

ATRÉE.

Quand l'amour de mon fils ſemble avoir fait le ſien
Il ne m'importe plus de ſon ſang ou du tien.
Obéis cependant, acheve ma vengeance.
L'inſtant fatal approche, & Thyeſte s'avance :
S'il n'eſt mort, lorſqu'enfin je reverrai ces lieux,
J'immole ſans pitié ton amante à tes yeux.
Rappelle tes eſprits : avec lui je te laiſſe.
Au ſecours de ta main appelle ta Princeſſe ;
Le ſoin de la ſauver doit exciter ton bras.

PLISTHÈNE.

Quoi! vous l'immoleriez? je ne vous quitte pas.
Je crois voir dans Thyeste un Dieu qui m'épouvante.
Ah! Seigneur!

ATRÉE.

Viens donc voir expirer ton amante;
Du moindre mouvement sa mort sera le fruit.

## SCENE IV.

PLISTHÈNE, *seul.*

Dieux! plongez-moi plutôt dans l'éternelle nuit
Non, cruel, n'attends pas que ma main meurtriere
Fasse couler le sang de ton malheureux frere.
Assouvis, si tu veux, ta fureur sur le mien;
Mais, dussé-je en périr, je défendrai le sien.



## SCENE V.

### THYESTE, PLISTHÈNE.

THYESTE.

PRINCE, qu'un tendre ſoin dans mon ſort intéreſſe,
Héros dont les vertus charment toute la Grece,
Qu'il m'eſt doux de pouvoir embraſſer aujourd'hui
De mes jours malheureux l'unique & ſûr appui.

PLISTHÈNE.

Quel appui, juſte Ciel! quel cœur impitoyable,
Ne feroit point touché du ſort qui vous accable?
Ah! plût aux Dieux pouvoir, aux dépens de mes jours,
D'une ſi chere vie éterniſer le cours!
Que je verrois couler tout mon ſang avec joie,
S'il terminoit les maux où vous êtes en proie!
Ce n'eſt point la pitié qui m'attendrit, Seigneur;
Je ſens des mouvemens inconnus à mon cœur.

THYESTE.

Seigneur, ſoit amitié, ſoit raiſon qui m'inſpire,
Tout m'eſt cher d'un Héros que l'Univers admire.
Que ne puis-je exprimer ce que je ſens pour vous?
Non, l'amitié n'a pas de ſentimens ſi doux.

PLISTHÈNE.

Ah ! ſi je vous ſuis cher, que mon reſpect extrême
M'acquitte bien, Seigneur, de ce bonheur ſuprême !
On n'aima jamais plus, le Ciel m'en eſt témoin ;
A peine la nature iroit-elle auſſi loin ;
Et ma tendre amitié, par vos maux conſacrée,
A ſemblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Vous m'aimez ; le Ciel ſait ſi je puis vous haïr,
Ce qu'il m'en coûteroit s'il falloit obéir.

THYESTE.

Seigneur, que dites-vous ? qui fait couler vos larmes ?
Que tout ce que je vois fait renaître d'alarmes !
Vous ſoupirez, la mort eſt peinte dans vos yeux ;
Vos regards attendris ſe tournent vers les Cieux :
Quel malheur ſi terrible a pu troubler Pliſthène ?
Juſqu'au fond de mon cœur je reſſens votre peine.
Voulez-vous dérober ce ſecret à ma foi ?
Quand je ſuis tout à vous, n'êtes-vous point à moi ?
Cher Prince, ignorez-vous à quel point je vous aime ?
Ma fille ne m'eſt pas plus chere que vous-même.

PLISTHÈNE.

Faut-il la voir périr dans ces funeſtes lieux ?

THYESTE.

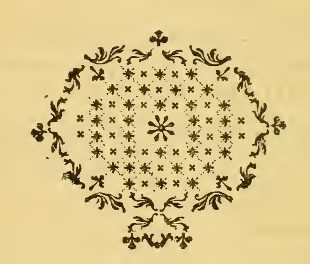
Quel étrange diſcours ! cher Prince, au nom des Dieux,
Au nom d'une amitié ſi ſincere & ſi tendre,
Daignez m'en éclaircir.

PLISTHÈNE.

Ah ! dois-je vous l'apprendre ?
Mais, dût tomber ſur moi le plus affreux courroux,
Je ne puis plus trahir ce que je ſens pour vous.
Fuyez, Seigneur, fuyez.

THYESTE.

Quel eſt donc ce myſtere,
Cher Prince, & qu'ai-je encor à craindre de mon frere ?



## SCENE VI.

### ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE.

PLISTHÈNE, *appercevant Atrée.*

Ah! Ciel!

ATRÉE, *à Plisthène.*

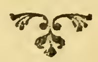
C'eſt donc ainſi que, fidele à ſon Roi...
Mais je ſais de quel prix récompenſer la foi....

PLISTHÈNE.

Ah! Seigneur, ſi jamais....

ATRÉE.

Que voulez-vous me dire?
Sortez : en d'autres lieux vous pourrez m'en inſtruire :
Votre frivole excuſe exige un autre temps;
Et mon cœur eſt rempli de ſoins plus importans.



## SCENE VII.

### ATRÉE, THYESTE.

THYESTE.

De ce tranſport, Seigneur, que faut-il que je penſe ?
Qui peut vous emporter à tant de violence ?
Qu'a fait ce fils ? qui peut vous armer contre lui ?
Ou plutôt contre moi qui vous arme aujourd'hui ?
Ne m'offrez-vous la paix....

ATRÉÉ.

Quel eſt donc ce langage ?
A me l'oſer tenir quel ſoupçon vous engage ?
Quelle indigne frayeur a troublé vos eſprits ?
Quel intérêt enfin prenez-vous à mon fils ?
Ne puis-je menacer un ingrat qui m'offenſe,
Sans aigrir de vos ſoins l'injuſte défiance ?
Allez : de mes deſſeins vous ſerez éclairci ;
Et d'autres intérêts me conduiſent ici.



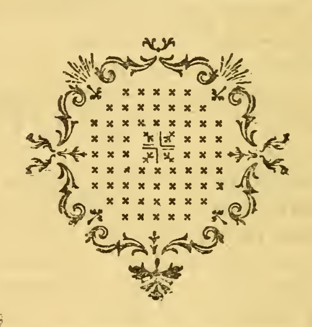
# SCENE VIII.

ATRÉE, *ſeul.*

Quoi ! même dans des lieux ſoumis à ma puiſſance,
J'aurai tenté ſans fruit une juſte vengeance !
Et le lâche, qui doit la ſervir en ce jour,
Trahit, pour la tromper, juſques à ſon amour !
Ah ! je le punirai de l'avoir différée,
Comme fils de Thyeſte, ou comme fils d'Atrée.
Mériter ma vengeance eſt un moindre forfait,
Que d'oſer un moment en retarder l'effet :
Perfide, malgré toi, je t'en ferai complice ;
Ton Roi, pour tant d'affronts, n'a pas pour un ſupplice :
Je ne punirois point vos forfaits différens,
Si je ne m'en vengeois par des forfaits plus grands.
Où Thyeſte paroît, tout reſpire le crime ;
Je me ſens agité de l'eſprit qui l'anime,
Je ſuis déja coupable. Étoit-ce me venger,
Que de charger ſon fils du ſoin de l'égorger ?
Qu'il vive, ce n'eſt plus ſa mort que je médite ;
La mort n'eſt que la fin des tourmens qu'il mérite :
Que le perfide, en proie aux horreurs de ſon ſort,
Implore, comme un bien, la plus affreuſe mort ;
Que ma triſte vengeance, à tous les deux cruelle,
Etonne juſqu'aux Dieux qui n'ont rien fait pour elle :

Vengeons tous nos affronts ; mais par un tel forfait,
Que Thyeſte lui-même eût voulu l'avoir fait.
Lâche & vaine pitié, que ton murmure ceſſe ;
Dans les cœurs outragés tu n'es qu'une foibleſſe ;
Abandonne le mien : qu'exiges-tu d'un cœur
Qui ne reconnoît plus de Dieux que ſa fureur ?
Courons tout préparer ; &, par un coup funeſte,
Surpaſſons, s'il ſe peut, les crimes de Thyeſte :
Le Ciel, pour le punir d'avoir pu m'outrager,
A remis à ſon ſang le ſoin de m'en venger.

*Fin du troiſieme Acte.*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

THESSANDRE.

Où courez-vous, Seigneur ? qu'allez-vous entreprendre ?

PLISTHÈNE.

D'un cœur au déſeſpoir tout ce qu'on peut attendre.

THESSANDRE.

Quelle eſt donc la fureur dont je vous vois épris ?
Ciel ! dans quel trouble affreux jettez-vous mes eſprits?
D'où naît ce déſeſpoir que chaque inſtant irrite ?
Pour qui préparez-vous ces Vaiſſeaux, cette fuite ?
Quel intérêt enfin arme ici votre bras,
Et ces amis tout prêts à marcher ſur vos pas ?
Parlez, Seigneur : le Roi, déſormais plus ſévere ....

PLISTHÈNE.

Qu'avois-je fait aux Dieux pour naître d'un tel pere ?
O devoir, dans mon cœur trop long-temps reſpecté,
Laiſſe un moment l'amour agir en liberté.

Les rigoureuſes loix qu'impoſe la Nature
Ne ſont plus que des droits dont la vertu murmure.
Secrets perſécuteurs des cœurs nés vertueux,
Remords, qu'exigez-vous d'un amant malheureux?

THESSANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? quelle douleur vous preſſe?

PLISTHÈNE.

Theſſandre, il faut périr, ou ſauver ma Princeſſe.

THESSANDRE.

La ſauver! & de qui?

PLISTHÈNE.

Du Roi, dont la fureur
Va lui plonger peut-être un poignard dans le cœur:
C'eſt pour la dérober au coup qui la menace,
Que je n'écoute plus qu'une coupable audace.
Non, cruel, ce n'eſt point pour la voir expirer,
Que du plus tendre amour je me ſens inſpirer.
Croirois tu que du Roi la haine ſanguinaire
A voulu me forcer d'aſſaſſiner ſon frere?
Que, pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De ſa fille, au refus, il doit verſer le ſang?
Ah! je me ſens ſaiſir d'une fureur nouvelle;
Courons, pour la ſauver, où mon honneur m'appelle.
Mais où la rencontrer? eh quoi! les juſtes Dieux
M'ont-ils déja puni d'un projet odieux?
Que fait Thyeſte? Hélas! qu'eſt-elle devenue?
Qui peut dans ce Palais la ſouſtraire à ma vue?

Je frémis : retournons les chercher en ces lieux,
Les en sauver, Thessandre, ou périr à leurs yeux.
Allons : ne laissons point, dans l'ardeur qui m'anime,
Un cœur comme le mien reflechir sur un crime.
Etouffons des remords que j'avois dû prévoir,
Lorsque je n'attends rien que de mon désespoir.
Suis-moi ; c'est trop tarder, & d'un péril extrême
On doit moins balancer à sauver ce qu'on aime.
Ce n'est point un forfait ; c'est imiter les Dieux,
Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

---

## SCENE II.

PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

Mais que vois-je, Thessandre ? ô Ciel ! quelle est ma joie !
*( à Théodamie. )*
Se peut-il qu'en ces lieux Plisthène vous revoie ?
Unique objet des soins de mon cœur éperdu,
Hélas ! par quel bonheur nous êtes-vous rendu ?
Quoi ! c'est vous, ma Princesse ! Ah ! ma fureur calmée
Fait place à la douceur dont mon ame est charmée.
Dieux ! qu'allois-je tenter ? Mais quel est votre effroi ?
Qui fait couler vos pleurs ? & qu'est-ce que je voi ?

THÉODAMIE.

Seigneur, vous me voyez les yeux baignés de larmes,
Et le cœur agité des plus vives alarmes :
Thyeſte va bientôt enſanglanter ces lieux,
Si vous ne retenez ce Prince furieux.
Trop ſûr que votre mort, que la ſienne eſt jurée,
Il veut la prévenir par la perte d'Atrée :
Il erre en ce Palais dans ce cruel deſſein,
Tout prêt de lui plonger un poignard dans le ſein :
Il eſt perdu, Seigneur, ce Prince qui vous aime,
Si vous ne le ſauvez d'Atrée, ou de lui-même :
Il voit de tous côtés qu'on obſerve ſes pas :
Le péril cependant ne l'épouvante pas.
Si la pitié pour nous peut émouvoir votre ame,
Si moi-même en ſecret j'approuvai votre flamme,
S'il eſt vrai que l'amour ait pu vous attendrir,
Au nom de cet amour, daignez le ſecourir.
Je vous dirois qu'un cœur plein de reconnoiſſance
D'un ſervice ſi grand ſera la récompenſe,
S'il avoit attendu que tant de ſoins pour nous
Vinſſent juſtifier ce qu'il ſentoit pour vous.

PLISTHÈNE.

Diſſipez vos frayeurs, & calmez vos alarmes.
Vos yeux, pour m'attendrir, n'ont pas beſoin de larmes :
Hélas ! qui plus que moi doit plaindre vos malheurs
Ne craignez rien : mes ſoins ont prévenu vos pleurs.
De ces funeſtes lieux votre fuite aſſurée
Va vous mettre à couvert des cruautés d'Atrée ;

Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent ſur moi.
Oui, croyez-en ces Dieux que mon amour atteſte ;
Croyez-en ces garans du ſalut de Thyeſte.
Il m'eſt plus cher qu'à vous : ſans me donner la mort,
Le Roi ne ſera point l'arbitre de ſon ſort.
Votre pere vivra : vous vivrez ; & Pliſthène
N'aura point eu pour vous une tendreſſe vaine.
Je ſauverai Thyeſte. Eh ! que n'ai-je point fait ?
Hélas ! ſi vous ſaviez, d'un barbare projet,
A quel prix j'ai déja tenté de le défendre....
Venez : pour lui, pour vous je vais tout entreprendre.
Heureux ſi je pouvois, en vous ſauvant tous deux,
Près de ne vous voir plus, expirer à vos yeux !

---

## SCENE III.

### THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, THESSANDRE, LÉONIDE.

PLISTHÈNE.

Mais Thyeſte paroît : quel bonheur eſt le nôtre !
Quel favorable ſort nous rejoint l'un & l'autre !

THYESTE, *appercevant Pliſthène.*

Que vois-je ? Dieux puiſſans, après un ſi grand bien,
Non, Thyeſte de vous ne demande plus rien.

Quoi ! Prince, vous vivez ! Eh ! comment d'un perfide
Avez-vous pu fléchir le courroux parricide ?
Que faisiez-vous, cher Prince ? & dans ces mêmes lieux
Qui pouvoit si long-temps vous cacher à nos yeux ?
Effrayé des fureurs où mon ame est livrée,
Je vous croyois déja la victime d'Atrée :
Plisthène dans ces lieux n'étoit plus attendu.
Je l'avoue à mon tour, je me suis cru perdu :
J'allois tenter . . . .

PLISTHÈNE.

Calmez le soin qui vous dévore ;
Vous n'êtes point perdu, puisque je vis encore.
Tant que l'astre du jour éclairera mes yeux,
Il n'éclairera point votre perte en ces lieux:
Malgré tous mes malheurs, je vis pour vous défendre.
De ces bords cependant fuyez sans plus attendre ;
Et, sans vous informer d'un odieux secret,
Croyez-en un ami qui vous quitte à regret.
Adieu, Seigneur, adieu : mon ame est satisfaite
D'avoir pu vous offrir une sûre retraite.
Thessandre doit guider, au sortir du Palais,
Des pas que je voudrois n'abandonner jamais.

THYESTE.

Moi fuir, Prince ! qui ? moi, que je vous abandonne!
Ah ! ce n'est pas ainsi que ma gloire en ordonne.
Instruit par vos bontés pour un sang malheureux,
Je n'en trahirai point l'exemple généreux :

Accablé des malheurs où le destin me livre,
Je veux mourir en Roi, si je ne puis plus vivre.
Laissez-moi près de vous : je ne puis vous quitter.
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter :
Je sens, à chaque instant, que mes craintes redoublent;
Que pour vous, en secret, mes entrailles se troublent:
Je combats vainement de si vives douleurs :
Un pouvoir inconnu me fait verser des pleurs.
Laissez-moi partager le sort qui vous menace.
Au courroux du Tyran la tendresse a fait place.
Les noms de fils pour lui sont des noms superflus,
Et ce n'est pas son sang qu'il respecte le plus.

PLISTHÈNE.

Ah ! qu'il verse le mien : plût au Ciel que mon pere
Dans le sang de son fils eût éteint sa colere !
Fuyez, Seigneur, fuyez; & ne m'exposez pas
A l'horreur de vous voir égorger dans mes bras.
Hélas ! je ne crains point pour votre seule vie :
Ne fuyez pas pour vous, mais pour Théodamie.
C'est vous en dire assez, Seigneur : sauvez du moins
L'objet de ma tendresse, & l'objet de mes soins;
Et ne m'exposez pas à l'horreur légitime
D'avoir, sans fruit, pour vous, osé tenter un crime.
Fuyez : n'abusez point d'un moment précieux.
Cherchez-vous à périr dans ces funestes lieux ?
Thessandre, conduisez....

THESSANDRE.

Seigneur, le Roi s'avance.

PLISTHÈNE.

Il en est temps encore, évitez sa présence.

## SCENE IV.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE, GARDES.

ATRÉE.

D'où vient, à mon abord, le trouble où je vous voi?
Ne craignez rien, les Dieux ont fléchi votre Roi.
Ce n'eſt plus ce cruel guidé par ſa vengeance;
Et le Ciel, dans ſon cœur, a pris votre défenſe.
(*à Thyeſte.*)
Ne crains rien pour des jours par ma rage proſcrits.
Gardes, éloignez-vous.



## SCENE V.

ATRÉE, THYESTE, PLISTHÈNE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, THESSANDRE, LÉONIDE.

ATRÉE, *à Thyeſte.*

RASSURE tes eſprits:
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte;
Thyeſte, chaſſes-en les ſoupçons & la crainte.
Ne redoute plus rien de mon inimitié:
Toute ma haine cede à ma juſte pitié:
Ne crains plus une main à te perdre animée:
Tes malheurs ſont ſi grands, qu'elle en eſt déſarmée;
Et les Dieux, effrayés des forfaits des humains,
Jamais plus à propos n'ont trahi leurs deſſeins.
Quelle étoit ma fureur! & que vais-je t'apprendre!
Ton cœur déja tremblant va frémir de l'entendre.
Je le répete encor, tes malheurs ſont ſi grands,
Qu'à peine je les crois, moi qui te les apprends.
(*Il lui montre un Billet d'Ærope.*)
Ce Billet ſeul contient un ſecret ſi funeſte....
Mais, avant que l'ouvrir, écoute tout le reſte.
Tu n'as pas oublié les ſujets odieux
D'un courroux excité par tes indignes feux:

Souviens-t-en ; c'est à toi d'en garder la mémoire ;
Pour moi, je les oublie ; ils blessent trop ma gloire.
Cependant contre toi que n'ai-je point tenté ?
J'en sens encor frémir mon cœur épouvanté.
En vain sur mes sermens ton ame rassurée
Comptoit sur une paix que je t'avois jurée ;
Car, dans l'instant fatal où j'attestois les Cieux,
Je me jurois ta mort, & j'imposois aux Dieux.
Je n'en veux pour témoin que ce même Plisthène
Par de pareils sermens qui sut tromper ma haine :
C'étoit lui qui devoit me venger aujourd'hui
D'un crime dont l'affront rejaillissoit sur lui :
Et, pour mieux l'engager à t'arracher la vie,
J'en devois, au refus, priver Théodamie.
De ce récit affreux ne prends aucun effroi :
Tu dois te rassurer en le tenant de moi.

(*à Plisthène.*)

Et toi, dont la vertu m'a garanti d'un crime,
Ne crains rien d'un courroux peut-être légitime.
Si c'est un crime à toi de ne le point servir,
Quelle eût été l'horreur d'avoir pu l'assouvir !
Enfin, c'eût été peu que d'immoler mon frere ;
Le malheureux auroit assassiné son pere.

THYESTE.

Moi, son pere !

ATRÉE.

Ces mots vont t'en instruire. Lis.

(*Il lui donne la Lettre d'Ærope.*)

THYESTE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je vois ? c'eſt d'Ærope. Ah ! mon
fils !
La nature en mon cœur éclaircit ce myſtere.
Thyeſte t'aimoit trop pour n'être point ton pere.
Cher Pliſthène, mes vœux ſont enfin accomplis.

PLISTHÈNE.

Ciel ! qu'eſt-ce que j'entends ? Moi, Seigneur, votre
fils !
Tout ſembloit réſerver, dans un jour ſi funeſte,
Ma main au parricide, & mon cœur à l'inceſte.
Grands Dieux ! qui m'épargnez tant d'horreurs en ce
jour,
Dois-je bénir vos ſoins, ou plaindre mon amour ?
(*à Atrée.*)
Vous qui, trompé long-temps dans une injuſte haine,
Du nom de votre fils honorâtes Pliſthène ;
Quand je ne le ſuis plus, Seigneur, il m'eſt bien doux
D'être du moins ſorti d'un même ſang que vous.
Je ne ſuis conſolé de perdre en vous un pere,
Que lorſque je deviens le fils de votre frere :
Mais ce fils, près de vous, privé d'un ſi haut rang,
L'eſt toujours par le cœur, s'il ne l'eſt par le ſang.

ATRÉE.

C'eût été pour Atrée une perte funeſte,
S'il eût fallu te rendre à d'autres qu'à Thyeſte.
Le deſtin ne pouvoit, qu'en te donnant à lui,
Me conſoler d'un bien qu'il m'enleve aujourd'hui.

Euriſthène, ſenſible aux larmes de ta mere,
Eſt celui qui me fit, de ſon bourreau, ton pere :
Inſtruit de mes fureurs, c'eſt lui dont la pitié
Vient de vous ſauver tous de mon inimitié.
( *à Thyeſte.* )
Thyeſte, après ce fils que je viens de te rendre,
Tu vois ſi déſormais je cherche à te ſurprendre.
Reçois-le de ma main pour garant d'une paix,
Que mes ſoupçons jaloux ne troubleront jamais.
Enfin, pour t'en donner une entiere aſſurance,
C'eſt par un fils ſi cher que ton frere commence :
En faveur de ce fils, qui fut long temps le mien,
De mon Sceptre aujourd'hui je détache le tien.
Rentre dans tes États ſous de ſi doux auſpices,
Qui de notre union ne ſont que les prémices.
Je prétends que ce jour, que ſouilloit ma fureur,
Acheve de bannir les ſoupçons de ton cœur.
Thyeſte, en croiras-tu la Coupe de nos Peres ?
Eſt-ce offrir de la paix des garans peu ſinceres ?
Tu ſais qu'aucun de nous, ſans un malheur ſoudain,
Sur ce gage ſacré n'oſe jurer en vain :
C'eſt ſa perte, en un mot ; cette Coupe fatale
Eſt le ſerment du Styx pour les fils de Tantale :
Je veux bien aujourd'hui, pour lui prouver ma foi,
En mettre le péril entre Thyeſte & moi.
Veut-il bien, à ſon tour, que la Coupe ſacrée
Acheve l'union de Thyeſte & d'Atrée ?

THYESTE.

Pourriez-vous m'en offrir un gage plus ſacré,
Que de me rendre un fils ? Mon cœur eſt raſſuré ;

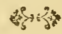
Et je ne pense pas que le don de Plisthène
Soit un présent, Seigneur, que m'ait fait votre haine.
J'accepte cependant ces garans d'une paix
Qui fait depuis long-temps mes plus tendres souhaits.
Non que d'aucun détour un frere vous soupçonne;
Sur la foi d'un grand Roi Thyeste s'abandonne :
S'il en reçoit enfin des gages en ce jour,
C'est pour vous rassurer sur la sienne à son tour.

ATRÉE.

Pour cet heureux moment qu'en ces lieux tout s'apprête :
Qu'un pompeux sacrifice en précede la fête;
Trop heureux si Thyeste, assuré de la paix,
Daigne la regarder comme un de mes bienfaits !
Vous qui de mon courroux avez sauvé Plisthène,
C'est vous, de ce grand jour, que je charge, Euristhène;
J'en remets à vos soins la fête & les apprêts,
Courez tout préparer au gré de mes souhaits.
Mon frere n'attend plus que la Coupe sacrée :
Offrons-lui ce garant de l'amitié d'Atrée.
Puisse le nœud sacré, qui doit nous réunir,
Effacer de son cœur un triste souvenir !
Pourra-t-il oublier ?...

THYESTE.

Tout, jusqu'à sa misere.
Il ne se souvient plus que d'un fils & d'un frere.



## SCENE VI.

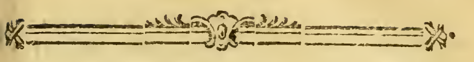
PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE, *à Thessandre.*

Dès ce moment au Port précipite tes pas :
Que le vaisseau, sur-tout, ne s'en écarte pas.
De mille affreux soupçons j'ai peine à me défendre.
Cours ; & que nos amis viennent ici m'attendre.

*Fin du quatrieme Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

### PLISTHÈNE, *seul.*

THESSANDRE ne vient point, rien ne l'offre à mes yeux,
out m'abandonne-t-il dans ces funestes lieux?
ristes pressentimens que le malheur enfante,
ue la crainte nourrit, que le soupçon augmente;
crets avis des Dieux, ne pressez plus un cœur
ont toute la fierté combat mal la frayeur:
est en vain qu'elle veut y mettre quelque obstacle,
cœur des malheureux n'est qu'un trop sûr oracle.
ais pourquoi m'alarmer? & quel est mon effroi!
is-je, sans l'outrager, me défier d'un Roi,
ui semble désormais, cédant à la Nature,
ublier qu'à sa gloire on ait fait une injure?
oublier! ah! moi-même oublié-je aujourd'hui
qu'il vouloit de moi, ce que j'ai vu de lui?
is-je en croire une paix déja sans fruit jurée?
s qu'il faut pardonner, n'attendons rien d'Atrée:
ne connois que trop ses transports furieux;
sa fausse pitié n'éblouit point mes yeux:

C'eſt en vain de ſa main que je reçois un pere,
Tout ce qui vient de lui cache quelque myſtere;
J'en ai trop éprouvé de ſon perfide cœur,
Pour oſer, ſur ſa foi, dépoſer ma frayeur.
Je ne ſais quel ſoupçon irrite mes alarmes;
Mais du fond de mon cœur je ſens couler mes larmes.
Theſſandre ne vient point: tant de retardemens
Ne confirment que trop mes noirs preſſentimens.



## SCENE II.

PLISTHÈNE, THESSANDRE.

PLISTHÈNE.

Mais je le vois. Eh bien ? en est-ce fait, Thessandre ?
Sur les bords de l'Euripe est-il temps de nous rendre ?
Pour cet heureux moment as-tu tout préparé ?
De nos amis secrets t'es-tu bien assuré ?

THESSANDRE.

Il ne tient plus qu'à vous d'éprouver leur courage ;
Je les ai dispersés, ici, sur le rivage ;
Tout est prêt. Cependant, si Plisthène, aujourd'hui,
Veut en croire des cœurs pleins de zele pour lui,
Il ne partira point : ce dessein téméraire
Pourroit causer sa perte & celle de son pere.

PLISTHÈNE.

Ah ! je ne fuirois pas, quel que fût mon effroi,
Si mon cœur aujourd'hui ne trembloit que pour moi.
Thessandre, il faut sauver mon pere & la Princesse ;
Ce n'est plus que pour eux que mon cœur s'intéresse.
Cherche Théodamie, & ne la quitte pas ;
Moi, je cours retrouver Thyeste de ce pas.

THESSANDRE.

Eh ! que prétendez-vous, Seigneur, lorsque son frere
Semble de sa présence accabler votre pere ?

Il ne le quitte point ; ses longs embrassemens
Sont toujours resserrés par de nouveaux sermens :
Un superbe festin par son ordre s'apprête ;
Il appelle les Dieux à cette auguste fête :
Mon cœur, à cet aspect qui s'est laissé charmer,
Ne voit rien dont le vôtre ait lieu de s'alarmer.

PLISTHÈNE.

Et moi, je ne vois rien dont le mien ne frémisse.
De quelque crime affreux cette fête est complice ;
C'est assez qu'un Tyran la consacre en ces lieux ;
Et nous sommes perdus, s'il invoque les Dieux.
Va, cours avec ma sœur nous attendre au rivage ;
Moi, je vais à Thyeste ouvrir un sûr passage.

## SCENE III.

PLISTHÈNE, *seul.*

DIEUX puissans ! secondez un si juste dessein,
Et dérobez mon pere aux coups d'un inhumain.



## SCENE IV.

### ATRÉE, PLISTHÈNE, GARDES.

ATRÉE.

Demeure, digne fils d'Ærope & de Thyeste;
Demeure, reste impur d'un sang que je déteste:
Pour remplir de tes soins le projet important,
Demeure, c'est ici que Thyeste t'attend;
Et tu n'iras pas loin pour rejoindre, perfide,
Les traîtres qu'en ces lieux arme ton parricide.
Prince indigne du jour, voilà donc les effets
Que dans ton ame ingrate ont produit mes bienfaits!
A peine le Destin te redonne à ton pere,
Que ton cœur aussi-tôt en prend le caractere;
Et plus ingrat que lui, puisqu'il me devoit moins,
L'attentat le plus noir est le prix de mes soins.
Va, pour le prix des tiens, retrouver tes complices;
Va périr avec eux dans l'horreur des supplices.

PLISTHÈNE.

Pourquoi me supposer un indigne forfait?
Est-ce pour vos pareils que le prétexte est fait?
Vos reproches honteux n'ont rien qui me surprenne,
Et je ne sens que trop ce que peut votre haine.
Aurois-je prétendu, né d'un sang odieux,
Vous être plus sacré que n'ont été les Dieux?
A travers les détours de votre ame parjure,
J'entrevois des horreurs dont frémit la nature.

Dans la juste fureur dont mon cœur est épris.....
Mais non, je me souviens que je fus votre fils;
Malgré vos cruautés, & malgré ma colere,
Je crois encore ici m'adresser à mon pere:
Quoique trop assuré de ne point l'attendrir,
Je sens bien que du moins je ne dois point l'aigrir,
Dans l'espoir que ma mort pourra vous satisfaire,
Que vous épargnerez votre maheureux frere.
Le crime supposé qu'on m'impute aujourd'hui,
Tout, jusqu'à son départ, est un secret pour lui:
Sur la foi d'une paix si saintement jurée,
Il se croit sans péril entre les mains d'Atrée.
J'ai pénétré moi seul au fond de votre cœur;
Et mon malheureux pere est encor dans l'erreur.
Je ne vous parle point d'une jeune Princesse;
A la faire périr rien ne vous intéresse.

ATRÉE.

Va, tu prétends en vain t'éclaircir de leur sort;
Meurs dans ce doute affreux, plus cruel que la mort;
De leur sort aux Enfers va chercher qui t'instruise.
Où l'on doit l'immoler, Gardes, qu'on le conduise;
Versez à ma fureur ce sang abandonné,
Et songez à remplir l'ordre que j'ai donné.

❀

# SCENE V.

ATRÉE, *ſeul.*

VA périr, malheureux, mais, dans ton ſort funeſte,
Cent fois moins malheureux que le lâche Thyeſte.
Que je ſuis ſatisfait ! que de pleurs vont couler
Pour ce fils qu'à ma rage on eſt près d'immoler !
Quel que ſoit en ces lieux ſon ſupplice barbare,
C'eſt le moindre tourment qu'à Thyeſte il prépare :
Ce fils infortuné, cet objet de ſes vœux,
Va devenir pour lui l'objet le plus affreux.
Je ne te l'ai rendu que pour te le reprendre,
Et ne te le ravis que pour mieux te le rendre.
Oui, je voudrois pouvoir, au gré de ma fureur,
Le porter tout ſanglant juſqu'au fond de ton cœur.
Quel qu'en ſoit le forfait, un deſſein ſi funeſte,
S'il n'eſt digne d'Atrée, eſt digne de Thyeſte.
De ſon fils tout ſanglánt, de ſon malheureux fils,
Je veux que dans ſon ſein il entende les cris.
C'eſt en toi-même, ingrat, qu'il faut que ma victime,
Ce fruit de tes amours, aille expier ton crime.
Je friſſonne, & je ſens mon ame ſe troubler ;
C'eſt à mon ennemi qu'il convient de trembler !
Qui cede à la pitié, mérite qu'on l'offenſe ;
Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.
Tout eſt prêt, & déja dans mon cœur furieux
Je goûte le plaiſir le plus parfait des Dieux,

L v

Je vais être vengé, Thyeste, quelle joie!
Je vais jouir des maux où tu vas être en proie.
Ce n'est de ses forfaits se venger qu'à demi,
Que d'accabler de loin un perfide ennemi:
Il faut, pour bien jouir de son sort déplorable,
Le voir dans le moment qu'il devient misérable,
De ses premiers transports irriter la douleur,
Et lui faire, à longs traits, sentir tout son malheur.

## SCENE VI.

### ATRÉE, THYESTE, GARDES.

ATRÉE, *bas*.

THYESTE vient: feignons. Il semble, à sa tristesse,
Que de son sort affreux quelque soupçon le presse.
(*haut.*)
Cher Thyeste, approchez: d'où naît cette frayeur?
Quel déplaisir si prompt peut troubler votre cœur?
Vous paroissez saisi d'une douleur secrete,
Et ne me montrez plus cette ame satisfaite,
Qui sembloit respirer la douceur de la paix:
Ne seroit-elle plus vos plus tendres souhaits?
Quoi! de quelques soupçons votre ame est-elle atteinte?
Ce jour, cet heureux jour est-il fait pour la crainte?
Mon frere, vous devez la bannir désormais;
La Coupe va bientôt nous unir pour jamais.

Goûtez-vous la douceur d'une paix ſi parfaite ?
Et la ſouhaitez-vous comme je la ſouhaite ?
N'êtes-vous pas ſenſible à ce rare bonheur ?

THYESTE.

Qui ? moi, vous ſoupçonner, ou vous haïr, Seigneur !
Les Dieux m'en ſont témoins, ces Dieux qu'ici j'atteſte,
Qui liſent mieux que vous dans l'ame de Thyeſte.
Ne vous offenſez point d'une vaine terreur,
Qui ſemble, malgré moi, s'emparer de mon cœur ;
Je le ſens agité d'une douleur mortelle :
Ma conſtance ſuccombe ; en vain je la rappelle ;
Et, depuis un moment, mon eſprit abattu
Laiſſe d'un poids honteux accabler ſa vertu.
Cependant près de vous un je ne ſais quel charme
Suſpend dans ce moment le trouble qui m'alarme.
Pour raſſurer encor mes timides eſprits,
Rendez-moi mes enfans, faites-venir mon fils ;
Qu'il puiſſe être témoin d'une union ſi chere,
Et partager, Seigneur, les bontés de mon frere.

ATRÉE.

Vous ſerez ſatisfait, Thyeſte ; & votre fils,
Pour jamais, en ces lieux, va vous être remis ;
Oui, mon frere, il n'eſt plus que la Parque inhumaine
Qui puiſſe ſéparer Thyeſte de Pliſthène :
Vous le verrez bientôt ; un ordre de ma part
Le fait de ce palais hâter votre départ.
Pour donner de ma foi des preuves plus certaines,
Je veux vous renvoyer dès ce jour à Mycènes.

Malgré ce que je fais, peu sûr de cette foi,
Je vois que votre cœur s'alarme auprès de moi :
J'avois cru cependant qu'une pleine assurance
Devoit suivre....

THYESTE.

Ah ! Seigneur, ce reproche m'offense.

ATRÉE, *à un Garde.*

Qu'on cherche la Princesse ; allez, & qu'en ces lieux
Plisthène, sans tarder, se présente à ses yeux.
Il faut....

## SCENE VII.

ATRÉE, THYESTE, EURISTHÈNE, GARDES.

EURISTHÈNE *apporte la Coupe.*

ATRÉE.

Mais j'apperçois la Coupe de nos Peres :
Voici le nœud sacré de la paix des deux freres ;
Elle vient à propos pour rassurer un cœur
Qu'alarme en ce moment une indigne terreur.
Tel qui pouvoit encor se défier d'Atrée,
En croira mieux peut-être à la Coupe sacrée.
Thyeste veut-il bien qu'elle acheve en ce jour
De réunir deux cœurs désunis par l'amour ?

Pour engager un frere à plus de confiance,
Pour le convaincre enfin, donnez, que je commence.
*(Il prend la Coupe de la main d'Euristhène.)*

THYESTE.

Je vous l'ai déja dit, vous m'outragez, Seigneur,
Si vous vous offensez d'une vaine frayeur.
Que voudroit désormais me ravir votre haine,
Après m'avoir rendu mes États & Plisthène?
Du plus affreux courroux quel que fût le projet,
Mes jours infortunés valent-ils ce bienfait?
Euristhène, donnez; laissez-moi l'avantage
De jurer le premier sur ce précieux gage.
Mon cœur, à son aspect, de son trouble est remis:
Donnez. Mais, cependant, je ne vois point mon fils.
*(Il prend la Coupe des mains d'Atrée.)*

ATRÉE.

*(à ses Gardes).* *(à Thyeste.)*
Il n'est point de retour? Rassurez-vous, mon frere;
Vous reverrez bientôt une tête si chere:
C'est de notre union le nœud le plus sacré;
Craignez moins que jamais d'en être séparé.

THYESTE.

Soyez donc les garans du salut de Thyeste,
Coupe de nos Aïeux, & vous, Dieux que j'atteste:
Puisse votre courroux foudroyer désormais
Le premier de nous deux qui troublera la paix!
Et vous, frere aussi cher que ma fille & Plisthène,
Recevez de ma foi cette preuve certaine,

Mais que vois-je, perfide ! Ah ! grands Dieux ! quelle horreur !
C'eſt du ſang ! Tout le mien ſe glace dans mon cœur.
Le ſoleil s'obſcurcit ; & la Coupe ſanglante
Semble fuir, d'elle-même, à cette main tremblante.
Je me meurs. Ah ! mon fils ! qu'êtes-vous devenu ?

## SCENE VIII & DERNIERE.

### ATRÉE, THYESTE, THÉODAMIE, EURISTHÈNE, LÉONIDE, GARDES.

THÉODAMIE.

L'AVEZ-VOUS pu ſouffrir, Dieux cruels ? Qu'ai-je vu ?
Ah, Seigneur ! votre fils, mon déplorable frere,
Vient d'être, pour jamais, privé de la lumiere.

THYESTE.

Mon fils eſt mort, cruel, dans ce même Palais,
Et dans le même inſtant où l'on m'offre la paix !
Et, pour comble d'horreurs, pour comble d'épouvante,
Barbare, c'eſt du ſang que ta main me préſente !
O terre, en ce moment peux-tu nous ſoutenir ?
O de mon ſonge affreux triſte reſſouvenir !
Mon fils, eſt-ce ton ſang qu'on offroit à ton pere ?

ATRÉE.

Méconnois-tu ce ſang ?

THYESTE.

Je reconnois mon frere.

ATRÉE.

Il falloit le connoître, & ne point l'outrager;
Ne point forcer ce frere, ingrat, à ſe venger.

THYESTE.

Grands Dieux, pour quels forfaits lancez-vous le tonnerre ?
Monſtre, que les Enfers ont vomi ſur la terre,
Aſſouvis la fureur dont ton cœur eſt épris ;
Joins un malheureux pere à ſon malheureux fils;
A ſes mânes ſanglans donne cette victime,
Et ne t'arrête point au milieu de ton crime;
Barbare, peux-tu bien m'épargner en des lieux
Dont tu viens de chaſſer & le jour & les Dieux ?

ATRÉE.

Non, à voir les malheurs où j'ai plongé ta vie,
Je me repentirois de te l'avoir ravie.
Par tes gémiſſemens je connois ta douleur.
Comme je le voulois, tu reſſens ton malheur;
Et mon cœur, qui perdoit l'eſpoir de ſa vengeance,
Retrouve dans tes pleurs ſon unique eſpérance.
Tu ſouhaites la mort, tu l'imploies; & moi,
Je te laiſſe le jour, pour me venger de toi.

THYESTE.

Tu t'en flattes en vain; & la main de Thyeſte
Saura bien te priver d'un plaiſir ſi funeſte.

(*Il ſe tue.*)

THÉODAMIE.

Ah Ciel !

THYESTE.

Consolez-vous, ma fille ; & de ces lieux
Fuyez, & remettez votre vengeance aux Dieux :
Contente, par vos pleurs, d'implorer leur justice,
Allez, loin de ce traître, attendre son supplice :
Les Dieux, que ce parjure ont fait pâlir d'effroi,
Le rendront quelque jour plus malheureux que moi ;
Le Ciel me le promet, la Coupe en est le gage :
Et je meurs.

ATRÉE.

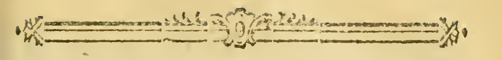
A ce prix, j'accepte le présage :
Ta main, en t'immolant, a comblé mes souhaits ;
Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

*FIN.*

# ÉLECTRE,

## TRAGÉDIE;

*Représentée, pour la premiere fois, le 14 Décembre 1708.*



# PRÉFACE.

Se louer ou ſe plaindre du Public ; ſtyle ordinaire des Préfaces. Jamais Auteur Dramatique n'eût une plus belle occaſion de ſuivre un uſage que la vanité de ſes Confreres a conſacré dès long-temps. En effet, je ſais peu de Pieces dont on ait parlé plus diverſement que de celle-ci ; & il n'y en a peut-être point qui ait mieux mérité tout le bien & tout le mal qu'on en a dit. Mes Amis d'une part, les Critiques de l'autre, ont outré la matiere ſur cet article. C'eſt donc aux gens indifférens que ceci s'adreſſe ; puiſque ce ſont ceux qui doivent être précifément à notre égard ce qu'on appelle Public. On me reproche des longueurs dans mes deux premiers Actes ; trop de complication dans le ſujet. Je paſſe condamnation. La ſortie d'*Électre* de deſſus la Scene, dans le premier Acte, y laiſſe un vuide qui le fait languir dans tout le reſte. Une bonne partie du ſecond tient plus du Poëme Épique, que du Tragique : en un mot, les deſcriptions y ſont trop fréquentes. Trop de complication ? A cela je n'ai qu'une choſe à répondre : le ſujet d'*Électre* eſt ſi ſimple de lui-même, que je ne crois pas qu'on puiſſe le traiter avec quelque eſpérance de ſuccès, en le

dénuant d'épisodes. Il s'agit de faire périr les meurtriers d'*Agamemnon* : on n'attend pour cela que le retour d'*Oreste*. *Oreste* arrivé, sa reconnoissance faite avec sa sœur, voilà la Piece à son dénouement. Quelque peine qu'ait l'action à être une, parmi tant d'intérêts divers, j'aime mieux encore avoir chargé mon sujet d'épisodes, que de déclamations. D'ailleurs, notre Théâtre soutient mal-aisément cette simplicité si chérie des Anciens : non qu'elle ne soit bonne ; mais on n'est pas toujours sûr de plaire, en s'y attachant exactement. Pour l'anachronisme qu'on m'impute sur l'âge d'*Oreste*, ce seroit faire injure à ceux qui ont fait cette Critique, que d'y répondre. Il faut ne pas entendre le Théâtre, pour ne pas savoir quels sont nos droits sur les époques. Je renvoie là-dessus à *Xipharès*, dans *Mithridate* ; à *Narcisse*, dans *Britannicus*. Faire naître *Oreste* avant, ou après le siége de Troye, n'est pas un point qui doive être litigieux dans un Poëme. J'ai bien un autre procès à soutenir contre les zélateurs de l'Antiquité, plus considérable selon eux, plus léger encore selon moi, que le précédent : c'est l'amour d'*Électre* ; c'est l'audace que j'ai eue de lui donner des sentimens que Sophocle s'est bien gardé de lui donner. Il est vrai qu'ils n'étoient point en usage sur la Scene, de son temps ; que, s'il eût vécu du nôtre,

il eût peut-être fait comme moi. Cela ne laisse pas d'être un attentat jusques-là inoui, qui a soulevé contre un Moderne inconsidéré toute cette Région idolâtre, où il ne manque plus au culte qu'on y rend aux Anciens, que des Prêtres & des victimes. En vain quelques Sages protestent contre cet abus : les préjugés prévalent; & la prévention va si loin, que tels qui ne connoissent les Anciens que de nom, qui ne savent pas seulement si Sophocle étoit Grec ou François, sur la foi des Dévots de l'Antiquité, ont prononcé hardiment contre moi. Ce n'est point la Tragédie de Sophocle, ni celle d'Euripide que je donne : c'est la mienne. A-t-on fait le procès aux Peintres, qui, depuis Appelle, ont peint Alexandre autrement que le foudre à la main ?

Dussent les Grecs encor fondre sur un rebelle,

je dirai que, si j'avois quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne seroit assurément pas son *Électre ;* qu'aux beautés près, desquelles je ne fais aucune comparaison, il y a peut-être dans sa Piece bien autant de défauts que dans la mienne. Loin que cet amour, dont on fait un monstre, en soit un, je prétends qu'il donne encore plus de force au caractere d'*Électre*, qui a dans Sophocle plus de férocité que de véritable grandeur : c'est moins la mort de

ſon pere qu'elle venge, que ſes propres malheurs. Triſte objet des fureurs d'*Égiſthe* & de *Clytemneſtre*, n'y a-t-il pas bien à s'étonner qu'*Électre* ne ſoit occupée que de ſa vengeance ? Ne faire préciſément que ce qu'on doit, quand rien ne s'y oppoſe en ſecret, n'eſt pas une vertu : mais vaincre un penchant preſque toujours inſurmontable dans le cœur humain, pour faire ſon devoir, en eſt une des plus grandes. Une Princeſſe dans un état auſſi cruel que celui où ſe trouve *Électre*, dira-t-on, être amoureuſe ! Oui, amoureuſe. Quels cœurs ſont inacceſſibles à l'amour ? Quelles ſituations dans la vie peuvent nous mettre à l'abri d'une paſſion ſi involontaire ? Plus on eſt malheureux, plus on a le cœur aiſé à attendrir. Ce n'eſt point un grand fond de vertu, qui nous garantit de l'amour ; il nous empêche ſeulement d'y ſuccomber. Il y a bien de la différence, d'ailleurs, de la ſenſibilité d'*Électre* à une intrigue amoureuſe. Les ſoins de ſon amour ne ſont pas de ces ſoins ordinaires qui font toute la matiere de nos Romans : c'eſt pour ſe punir de la foibleſſe qu'elle a d'aimer le fils du meurtrier de ſon pere, qu'elle veut précipiter les momens de ſa vengeance, ſans attendre le retour de ſon frere. Enfin, ſelon le ſyſtême de mes Cenſeurs, il ne s'agit que de rendre *Électre* tout-à-fait à plaindre : je crois y avoir mieux réuſſi que

ophocle, Euripide, Eſchyle, & tous ceux
ui ont traité le même ſujet. C'eſt ajouter
l'horreur du ſort de cette Princeſſe, que
y joindre une paſſion dont la contrainte
les remords ne ſont pas toujours les
lus grands malheurs. Le ſeul défaut de
amour d'*Électre*, ſi j'en crois mes amis
ui me flattent le moins, c'eſt qu'il ne pro-
uit pas aſſez d'événemens dans toute la
iece : & c'eſt en effet tout ce qu'on peut
aiſonnablement me reprocher ſur ce cha-
itre.



# *ACTEURS.*

CLYTEMNESTRE, *Veuve d'Agamemnon, & Femme d'Égisthe.*

ORESTE, *Fils d'Agamemnon & de Clytemnestre, Roi de Mycènes, élevé sous le nom de Tydée.*

ÉLECTRE, *Sœur d'Oreste.*

ÉGYSTHE, *Fils de Thyeste, Meurtrier d'Agamemnon.*

ITYS, *Fils d'Égysthe, mais d'une autre Mere que Clytemnestre.*

IPHIANASSE, *Sœur d'Itys.*

PALAMEDE, *Gouverneur d'Oreste.*

ARCAS, *ancien Officier d'Agamemnon.*

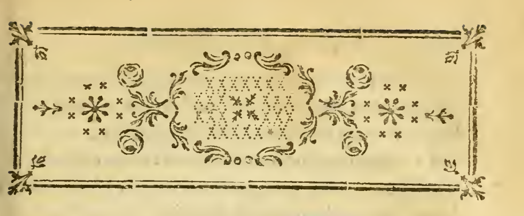
ANTÉNOR, *Confident d'Oreste.*

MÉLITE, *Confidente d'Iphianasse.*

GARDES

*La Scene est à Mycènes, dans le Palais de ses Rois.*

ÉLECTRE.



# ÉLECTRE, TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

Témoin du crime affreux que poursuit ma vengeance,
nuit, dont tant de fois j'ai troublé le silence,
nsensible témoin de mes vives douleurs,
lectre ne vient plus te confier des pleurs :
on cœur, las de nourrir un désespoir timide,
livre enfin, sans crainte, au transport qui le guide.

Favorisez, grands Dieux, un si juste courroux;
Electre vous implore, & s'abandonne à vous.
Pour punir les forfaits d'une race funeste,
J'ai compté trop long-temps sur le retour d'Oreste:
C'est former des projets & des vœux superflus;
Mon frere malheureux, sans doute, ne vit plus.
Et vous, Mânes sanglans du plus grand Roi du monde
Triste & cruel objet de ma douleur profonde,
Mon Pere, s'il est vrai que, sur les sombres bords,
Les malheurs des vivans puissent toucher les morts,
Ah! combien doit frémir ton Ombre infortunée,
Des maux où ta famille est encor destinée!
C'étoit peu que les tiens, altérés de ton sang,
Eussent osé porter le couteau dans ton flanc;
Qu'à la face des Dieux le meurtre de mon Pere
Fût, pour comble d'horreurs, le crime de ma mere.
C'est peu qu'en d'autres mains la perfide ait remis
Le Sceptre qu'après toi devoit porter ton fils;
Et que, dans mes malheurs, Égisthe qui me brav
Sans respect, sans pitié, traite Électre en esclave;
Pour m'accabler encor, son fils audacieux,
Itys, jusqu'à sa fille ose lever les yeux.
Des Dieux & des mortels Électre abandonnée,
Doit, ce jour, à son sort, s'unir par l'hyménée,
Si ta mort, m'inspirant un courage nouveau,
N'en éteint par mes mains le coupable flambeau.
Mais qui peut retenir le courroux qui m'anime
Clytemnestre osa bien s'armer pour un grand crime
Imitons sa fureur par de plus nobles coups;
Allons à ces Autels, où m'attend son Epoux,

[mmoler avec lui l'amant qui nous outrage :
C'eſt-là le moindre effort digne de mon courage.
Je le dois.... D'où vient donc que je ne le fais pas ?
Ah ! ſi c'étoit l'amour qui me retînt le bras !
Pardonne, Agamemnon, pardonne, Ombre trop chere;
Mon cœur n'a point brûlé d'une flamme adultere :
Ta fille, de concert avec tes aſſaſſins,
N'a point porté ſur toi de parricides mains.
J'ai tout fait pour venger ta perte déplorable ;
Electre, cependant, n'en eſt pas moins coupable.
Le vertueux Itys, à travers ma douleur,
N'en a pas moins trouvé le chemin de mon cœur.
Mais Arcas ne vient point ! Fidele en apparence,
Trahit-il en ſecret le ſoin de ma vengeance ?

---

## SCENE II.

### ÉLECTRE, ARCAS.

ÉLECTRE.

(*à Arcas.*)

IL vient, raſſurons-nous. Pleine d'un juſte effroi,
Je me plaignois déja qu'on me manquoit de foi ;
Je craignois qu'un ami, qui pour moi s'intéreſſe,
N'oſât plus.... Mais quoi ! ſeul ?

ARCAS.

Malheureuſe Princeſſe,
Hélas ! que votre ſort eſt digne de pitié !
Plus d'amis, plus d'eſpoir.

ÉLECTRE.

Quoi ! leur vaine amitié,
Après tant de fermens . . . .

ARCAS.

Non, n'attendez rien d'ell
Madame, en vain pour vous j'ai fait parler mon zel
Eux-mêmes, à regret, ces trop prudens amis
S'en tiennent au fecours qu'on leur avoit promis.
Qu'Orefte, difent-ils, vienne, par fa préfence;
Raffurer des amis armés pour fa vengeance.
Palamede, chargé d'élever ce Héros,
Promettoit avec lui de traverfer les flots ;
Son fils, même avant eux, devoit ici fe rendre :
C'eft fe perdre, fans eux, qu'ofer rien entreprendr
Bientôt de nos projets la mort feroit le prix.
D'ailleurs, pour achever de glacer leurs efprits,
On dit que ce Guerrier, dont la valeur funefte
Ne fe peut comparer qu'à la valeur d'Orefte,
Qui de tant d'ennemis délivre ces États,
Qui les a fauvés feul par l'effort de fon bras,
Qui, chaffant les deux Rois de Corinthe & d'Athè
De morts & de mourans vient de couvrir nos plai
Hier, avant la nuit, parut dans ce Palais :
Cet Étranger qu'Égifthe a comblé de bienfaits
A qui ce Tyran doit le falut de fa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute fa famille,
Eft un rempart fi fûr pour vos perfécuteurs,
Que de tous nos amis il a glacé les cœurs.

\u ſeul nom du Tyran que votre ame déteſte,
)n frémit; cependant on veut revoir Oreſte.
Mais le jour, qui paroît, me chaſſe de ces lieux :
e crois voir même Itys. Madame, au nom des Dieux,
oin de faire éclater le trouble de votre ame,
latrez plutôt d'Itys l'audacieuſe flamme :
aites que votre hymen ſe differe d'un jour;
eut-être verrons-nous Oreſte de retour.

ÉLECTRE.

Ceſſe de me flatter d'une eſpérance vaine.
Allez, lâches amis, qui trahiſſez ma haine,
Electre ſaura bien, ſans Oreſte & ſans vous,
Ce jour même, à vos yeux, ſignaler ſon courroux.

---

## SCENE III.

### ÉLECTRE, ITYS.

ÉLECTRE.

En des lieux où je ſuis, trop ſûr de me déplaire,
ils d'Égiſthe, oſes-tu mettre un pied téméraire?

ITYS.

Madame, pardonnez à l'innocente erreur
Qui vous offre un amant guidé par ſa douleur.
D'un amour malheureux la triſte inquiétude
Me faiſoit de la nuit chercher la ſolitude :
ardonnez, ſi l'amour tourne vers vous mes pas;
tys vous ſouhaitoit, mais ne vous cherchoit pas.

ÉLECTRE.

Dans l'état où je ſuis, toujours triſte, quels charmes
Peuvent avoir des yeux preſqu'éteints dans les larmes
Fils du Tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, & reſpecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendreſſe ne ſert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut déſarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
A peine je vous vis, que mon ame éperdue,
Se livra, ſans réſerve, au poiſon qui me tue.
Depuis dix ans entiers que je brûle pour vous,
Qu'ai-je fait qui n'ait dû fléchir votre courroux?
De votre illuſtre ſang conſervant ce qui reſte,
J'ai de mille complots ſauvé les jours d'Oreſte:
Moins attentif au ſoin de veiller ſur ſes jours,
Déja plus d'une main en eût tranché le cours:
Plus accablé que vous du ſort qui vous opprime,
Mon amour malheureux fait encor tout mon crime:
Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous ſavez ſi jamais j'exigeai rien du Roi.
Il prétend qu'avec vous un nœud ſacré m'uniſſe;
Ne m'en imputez point la cruelle injuſtice:
Au prix de tout mon ſang je voudrois être à vous,
Si c'étoit votre aveu qui me fît votre Epoux.
Ah! par pitié pour vous, Princeſſe infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée:

Puiſqu'il faut l'achever, ou deſcendre au tombeau,
Laiſſez-en à mes feux allumer le flambeau :
Régnez donc avec moi ; c'eſt trop vous en défendre ;
C'eſt un ſceptre qu'un jour Égiſthe veut vous rendre.

ÉLECTRE.

Ce ſceptre eſt-il à moi, pour me le deſtiner?
Ce ſceptre eſt il à lui, pour te l'oſer donner?
C'eſt en vain qu'en eſclave il traite une Princeſſe,
Juſqu'à le redouter que le traître m'abaiſſe ;
Qu'il faſſe que ces fers, dont il s'eſt tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de ſon fils.
Ceſſe de te flatter d'une eſpérance vaine ;
Ta vertu ne te ſert qu'à redoubler ma haine.
Égiſthe ne prétend te faire mon Epoux,
Que pour mettre ſa tête à couvert de mes coups :
Mais ſais-tu que l'hymen dont la pompe s'apprête,
Ne ſe peut achever qu'aux dépens de ſa tête?
A ces conditions je ſouſcris à tes vœux ;
Ma main ſera le prix d'un coup ſi généreux.
Électre n'attend point cet effort de la tienne ;
Je connois ta vertu : rends juſtice à la mienne.
Crois-moi, loin d'écouter ta tendreſſe pour moi,
De Clytemneſtre ici crains l'exemple pour toi :
Romps toi-même un hymen où l'on veut me contraindre ;
Les femmes de mon ſang ne ſont que trop à craindre.
Malheureux ! de tes vœux quel peut être l'eſpoir?
Hélas ! quand je pourrois, rebelle à mon devoir,

Brûler un jour pour toi de feux illégitimes,
Ma vertu t'en feroit bientôt les plus grands crimes.
Je te haïrai moins, fils d'un Prince odieux;
Ne ſois point, s'il ſe peut, plus coupable à mes yeux;
Ne me peins plus l'ardeur dont ton ame eſt épriſe.
Que peux-tu ſouhaiter? Itys, qu'il te ſuffiſe
Qu'Electre, toute entiere à ſon inimitié,
Ne fait point tes malheurs ſans en avoir pitié.
Mais Clytemneſtre vient: Ciel! quel deſſein l'amene?
Te ſers-tu contre moi du pouvoir de la Reine?



## SCENE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Dieux puissans, dissipez mon trouble & mon effroi,
Et chassez ces horreurs loin d'Égisthe & de moi.

ITYS.

Quelle crainte est la vôtre ? où courez-vous, Madame ?
Vous vous plaignez ; quel trouble a pu saisir votre ame ?

CLYTEMNESTRE.

Prince, jamais effroi ne fut égal au mien :
Mais ce récit demande un secret entretien.
Jamais sort ne parut plus à craindre & plus triste.
*( à ses Gardes. )*
Qu'on sache, en ce moment, si je puis voir Égisthe.



## SCENE V.

### CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ITYS.

CLYTEMNESTRE.

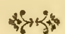
Mais vous, qui vous guidoit aux lieux où je vous voi ?
Électre se rend-elle aux volontés du Roi ?
A votre heureux destin la verrons-nous unie ?
Sait-elle, à résister, qu'il y va de sa vie ?

ITYS.

Ah ! d'un plus doux langage empruntons le secours,
Madame ; épargnez-lui de si cruels discours :
Adoucissez plutôt sa triste destinée ;
Électre n'est déja que trop infortunée :
Je ne puis la contraindre ; & mon esprit confus.....

CLYTEMNESTRE.

Par ce raisonnement je conçois ses refus :
Mais, pour former l'hymen & de l'un & de l'autre,
On ne consultera ni son cœur ni le vôtre.
C'est, pour vous, de son sort prendre trop de souci :
Allez, dites au Roi que je l'attends ici.



# SCENE VI.

## CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ainsi, loin de répondre aux bontés d'une mere,
Vous bravez de ce nom le ſacré caractere;
Et, lorſque ma pitié lui fait un ſort plus doux,
Électre ſemble encor défier mon courroux.
Bravez-le; mais, du moins, du ſort qui vous accable
N'accuſez donc que vous, Princeſſe inexorable.
Je fléchiſſois un Roi de ſon pouvoir jaloux;
Un Héros, par mes ſoins, devenoit votre Epoux;
Je voulois, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer quelque jour le Sceptre en ſa famille:
Mais l'ingrate ne veut que nous immoler tous.
Je ne dis plus qu'un mot: Itys brûle pour vous;
Ce jour même à ſon ſort vous devez être unie;
Si vous n'y ſouſcrivez, c'eſt fait de votre vie.
Égiſthe eſt las de voir ſon eſclave en ces lieux
Exciter, par ſes pleurs, les hommes & les Dieux.

ÉLECTRE.

Contre un Tyran ſi fier, juſte Ciel! quelles armes!
Qui brave les remords, peut-il craindre mes larmes?
Ah, Madame! eſt-ce à vous d'irriter mes ennuis?
Moi, ſon eſclave! hélas! d'où vient que je le ſuis?

Moi, l'esclave d'Egisthe ! Ah ! fille infortunée !
Qui m'a fait son esclave ? & de qui suis-je née ?
Étoit-ce donc à vous de me le reprocher ?
Ma mere, si ce nom peut encor vous toucher,
S'il est vrai qu'en ces lieux ma honte soit jurée,
Ayez pitié des maux où vous m'avez livrée ;
Précipitez mes pas dans la nuit du tombeau ;
Mais ne m'unissez pas au fils de mon bourreau,
Au fils de l'inhumain qui me priva d'un pere,
Qui le poursuit sur moi, sur mon malheureux frere ;
Et de ma main encore il ose disposer !
Cet hymen, sans horreur, se peut-il proposer ?
Vous m'aimâtes ; pourquoi ne vous suis-je plus chere ?
Ah ! je ne vous hais point ; &, malgré ma misere,
Malgré les pleurs amers dont j'arrose ces lieux,
Ce n'est que du Tyran dont je me plains aux Dieux.
Pour me faire oublier qu'on m'a ravi mon pere ;
Faites-moi souvenir que vous êtes ma mere.

CLYTEMNESTRE.

Que veux-tu désormais que je fasse pour toi,
Lorsque ton hymen seul peut désarmer le Roi ?
Souscris, sans murmurer, au sort qu'on te prépare,
Et cesse de gémir de la mort d'un barbare,
Qui, s'il eût pu trouver un second Ilion,
T'auroit sacrifiée à son ambition.
Le cruel qu'il étoit, bourreau de sa famille,
Osa bien, à mes yeux, faire égorger ma fille.

ÉLECTRE.

Tout cruel qu'il étoit, il étoit votre époux :
S'il falloit l'en punir, Madame, étoit-ce à vous ?

Si le Ciel, dont fur lui la rigueur fut extrême,
Réduifit ce Héros à verfer fon fang même;
Du moins, en fe privant d'un fang fi précieux,
Il ne le fit couler que pour l'offrir aux Dieux:
Mais vous, qui de ce fang immolez ce qui refte,
Mere dénaturée & d'Électre & d'Orefte,
Ce n'eft point à des Dieux jaloux de leurs Autels;
Vous nous facrifiez au plus vil des mortels.

## SCENE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Il paroît, l'inhumain! à cette affreufe vue,
Des plus cruels transforts je me fens l'ame émue.

ÉGISTHE, *à Clytemneftre.*

Madame, quel malheur, troublant votre fommeil,
Vous a fait, de fi loin, devancer le Soleil?
Quel trouble vous faifit, & quel trifte préfage
Couvre encor vos regards d'un fi fombre nuage?
Mais Électre avec vous! Que fait-elle en ces lieux?
Auriez-vous pû fléchir ce cœur audacieux?
A mes juftes defirs aujourd'hui moins rebelle,
A l'hymen de mon fils Électre confent-elle?
Voit-elle, fans regret, préparer ce grand jour
Qui doit combler d'Itys & les vœux & l'amour?

ÉLECTRE.

Oui, tu peux déſormais en ordonner la fête ;
Pour cet heureux hymen ma main eſt toute prête :
Je n'en veux diſpoſer qu'en faveur de ton ſang,
Et je la garde à qui te percera le flanc.
(*Elle ſort.*)

ÉGISTHE.

Cruelle ! ſi mon fils n'arrêtoit ma vengeance,
J'éprouverois bientôt juſqu'où va ta conſtance.



## SCENE VIII.

### ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, n'irritez point son orgueil furieux.
Si vous saviez les maux que m'annoncent les Dieux ...
J'en frémis. Non, jamais le Ciel impitoyable
N'a menacé nos jours d'un sort plus déplorable,
Deux fois mes sens frappés par un triste réveil,
Pour la troisieme fois se livroient au sommeil,
Quand j'ai cru, par des cris terribles & funebres,
Me sentir entraîner dans l'horreur des ténebres.
Je suivois, malgré moi, de si lugubres cris;
Je ne sais quel remords agitoit mes esprits;
Mille foudres grondoient dans un épais nuage,
Qui sembloient cependant céder à mon passage.
Sous mes pas chancelans un gouffre s'est ouvert,
L'affreux séjour des morts à mes yeux s'est offert.
A travers l'Achéron, la malheureuse Électre,
A grands pas, où j'étois sembloit guider un spectre.
Je fuyois, il me suit. Ah, Seigneur! à ce nom
Mon sang se glace : hélas! c'étoit Agamemnon.
« Arrête, m'a-t-il dit d'une voix formidable,
» Voici de tes forfaits le terme redoutable.
» Arrête, Épouse indigne, & frémis de ce sang
» Que le cruel Égisthe a tiré de mon flanc ».

Ce ſang, qui ruiſſeloit d'une large bleſſure,
Sembloit, en s'écoulant, pouſſer un long murmure,
A l'inſtant j'ai cru voir auſſi couler le mien:
Mais, malheureuſe! à peine a-t-il touché le ſien,
Que j'en ai vu renaître un monſtre impitoyable,
Qui m'a lancé d'abord un regard effroyable.
Deux fois le Styx, frappé par ſes mugiſſemens,
A long-temps répondu par des gémiſſemens.
Vous êtes accouru: mais le monſtre en furie,
D'un ſeul coup, à mes pieds, vous a jetté ſans vie,
Et m'a ravi la mienne avec le même effort,
Sans me donner le temps de ſentir votre mort.

ÉGISTHE.

Je conçois la douleur où la crainte vous plonge:
Un préſage ſi noir n'eſt cependant qu'un ſonge,
Que le ſommeil produit, & nous offre au haſard,
Où, bien plus que les Dieux, nos ſens ont ſouvent part.
Pourrois-je craindre un ſonge à vos yeux ſi funeſte,
Moi qui ne compte plus d'autre ennemi qu'Oreſte?
Au gré de ſa fureur qu'il s'arme contre nous,
Je ſaurai lui porter d'inévitables coups:
Ma haine à trop haut prix vient de mettre ſa tête,
Pour redouter encor les malheurs qu'il m'apprête:
C'eſt en vain que Samos la défend contre moi;
Qu'elle tremble, à ſon tour, pour elle & pour ſon Roi.
Athènes, déſormais, de ſes pertes laſſée,
Nous menace bien moins qu'elle n'eſt menacée;
Et le Roi de Corinthe, épris plus que jamais,
Me demande aujourd'hui ma fille avec la paix.

Quel que ſoit ſon pouvoir, quoi qu'il en oſe attendre,
Sans la tête d'Oreſte, il n'y faut point prétendre.
D'ailleurs, pour cet hymen le Ciel m'offre une main,
Dont j'attends pour moi-même un ſecours plus certain.
Ce Héros, défenſeur de toute ma famille,
Eſt celui qu'en ſecret je deſtine à ma fille.
Ainſi je ne crains plus qu'Électre & ſa fierté,
Ses reproches, ſes pleurs, ſa fatale beauté,
Les tranſports de mon fils: mais, s'il peut la contraindre
A recevoir ſa foi, je n'aurai rien à craindre;
Et la main que prétend employer mon courroux,
Mettra bientôt le comble à mes vœux les plus doux.

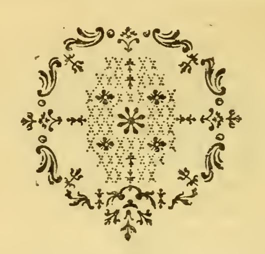


## SCENE IX.

IPHIANASSE, MÉLITE, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Mais ma fille paroît : Madame, je vous laisse ;
Et je vais travailler au repos de la Grece.



## SCENE X.

CLYTEMNESTRE, IPHIANASSE, MÉLITE.

IPHIANASSE.

On dit qu'un noir présage, un songe plein d'horreur,
Madame, cette nuit a troublé votre cœur.
Dans le tendre respect qui pour vous m'intéresse,
Je venois partager la douleur qui vous presse.

CLYTEMNESTRE.

Princesse, un songe affreux a frappé mes esprits;
Mon cœur s'en est troublé, la frayeur l'a surpris:
Mais, pour en détourner les funestes auspices,
Ma main va l'expier par de prompts sacrifices.



## SCENE XI.

### IPHIANASSE, MÉLYTE.

IPHIANASSE.

Mélyte, plût au Ciel qu'en proie à tant d'ennuis,
Un songe seul eût part à l'état où je suis !
Plût au Ciel que le sort, dont la rigueur m'outrage,
N'eût fait que menacer !

MÉLYTE.

Madame, quel langage !
Quel malheur de vos jours a troublé la douceur,
Et la constante paix que goûtoit votre cœur ?

IPHIANASSE.

Tes soins n'ont pas toujours conduit Iphianasse ;
Et ce calme si doux a bien changé de face.
Quelques jours malheureux, écoulés sans te voir,
D'un cœur qui s'ouvre à toi font tout le désespoir.

MÉLYTE.

A finir nos malheurs, quoi ! lorsque tout conspire,
Qu'un Roi jeune & puissant à votre hymen aspire,
Votre cœur désolé se consume en regrets !
Quels sont vos déplaisirs ? ou quels sont vos souhaits ?
Corinthe, avec la paix, vous demande pour Reine :
Ce grand jour doit former une si belle chaîne.

IPHIANASSE.

Plût aux Dieux que ce jour, qui te paroît si beau,
Dût des miens, à tes yeux, éteindre le flambeau!
Mais lorsque tu sauras mes mortelles alarmes,
N'irrite point mes maux, & fais grace à mes larmes.
Il te souvient encor de ces temps où, sans toi,
Nous sortîmes d'Argos à la suite du Roi.
Tout sembloit menacer le trône de Mycènes,
Tout cédoit aux deux Rois de Corinthe & d'Athènes:
Pour retarder, du moins, un si cruel malheur,
Mon frere, sans succès, fit briller sa valeur;
Égisthe fut défait, & trop heureux encore
De pouvoir se jetter dans les murs d'Épidaure.
Tu sais tout ce qu'alors fit pour nous ce Héros
Qu'Itys avoit sauvé de la fureur des flots.
Peins-toi le Dieu terrible adoré dans la Thrace;
Il en avoit du moins & les traits & l'audace.
Quels exploits! Non, jamais, avec plus de valeur,
Un mortel n'a fait voir ce que peut un grand cœur:
Je le vis; & le mien, illustrant sa victoire,
Vaincu, quoiqu'en secret, mit le comble à sa gloire.
Heureuse, si mon ame, en proie à tant d'ardeur,
Du crime de ses feux faisoit tout son malheur!
Mais, hier, je revis ce vainqueur redoutable,
A peine s'honorer d'un accueil favorable.
De mon coupable amour l'art déguisant la voix,
En vain sur sa valeur je le louai cent fois;
En vain, de mon amour flattant la violence,
Je fis parler mes yeux & ma reconnoissance:

Il ſoupire, Mélyte ; inquiet & diſtrait,
Son cœur paroît frappé d'un déplaiſir ſecret.
Sans doute, il aime ailleurs ; &, loin de ſe contraindre....
Que dis-je, malheureuſe ! eſt-ce à moi de m'en plaindre ?
Eſclave d'un haut rang, victime du devoir,
De mon indigne amour quel peut être l'eſpoir ?
Ai-je donc oublié tout ce qui nous ſépare ?
N'importe, détournons l'hymen qu'on me prépare ;
Je ne puis y ſouſcrire. Allons trouver le Roi :
Faiſons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Embrasse-moi, reviens de ta ſurpriſe extrême :
Oui, mon cher Anténor, c'eſt Tydée, oui, lui-même,
Tu ne te trompes point.

ANTÉNOR.

Vous, Seigneur, en ces lieux,
Parmi des ennemis défians, furieux !
Au plaiſir de vous voir, Ciel ! quel trouble ſuccede !
Dans le Palais d'Argos le fils de Palamede,
D'une pompeuſe Cour attirant les regards,
Et de vœux & d'honneurs comblé de toutes parts !
Je ſais juſques où va la valeur de Tydée ;
D'un heureux ſort toujours qu'elle fut ſecondée :
Mais ce n'eſt pas ici qu'on doit la couronner.
A la Cour d'un Tyran ....

TYDÉE.

Ceſſe de t'étonner.

Le vainqueur des deux Rois de Corinthe & d'Athènes,
Le guerrier défenſeur d'Égiſthe & de Mycènes,
N'eſt autre que Tydée.

ANTÉNOR.

Et quel eſt votre eſpoir ?

TYDÉE.

Avant que d'éclaircir ce que tu veux ſavoir,
Dans ce fatal ſéjour dis-moi ce qui t'amene ?
Que dit-on à Samos ? Que fait l'heureux Thirrhène ?

ANTÉNOR.

Ce grand Roi, qui chérit Oreſte avec tranſport,
Depuis plus de ſix mois, incertain de ſon ſort,
Alarmé chaque jour & du ſien & du vôtre,
M'envoie en ces climats vous chercher l'un & l'autre.
Mais puiſque je vous vois, tous mes vœux ſont comblés.
Le fils d'Agamemnon.... Seigneur, vous vous troublez !
Malgré tous les honneurs qu'ici l'on vous adreſſe,
Vos yeux ſemblent voilés d'une ſombre triſteſſe.
De tout ce que je vois mon eſprit éperdu....

TYDÉE.

Anténor, c'en eſt fait, Tydée a tout perdu.

ANTÉNOR.

Seigneur, éclairciſſez ce terrible myſtere.

TYDÉE.

Oreſte eſt mort.

ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Grands Dieux!

TYDÉE.

Et je n'ai plus de pere.

ANTÉNOR.

Palamede n'eſt plus! Ah! Deſtins rigoureux!
Et qui vous l'a ravi? Par quel malheur affreux...

TYDÉE.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu ſais que Paſamede, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'Oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Thirrhène;
Tout nous favoriſoit; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents:
Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer, en un moment, ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le Ciel & l'onde,
Et, comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble, en ſource de feu, bouillonner ſur les eaux:
Les vagues, quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abymes,

Où les éclairs preſſés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feux ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe, & nage enfin ſur les eaux diſperſé.
Dieux! que ne fis-je point, dans ce moment funeſte,
Pour ſauver Palamede, & pour ſauver Oreſte!
Vains efforts! la lueur qui partoit des éclairs
Ne m'offrit que des flots de nos débris couverts;
Tout périt.

ANTÉNOR.

Eh! comment, dans ce péril extrême,
Pûtes-vous au péril vous dérober vous-même?

TYDÉE.

Tout offroit à mes yeux l'inévitable mort:
Mais j'y courois en vain: la rigueur de mon ſort
A de plus grands malheurs me réſervoit encore,
Et me jetta mourant vers les murs d'Épidaure.
Itys me ſecourut, & de mes triſtes jours,
Malgré mon déſeſpoir, il prolongea le cours.
Juge de ma douleur, quand je ſus que ma vie
Étoit le prix des ſoins d'une main ennemie.
Des périls de la mer Tydée enfin remis,
Une nuit, alloit fuir loin de ſes ennemis,
Lorſque, la même nuit, d'un vainqueur en furie,
Épidaure éprouva toute la barbarie.

Figure-toi les cris, le tumulte & l'horreur.
Dans ce trouble, foudain, je m'arme avec fureur;
Incertain du parti que mon bras devoit prendre,
S'il faut preffer Égifthe, ou s'il faut le défendre.
L'Ennemi cependant occupoit les remparts,
Et fur nous, à grands cris, fondoit de toutes parts.
Le fort m'offrit alors l'aimable Iphianaffe,
Et ma haine bientôt à d'autres foins fit place:
Ses pleurs, fon défefpoir, Itys prêt à périr,
Quels objets pour un cœur facile à s'attendrir!
Orefte ne vit plus : mais, pour la fœur d'Orefte,
Il faut de fes États conferver ce qui refte,
Me difois-je à moi-même; &, loin de l'accabler,
Secourir le Tyran qu'on devoit immoler:
Je chafferai plutôt Égifthe de Mycènes,
Que d'en chaffer les Rois de Corinthe & d'Athènes.
Par ce motif fecret mon cœur déterminé,
Ou par des pleurs touchans bien plutôt entraîné,
Du foldat qui fuyoit ranimant le courage,
A combattre, du moins, mon exemple l'engage;
Et le vainqueur preffé, pâliffant à fon tour,
Vers fon camp à grands pas médite fon retour.
Que ne peut la valeur où le cœur s'intéreffe!
J'en fis trop, Anténor, je revis la Princeffe;
C'eft t'en apprendre affez, le refte t'eft connu.
D'un péril fi preffant Égifthe revenu,
Me comble de bienfaits, me charge de pourfuivre
Deux Rois épouvantés, dont mon bras le délivre.
Je porte la terreur chez des peuples heureux;
Et la paix va fe faire aux dépens de mes vœux.

ANTÉNOR.

Ah, Seigneur ! falloit-il, à l'amour trop ſenſible,
Armer pour un Tyran votre bras invincible ?
Et que prétendez-vous d'un ſuccès ſi honteux ?

TYDÉE.

Anténor, que veux-tu ? Prends pitié de mes feux,
Plains mon ſort : non, jamais on ne fut plus à plaindre :
Il eſt encor pour moi des maux bien plus à craindre.
Mais apprends des malheurs qui te feront frémir,
Des malheurs dont Tydée à jamais doit gémir.
Entraîné, malgré moi, dans ce Palais funeſte,
Par un deſir ſecret de voir la ſœur d'Oreſte,
Hier, avant la nuit, j'arrive dans ces lieux ;
La ſuperbe Mycène offre un temple à mes yeux :
Je cours y conſulter le Dieu qu'on y révere,
Sur mon ſort, ſur celui d'Oreſte & de mon pere :
Mais à peine aux Autels je me fus proſterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné :
Le temple retentit d'un funebre murmure ;
(Je ne ſuis cependant meurtrier, ni parjure.)
J'embraſſe les Autels, rempli d'un ſaint reſpect ;
Le Prêtre épouvanté recule à mon aſpect,
Et, ſourd à mes ſouhaits, refuſe de répondre :
Sous ſes pieds & les miens tout ſemble ſe confondre :
L'Autel tremble ; le Dieu ſe voile à nos regards,
Et de pâles éclairs s'arme de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre,
Que le Ciel en courroux fait gronder ſous la terre.

Je l'avoue, Anténor, je sentis la frayeur,
Pour la premiere fois, s'emparer de mon cœur.
A tant d'horreurs enfin succede un long silence;
Du Dieu qui se voiloit j'implore l'assistance.
« Ecoute-moi, grand Dieu, sois sensible à mes cris;
» D'un ami malheureux, d'un plus malheureux fils,
» Dieu puissant, m'écriai-je, exauce la priere;
» Daigne, sur ce qu'il craint, lui prêter ta lumiere ».
Alors, parmi les pleurs & parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:
« Cesse de me presser sur le destin d'Oreste;
» Pour en être éclairci, tu m'implores en vain:
» Jamais destin ne fut plus triste & plus funeste:
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les mânes de ton pere;
» Ton bras seul doit venger ce Héros malheureux,
» D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere:
» Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux ».
Une main qui lui fut bien fatale & bien chere!
Ma mere ne vit plus, & je n'ai point de frere.
Juste Ciel! & sur qui doit tomber mon courroux?
De ces lieux cependant fuyons, arrachons-nous.
Allons trouver le Roi. . . . Mais je vois la Princesse.
Ah! fuyons; mes malheurs, mon devoir, tout m'en presse.
Partons, dérobons-nous la douceur d'un adieu.



## SCENE II.

IPHIANASSE, TYDÉE, MÉLYTE, ANTÉNOR.

IPHIANASSE.

( *à Mélyte.* ) ( *à Tydée.* )

Ah ! Mélyte, que vois-je ? On disoit qu'en ce lieu,
En ce moment, Seigneur, mon pere devoit être :
Je croyois . . . .

TYDÉE.

En effet, il y devoit paroître.
Madame, même soin nous conduisoit ici ;
Vous y cherchez le Roi, je l'y cherchois aussi.
Pénétré des bienfaits qu'Égisthe me dispense,
Je venois, plein de zele & de reconnoissance,
Rendre grace à la main qui les répand sur moi,
Et, dans le même temps, prendre congé du Roi.

IPHIANASSE.

Ce départ aura lieu, Seigneur, de le surprendre :
Moi-même, en ce moment, j'ai peine à le comprendre.
Et pourquoi de ces lieux vous bannir aujourd'hui,
Et dépouiller l'État de son plus ferme appui ?
Vous le savez, la paix n'est pas encor jurée :
La victoire, sans vous, seroit-elle assurée ?

TYDÉE.

Oui, Madame ; & vos yeux n'ont ils pas tout ſoumis ?
Le Roi peut-il encor craindre des ennemis ?
Que ne vaincrez-vous point ? quelle haine obſtinée
Tiendroit contre l'eſpoir d'un illuſtre hyménée ?
Du bonheur qui l'attend Téléphonte charmé,
Sur cet eſpoir flatteur a déja déſarmé ;
Et, ſi j'en crois la Cour, cette grande journée
Doit voir Iphianaſſe à ſon lit deſtinée.

IPHIANASSE.

Non, le Roi de Corinthe en eſt en vain épris,
Si la tête d'Oreſte en doit être le prix.

TYDÉE.

Quoi ! la tête d'Oreſte ! Ah ! la paix eſt conclue,
Madame, & de ces lieux ma fuite eſt réſolue ;
Vous n'avez plus beſoin du ſecours de mon bras.
Ah ! quel indigne prix met-on à vos appas ?
Juſte Ciel ! ſe peut-il qu'une loi ſi cruelle,
Faſſe, de vous, le prix d'une main criminelle ?
Ainſi, dans ſa fureur, le plus vil aſſaſſin
Pourra donc, à ſon gré, prétendre à votre main ;
Lorſqu'avec tout l'amour qu'un doux eſpoir anime,
Un Héros ne pourroit l'obtenir ſans un crime ?
Ah ! ſi, pour ſe flatter de plaire à vos beaux yeux,
Il ſuffiſoit d'un bras toujours victorieux,
Peut-être à ce bonheur aurois-je pu prétendre.
Avec quelque valeur & le cœur le plus tendre,
Quels efforts, quels travaux, quels illuſtres projets,
N'eût point tenté ce cœur charmé de vos attraits ?

IPHIANASSE.

Seigneur !

TYDÉE.

Je le vois bien, ce discours vous offense.
Je n'ai pu vous revoir, & garder le silence ;
Mais je vais m'en punir par un exil affreux,
Et cacher loin de vous un amant malheureux,
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il ne sent, mais plus qu'il n'en doit dire.

IPHIANASSE.

J'ignore quel dessein vous a fait révéler
Un amour que l'espoir semble avoir fait parler :
Mais, Seigneur, je ne puis recevoir sans colere
Ce téméraire aveu que vous osez me faire.
Songez qu'on n'ose ici se déclarer pour moi,
Sans la tête d'Oreste, ou le titre de Roi ;
Qu'un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer, du moins, sans oser me le dire.



## SCENE III.

### TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Qu'ai-je dit ? où laiſſé-je égarer mes eſprits ?
Moi parler, pour me voir accabler de mépris !
Les ai-je mérités, cruelle Iphianaſſe ?
Mais quel étoit l'eſpoir de ma coupable audace ?
Que venois-je chercher dans ce cruel ſéjour ?
Moi, dans la Cour d'Argos entraîné par l'amour !
Rappellons ma fureur. Oreſte, Palamede....
Ah ! contre tant d'amour, inutile remede !
Que ſervent ces grands noms, dans l'état où je ſuis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis ?
Ah ! fuyons, Anténor ; &, loin d'une cruelle,
Courons où mon devoir, où l'Oracle m'appelle.
Ne laiſſons point jouir de tout mon déſeſpoir
Des yeux indifférens que je ne dois plus voir.



## SCENE IV.

### ÉGISTHE, TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Le Roi vient, dans mon trouble il faut que je l'évite.

ÉGISTHE, *à Tydée.*

Demeurez, & souffrez qu'envers vous je m'acquitte.
Ainsi que le Héros brille par ses exploits,
La grandeur des bienfaits doit signaler les Rois.
Tout parle du Guerrier qui prit notre défense;
Mais rien ne parle encor de ma reconnoissance:
Il est temps cependant que mes heureux Sujets,
Témoins de sa valeur, le soient de mes bienfaits.
Que pourriez-vous penser? & que diroit la Grece?
Mais quoi! vous soupirez; quelle douleur vous presse?
Malgré tous vos efforts, elle éclate, Seigneur;
Un déplaisir secret trouble votre grand cœur:
Même ici mon abord a paru vous surprendre.
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre?

TYDÉE.

De tels secrets, Seigneur, sont peu dignes de vous;
Je crains peu qu'un grand Roi puisse en être jaloux.

Permettez cependant qu'à mon devoir fidele,
Je retourne en des lieux où ce devoir m'appelle.
J'ai fait peu pour Égisthe ; & de quelques succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
S'il est vrai que mon bras eut part à la victoire,
Il suffit à mon cœur d'en partager la gloire :
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits ;
Les vôtres n'ont-ils pas surpassé mes souhaits ;
J'en suis comblé, Seigneur ; mon ame est satisfaite ;
Je ne demande plus qu'une libre retraite.

ÉGISTHE.

Un intérêt trop cher s'oppose à ce départ :
Argos perdroit en vous son plus ferme rempart.
Des Héros tels que vous, sitôt qu'on les possede,
Sont, pour les plus grands Rois, d'un prix à qui tout cede.
Heureux si je pouvois, par les plus forts liens,
Attacher pour jamais vos intérêts aux miens !
Je vous dois le salut de toute ma Famille ;
Et ne veux point, sans vous, disposer de ma fille.

TYDÉE, *à part.*

Ciel ! où tend ce discours ?

ÉGISTHE.

Oui, Seigneur, c'est en vain
Qu'avec la paix un Roi me demande sa main :
Quelqu'éclatant que soit un pareil hyménée,
Au sort d'un autre Epoux ma fille est destinée.

Sûr de vaincre avec vous, je crains peu désormais
Tout le péril que suit le refus de la paix.
Il ne tient plus qu'à vous d'affermir ma puissance.
J'ai besoin d'une main qui serve ma vengeance,
Et qui fasse tomber dans l'éternelle nuit
L'ennemi déclaré que ma haine poursuit,
Qui me poursuit moi-même, & que mon cœur déteste.
Point d'hymen, quel qu'il soit, sans la tête d'Oreste:
Ma fille est à ce prix; & cet effort si grand,
Ce n'est que de vous seul que ma haine l'attend.

TYDÉE.

De moi, Seigneur? de moi! juste Ciel!

ÉGISTHE.

De vous-même.
Calmez de ce transport la violence extrême.
Quelle horreur vous inspire un si juste dessein?
Je demande un vengeur, & non un assassin.
Lorsque, pour détourner ma mort qu'il a jurée,
J'exige tout le sang du petit-fils d'Atrée,
Je n'ai point prétendu, Seigneur, que votre bras
Le fit couler ailleurs qu'au milieu des combats.
Oreste voit par-tout voler sa renommée;
La Grece en est remplie, & l'Asie alarmée;
Ses exploits seuls devroient vous en rendre jaloux;
C'est le seul ennemi qui soit digne de vous:
Courez donc l'immoler; c'est la seule victoire,
Parmi tant de lauriers, qui manque à votre gloire.
Dites-un mot, Seigneur; Soldats & Matelots
Seront prêts, avec vous, à traverser les flots.

Si ma fille eſt un bien qui vous paroiſſe digne
De porter votre cœur à cet effort inſigne,
Pour vous aſſocier à ce rang glorieux,
Je ne conſulte point quels furent vos Aïeux.
Lorſqu'on a les vertus que vous faites paroître,
On eſt du ſang des Dieux, ou digne au moins d'en être.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, pour ſervir mon courroux,
Je ne veux qu'un Héros, & je le trouve en vous.
Me ſerois-je flatté d'une vaine eſpérance,
Quand j'ai fondé ſur vous l'eſpoir de ma vengeance ?
Vous ne répondez point. Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?

TYDÉE.

La juſte horreur du coup qu'on exige de moi.
Mais il faut aujourd'hui, par plus de confiance,
Payer de votre cœur l'affreuſe confidence.
Votre fille, Seigneur, eſt d'un prix, à mes yeux,
Au-deſſus des mortels, digne même des Dieux.
Je vous dirai bien plus, j'adore Iphianaſſe ;
Tout mon reſpect n'a pu ſurmonter mon audace ;
Je l'aime avec tranſport, mon trop ſenſible cœur
Peut à peine ſuffire à cette vive ardeur :
Mais quand, avec l'eſpoir d'obtenir ce que j'aime,
L'Univers m'offriroit la puiſſance ſuprême ;
Contre votre ennemi bien loin d'armer mon bras,
Je ne ſais point quel ſang je ne répandrois pas.
Revenez d'une erreur à tous les deux funeſte.
Qui moi, grands Dieux ! qui moi, vous immoler Oreſte !

Ah ! quand vous le croyez ſeul digne de mes coups,
Savez-vous qui je ſuis ? & me connoiſſez-vous ?
Quand même ma vertu n'auroit pu l'en défendre,
N'eût-il pas eu pour lui l'amitié la plus tendre ?
Ah ! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, l'avoir ſauvé des flots !
Mais hélas ! c'en eſt fait ; Oreſte & Palamede....

ÉGISTHE.

Ils ſont morts ? Quelle joie à mes craintes ſuccede !
Grands Dieux, qui me rendez le plus heureux des Rois,
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?
Mon ennemi n'eſt plus ! ce que je viens d'entendre
Eſt-il bien vrai, Seigneur ? Daignez au moins m'apprendre
Comment le juſte Ciel a terminé ſon ſort,
En quels lieux, quels témoins vous avez de ſa mort.

TYDÉE.

Mes pleurs. Mais, au tranſport dont votre ame eſt épriſe,
Je me repens déja de vous l'avoir appriſe.
Vous voulez de ſon ſort en vain vous éclaircir,
Il me fait trop d'horreur, à vous trop de plaiſir ;
Je ne reſſens que trop ſa perte déplorable,
Sans m'impoſer encore un récit qui m'accable.

ÉGISTHE.

Je ne vous preſſe plus, Seigneur, ſur ce récit ;
Oreſte ne vit plus : ſon trépas me ſuffit :

Votre pitié pour lui n'a rien dont je m'offenſe;
Et quand le Ciel, ſans vous, a rempli ma vengeance,
Puiſque c'eſt vous du moins qui me l'avez appris,
Je crois vous en devoir toujours le même prix.
Je vous l'offre, acceptez-le ; aimons-nous l'un & l'autre :
Vous fîtes mon bonheur, je veux faire le vôtre.
Sur le trône d'Argos déſormais affermi,
Qu'Égiſthe en vous, Seigneur, trouve un gendre, un ami.
Si ſur ce choix votre ame eſt encore incertaine,
Je vous laiſſe y penſer, & je cours chez la Reine.



## SCENE V.

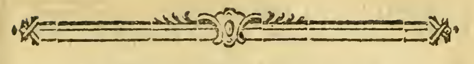
### TYDÉE, ANTÉNOR.

TYDÉE.

Et moi, de toutes parts, de remords combattu,
Je vais, ſur mon amour, conſulter ma vertu.

*Fin du ſecond Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

TYDÉE, *seul.*

ÉLECTRE veut me voir ! Ah ! mon ame éperdue
Ne soutiendra jamais ni ses pleurs, ni sa vue.
Trop infidele ami du fils d'Agamemnon,
Oserai-je en ces lieux lui déclarer mon nom ?
Lui dire que je suis le fils de Palamede ?
Qu'aux devoirs les plus saints un lâche amour succede ?
Qu'Oreste me fut cher, que de tant d'amitié,
L'amour me laisse à peine un reste de pitié ?
Que, loin de secourir une triste victime,
J'abandonne sa sœur au Tyran qui l'opprime ?
Que cette même main, qui dût trancher ses jours,
Par un coupable effort en prolonge le cours ?
Et que, prête à former des nœuds illégitimes,
Peut-être cette main va combler tous mes crimes ?
Qu'elle n'a désormais qu'à répandre en ces lieux
Le reste infortuné d'un sang si précieux ?
Mais seroit-ce trahir les mânes de son frere,
Que de vouloir d'Électre adoucir la misere ?
D'Iphianasse enfin si je deviens l'Epoux,
Je puis, dans ses malheurs, lui faire un sort plus doux.

D'ailleurs, un Roi puiſſant m'offre ſon alliance ;
Je n'ai, pour l'obtenir, dignité ni naiſſance :
Que me ſert ma valeur, étant ce que je ſuis,
Si ce n'eſt pour jouir d'un ſort. ... Lâche ; pourſuis.
Je ne m'étonne plus ſi les Dieux te puniſſent ;
A ton fatal aſpect ſi les Autels frémiſſent.
Ah ! ceſſe ſur l'amour d'excuſer le devoir :
Pour être vertueux, on n'a qu'à le vouloir ;
D'Électre, en ce moment, foible cœur, cours l'apprendre :
Qu'attends-tu ? que l'amour vienne encor te ſurprendre ?
Qu'un feu....



## SCENE II.

### ÉLECTRE, TYDÉE.

TYDÉE, *à lui-même.*

Mais quel objet se présente à mes yeux ?
Dieux ! quels tristes accens font retentir ces lieux !
C'est une Esclave en pleurs ; hélas ! qu'elle a de charmes !
Que mon ame en secret s'attendrit à ses larmes !
Que je me sens touché de ses gémissemens !
Ah ! que les malheureux éprouvent de tourmens !

ÉLECTRE, *à part.*

Dieux puissans, qui l'avez si long-temps poursuivie,
Épargnez-vous encore une mourante vie ?
Je ne le verrai plus, inexorables Dieux !
D'une éternelle nuit, couvrez mes tristes yeux.

TYDÉE, *à Electre.*

Je sens qu'à votre sort la pitié m'intéresse.
Ne pourrai-je savoir quelle douleur vous presse ?

ÉLECTRE.

Hélas ! qui ne connoît mon nom & mes malheurs ?
Et qui peut ignorer le sujet de mes pleurs ?
Un désespoir affreux est tout ce qui me reste.
O déplorable sang ! ô malheureux Oreste !

TYDÉE.

Ah ! juste Ciel ! quel nom avez-vous prononcé !
A vos pleurs, à ce nom que mon cœur est pressé !
Qu'il porte à ma pitié de sensibles atteintes !
Ah ! je vous reconnois à de si tendres plaintes,
Malheureuse Princesse ; est-ce vous que je voi ?
Électre, en quel état vous offrez-vous à moi !

ÉLECTRE.

Et qui donc s'attendrit pour une infortunée,
A la fureur d'Égisthe, aux fers abandonnée ?
Mais Oreste, Seigneur, vous étoit-il connu ?
A mes pleurs, à son nom, votre cœur s'est ému.

TYDÉE.

Dieux ! s'il m'étoit connu ! Mais dois-je vous l'apprendre,
Après avoir trahi l'amitié la plus tendre ?
Dieux ! s'il m'étoit connu ce Prince généreux !
Ah, Madame ! c'est moi qui de son sort affreux
Viens de répandre ici la funeste nouvelle.

ÉLECTRE.

Il est donc vrai, Seigneur ? & la Parque cruelle
M'a ravi de mes vœux & l'espoir & le prix ?
Mais, quel étonnement vient frapper mes esprits !
Vous, qui montrez un cœur à mes pleurs si sensible,
N'êtes-vous pas, Seigneur, ce guerrier invincible,
D'un Tyran odieux trop zélé défenseur ?
Qui peut donc, pour Électre, attendrir votre cœur ?

Pouvez-vous bien encor plaindre ma destinée,
Tout rempli de l'espoir d'un fatal hyménée ?

TYDÉE.

Eh ! que diriez-vous donc si mon indigne cœur
De ses coupables feux vous découvroit l'horreur ?
De quel œil verriez-vous l'ardeur qui me possede,
Si vous voyiez en moi le fils de Palamede ?

ÉLECTRE.

De Palamede ! vous ? qu'ai-je entendu, grands Dieux !
Mais vous ne l'êtes point, Tydée est vertueux :
Il n'eût point fait rougir les mânes de son pere ;
Il n'auroit point trahi l'amitié de mon frere,
Ma vengeance, mes pleurs, ni le sang dont il sort :
Si vous étiez Tydée, Égisthe seroit mort ;
Bien loin de consentir à l'hymen de sa fille,
Il eût de ce Tyran immolé la famille.
De Tydée, il est vrai, vous avez la valeur ;
Mais vous n'en avez pas la vertu ni le cœur.

TYDÉE.

A mes remords, du moins, faites grace, Madame.
Il est vrai, j'ai brûlé d'une coupable flamme ;
Il n'est point de devoirs plus sacrés que les miens ;
Mais l'Amour connoît-il d'autres droits que les siens ?
Ne me reprochez point le feu qui me dévore,
Ni tout ce que mon bras a fait dans Épidaure :
J'ai dû tout immoler à votre inimitié ;
Mais que ne peut l'amour, que ne peut l'amitié ?

Itys alloit périr, je lui devois la vie ;
Sa mort bientôt d'une autre auroit été ſuivie ;
L'amour & la pitié confondirent mes coups ;
Tydée, en ce moment, crut combattre pour vous :
D'ailleurs, à la fureur de Corinthe & d'Athènes
Pouvois-je abandonner le trône de Mycènes ?

ÉLECTRE.

Juſte Ciel ! & pour qui l'avez-vous conſervé ?
Cruel ! ſi c'eſt pour moi que vous l'avez ſauvé,
Venez donc, de ce pas, immoler un barbare ;
Il n'eſt point de forfaits que ce coup ne répare.
Oreſte ne vit plus ; achevez aujourd'hui
Tout ce qu'il auroit fait pour ſa ſœur & pour lui.
A l'aſpect de mes fers êtes-vous ſans colere ?
Eſt-ce ainſi que vos ſoins me rappellent mon frere ?
Ne m'offrirez-vous plus, pour eſſuyer mes pleurs,
Que la main qui combat pour mes perſécuteurs ?
Ceſſez de m'oppoſer une funeſte flamme.
Si je vous laiſſois voir juſqu'au fond de mon ame,
Votre cœur, excité par l'exemple du mien,
Déteſteroit bientôt un indigne lien ;
D'un cœur que, malgré lui, l'Amour a pu ſéduire,
Il apprendroit, du moins, comme un grand cœur ſoupire :
Vous y verriez l'amour eſclave du devoir,
Languir parmi les pleurs, ſans force & ſans pouvoir.
Occupé, comme moi, d'un ſoin plus légitime,
Faites-vous des vertus de votre propre crime.
Du ſort qui me pourſuit pour détourner les coups,
Non, je n'ai plus ici d'autre frere que vous.

Mon frere eſt mort, c'eſt vous qui devez me le rendre,
Vous qu'un ſerment affreux engage à me défendre.
Ah! cruel! cette main, ſi vous m'abandonnez,
Va trancher, à vos yeux, mes jours infortunés.

TYDÉE.

Moi, vous abandonner! ah! quelle ame endurcie
Par des pleurs ſi touchans ne feroit adoucie!
Moi, vous abandonner! plutôt mourir cent fois.
Jugez mieux d'un ami dont Oreſte fit choix.
Je conçois, quand je vois les yeux de ma Princeſſe,
Juſqu'où peut d'un amant s'étendre la foibleſſe:
Mais, quand je vois vos pleurs, je conçois encor mieux
Ce que peut le devoir ſur un cœur vertueux.
Pourvu que votre haine épargne Iphianaſſe,
Il n'eſt rien que pour vous ne tente mon audace.
Je ne ſais, mais je ſens qu'à l'aſpect de ces lieux
Égiſthe, à chaque inſtant, me devient odieux.

ÉLECTRE.

A l'ardeur dont enfin ma haine eſt ſecondée,
A ces nobles tranſports, je reconnois Tydée.
Malgré tous mes malheurs, que ce moment m'eſt doux!
Je pourrai donc venger... Mais quelqu'un vient à nous.
Il faut que je vous quitte; on pourroit nous ſurprendre.
En ſecret chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre.
Seul eſpoir que le Ciel m'ait laiſſé dans mes maux,
Courez, en me vengeant, ſignaler un Héros,
Pour peu qu'à ma douleur votre cœur s'intéreſſe.

## SCENE III.

TYDÉE, *seul.*

MAIS qui venoit à nous?

## SCENE IV.

TYDÉE, IPHIANASSE, MÉLITE.

TYDÉE, *à lui-même.*

Ah Dieux! c'est la Princesse.
Quel dessein, en ces lieux, peut conduire ses pas?
Dans le trouble où je suis, que lui dirai-je, hélas?
Que je crains les transports où mon ame s'égare!

IPHIANASSE.

Que trouble, à mon aspect, de votre cœur s'empare?
Vous ne répondez point! Seigneur, je le vois bien,
J'ai troublé la douceur d'un secret entretien.
Électre, comme vous, s'offensera peut-être
Qu'ici, sans son aveu, quelqu'un ose paroître.
Elle semble, à regret, s'éloigner de ces lieux;
La douleur qu'elle éprouve est peinte dans vos yeux.
Interdit & confus..... Quel est donc ce mystere?

TYDÉE.

TYDÉE.

Madame, vous ſavez qu'elle a perdu ſon frere,
Que c'eſt moi ſeul qui viens d'en informer le Roi :
Électre a ſouhaité s'en inſtruire par moi.
Mon cœur, toujours ſenſible au ſort des miſérables,
N'a pu, ſans s'attendrir à ſes maux déplorables,
Après le coup affreux qui vient de la frapper....

IPHIANASSE.

N'eſt-il que ſa douleur qui vous doive occuper ?
Ce n'eſt pas que mon cœur veuille vous faire un crime
D'un ſoin que ſes malheurs rendent ſi légitime :
Mais, Seigneur, je ne ſais ſi ce ſoin généreux
A dû ſeul vous toucher, quand tout flatte vos vœux.

TYDÉE.

Non, des bontés du Roi mon ame enorgueillie
Ne ſe méconnoît point, quand lui-même il s'oublie :
S'il deſcend juſqu'à moi pour le choix d'un époux,
Mon reſpect me défend l'eſpoir d'un bien ſi doux ;
Et telle eſt de mon ſort la rigueur infinie,
Que, lorſqu'à mon deſtin vous devez être unie,
Votre rang, ma naiſſance, un barbare devoir,
Tout défend à mon cœur un ſi charmant eſpoir.

IPHIANASSE.

Je comprends la rigueur d'un devoir ſi barbare,
Et conçois mieux que vous tout ce qui nous ſépare :
Plus que vous ne voulez, j'entrevois vos raiſons.
Si ma fierté pouvoit deſcendre à des ſoupçons....

Mais non, sur votre amour que rien ne vous contraigne ;
Je ne vois rien en lui que mon cœur ne dédaigne :
Cependant à mes yeux, fier de cet attentat,
Gardez-vous, pour jamais, de montrer un ingrat.

## SCENE V.

### TYDÉE, *seul*.

Qu'ai-je fait, malheureux ! y pourrai-je survivre ?
Mais quoi ! l'abandonner! Non, non, il faut la suivre :
Allons. Qui peut encor m'arrêter en ces lieux ?
Courons où mon amour . . . .



## SCENE VI.

### PALAMEDE, TYDÉE.

TYDÉE.

Que vois-je ? juſtes Dieux !
O ſort, à tes rigueurs quelle douceur ſuccede !
O mon pere, eſt-ce vous ? eſt-ce vous, Palamede ?

PALAMEDE.

Embraſſez-moi, mon fils : après tant de malheurs,
Qu'il m'eſt doux de revoir l'objet de tant de pleurs !

TYDÉE.

S'il eſt vrai que les biens qui nous coûtent des larmes,
Doivent, pour un cœur tendre, avoir le plus de charmes ;
Hélas ! après les pleurs que j'ai verſés pour vous,
Que cet heureux inſtant me doit être bien doux !
Ah ! Seigneur, qui m'eût dit qu'au moment qu'un Oracle
Sembloit mettre à mes vœux un éternel obſtacle,
Palamede à mes yeux s'offriroit aujourd'hui,
Malgré le ſort affreux dont j'ai tremblé pour lui ?
Eſt-ce ainſi que des Dieux la ſuprême ſageſſe
Doit braver des mortels la crédule foibleſſe ?
Mais puiſqu'enfin ici j'ai pu vous retrouver,
Je vois bien que le Ciel ne veut que m'éprouver ;
Qu'avec vous ſa bonté va déſormais me rendre
Un ami, qu'avec vous je n'oſois plus attendre.

Mais vous verſez des pleurs ! Ah ! n'eſt-ce que pour lui,
Que les Dieux ſans détours s'expliquent aujourd'hui ?

PALAMEDE.

N'accuſons point des Dieux la ſageſſe ſuprême ;
Croyez, mon fils, croyez qu'elle eſt toujours la même :
Gardons-nous de vouloir, foibles & curieux,
Pénétrer des ſecrets qu'ils voilent à nos yeux.
Ils ont du moins parlé ſans détour ſur Oreſte ;
Un triſte ſouvenir eſt tout ce qui m'en reſte.
J'ai vu ſes yeux couverts des horreurs du trépas ;
Je l'ai tenu long-temps mourant entre mes bras.
Sa perte de la mienne alloit être ſuivie,
Si l'intérêt d'un fils n'eût conſervé ma vie,
Si j'euſſe, dans l'horreur d'un tranſport furieux,
Soupçonné, comme vous, la ſageſſe des Dieux :
Conduit, par elle ſeule, au ſein de la Phocide,
Cette même ſageſſe auprès de vous me guide ;
Trop heureux déſormais ſi le ſort moins jaloux
M'eût rendu tout entier mon eſpoir le plus doux !
Mais hélas ! que le Ciel, qui vers vous me renvoie,
Mêle dans ce moment d'amertume à ma joie !
D'un fils que j'admirois que mon fils eſt changé !
Tydée, Oreſte eſt mort ; Oreſte eſt-il vengé ?
Depuis quel temps, ſi près de l'objet de ma haine,
Arrêtez-vous vos pas à la Cour de Mycène ?
Arcas ne m'a point dit que vous fuſſiez ici ;
Mon fils, d'où vient qu'Arcas n'en eſt point éclairci ?
Pourquoi ne le point voir ? Vous connoiſſez ſon zele ;
Deviez-vous vous cacher à cet Ami fidele ?

Parlez enfin, quel ſoin vous retient en des lieux
Où vous n'oſez punir un Tyran odieux ?

TYDÉE.

Prévenu des malheurs d'une tête ſi chere,
Ma premiere vengeance étoit dûe à mon pere.
Mais, Seigneur, n'eſt-ce point, dans ces funeſtes lieux,
Trop expoſer des jours qu'ont reſpecté les Dieux ?
N'eſt-ce point trop compter ſur une longue abſence,
Que d'oſer s'y montrer avec tant d'aſſurance ?

PALAMEDE.

Mon fils, j'ai tout prévu ; calmez ce vain effroi :
C'eſt à mes ennemis à trembler, non à moi.
Eh ! comment en ces lieux craindrois-je de paroître,
Moi, que d'abord Arcas a paru méconnoître,
Moi, que devance ici le bruit de mon trépas,
Moi, dont enfin le Ciel ſemble guider les pas ?
D'ailleurs, un ſang ſi cher m'appelle à ſa défenſe,
Que tout cede en mon cœur au ſoin de ſa vengeance.
La ſœur d'Oreſte, en proie à ſes perſécuteurs,
Doit, ce jour, éprouver le comble des horreurs.
Je viens, contre un Tyran prêt à tout entreprendre,
Reconnoître les lieux où je veux le ſurprendre :
Puiſqu'il faut l'immoler, ou périr cette nuit,
Qu'importe à mes deſſeins le péril qui me ſuit ?
Mon fils, ſi même ardeur eût guidé votre audace,
Vous n'auriez pas pour moi ce ſouci qui vous glace.
Comment dois-je expliquer vos regards interdits ?
Je ne trouve par-tout que des cœurs attiédis,

Que des amis troublés, ſans force & ſans courage,
Accoutumés au joug d'un honteux eſclavage :
Par ma préſence en vain j'ai cru les raſſembler,
Un Guerrier les retient & les fait tous trembler.
Mais moi, ſeul au-deſſus d'une crainte ſi vaine,
Je prétends immoler ce Guerrier .. ma haine;
C'eſt par-là que je veux ſignaler mon retour.
Un défenſeur d'Égiſthe eſt indigne du jour.
Parlez, connoiſſez-vous ce Guerrier redoutable,
Pour le Tyran d'Argos rempart impénétrable?
Pourquoi ſous vos efforts n'a-t-il pas ſuccombé?
Parlez, mon fils; qui peut vous l'avoir dérobé?
Votre haute valeur, déſormais ralentie,
Pour lui ſeul aujourd'hui s'eſt-elle démentie?
Vous rougiſſez, Tydée! Ah! quel eſt mon effroi!
Je vous l'ordonne enfin, parlez, répondez-moi.
D'un déſordre ſi grand que faut-il que je penſe?

TYDÉE.

Ne pénétrez-vous point un ſi triſte ſilence?

PALAMEDE.

Qu'entends-je? quel ſoupçon vient s'offrir à mon cœur!
Quoi! mon fils!... Dieux puiſſans, laiſſez-moi mon erreur.
Ah! Tydée! eſt ce vous qui prenez la défenſe
De l'indigne ennemi que pourſuit ma vengeance?
Puis-je croire qu'un fils ait prolongé les jours
Du cruel qui des miens cherche à trancher le cours?
Falloit il vous revoir, pour vous voir ſi coupable?

TYDÉE.

N'irritez point, Seigneur, la douleur qui m'accable.
Votre vertu, toujours constante en ses projets,
Ne fait que redoubler l'horreur de mes forfaits :
Il suffit qu'à vos yeux la honte m'en punisse ;
Ne m'en souhaitez pas un plûs cruel supplice.
D'un malheureux amour ayez pitié, Seigneur ;
Le Ciel qui m'en punit avec tant de rigueur,
Sait les tourmens affreux où mon ame est en proie :
Mais vainement sur moi son courroux se déploie ;
Je sens que les remords d'un cœur né vertueux
Souvent, pour le punir, vont plus loin que les Dieux.

PALAMEDE.

Qu'importe à mes desseins le remords qui l'agite ?
Croyez-vous qu'envers moi le remords vous acquitte ?
Perfide, il est donc vrai, je n'en puis plus douter,
Ni de votre innocence un moment me flatter.
Quoi ! pour le sang d'Égisthe, aux yeux de Palamede,
Tydée ose avouer l'amour qui le possede !
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourd'hui,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'est du sang de votre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmés je veux l'offrir fumante.

TYDÉE.

Il faudra donc, avant que de verser le sien,
Commencer aujourd'hui par répandre le mien.
Puisqu'à votre courroux il faut une victime,
Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

PALAMEDE.

Juſte Ciel ! ſe peut il qu'à l'aſpect de ces lieux,
Fumans encor d'un ſang pour lui ſi précieux,
Dans le fond de ſon cœur la voix de la Nature
N'excite en ce moment ni trouble, ni murmure ?

TYDÉE.

Et que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon ?
Quel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom,
Pour lui sacrifier les tranſports de mon ame,
Et le prix glorieux qu'on propoſe à ma flamme ?
Et pourquoi votre fils lui doit-il immoler ? ...

PALAMEDE.

Si je diſois un mot, je vous ferois trembler.
Vous n'êtes point mon fils, ni digne encor de l'être ;
Par d'autres ſentimens vous le feriez connoître.
Mon fils infortuné, ſoumis, reſpectueux,
N'offroit à mon amour qu'un héros vertueux :
Il n'auroit point brûlé pour le ſang de Thyeſte ;
Un ſi coupable amour n'eſt digne que d'Oreſte ;
Mon fils de ſon devoir eût été plus jaloux.

TYDÉE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Oreſte ?

PALAMEDE.

C'eſt vous.

ORESTE.

Oreſte, moi, Seigneur ! Dieux ! qu'entends-je ?

PALAMEDE.

Oui, vous-même,
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendreſſe extrême.

Le traître, dont ici vous protégez le ſang,
Auroit ſans moi, du vôtre, épuiſé votre flanc.
Ingrat, ſi déſormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Thyrrhène :
Inſtruit de votre ſort, ſa conſtante amitié
A ſecondé pour vous mes ſoins & ma pitié :
Il ſait, pour conſerver une ſi chere vie
Par le Tyran d'Argos ſans ceſſe pourſuivie,
Que, ſous le nom d'Oreſte, à des traits ennemis,
J'offris, ſans balancer, la tête de mon fils :
C'eſt ſous un nom ſi grand, que, de vengeance avide,
Il venoit en ces lieux punir un parricide.
Je l'ai vu, ce cher fils, triſte objet de mes vœux,
Mourir entre les bras d'un pere malheureux :
J'ai perdu, pour vous ſeul, cette unique eſpérance;
Il eſt mort, j'en attends la même récompenſe :
Sacrifiez ma vie au Tyran odieux,
A qui vous immolez des noms plus précieux :
Qu'à votre lâche amour tout autre intérêt cede;
Il ne vous reſte plus qu'à livrer Palamede :
Il vivoit pour vous ſeul, il ſeroit mort pour vous;
C'en eſt aſſez, cruel, pour exciter vos coups.

ORESTE.

Pourſuivez, ce tranſport n'eſt que trop légitime;
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime;
Accablez-en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui? moi, j'ai pu brûler pour le ſang de Thyeſte!
A quels forfaits, grands Dieux, réſervez-vous Oreſte?

Ah ! Seigneur, je frémis d'une ſecrette horreur ;
Je ne ſais quelle voix crie au fond de mon cœur.
Hélas ! malgré l'amour qui cherche à le ſurprendre,
Mon pere, mieux que vous, a ſu s'y faire entendre :
Courons, pour appaiſer ſon ombre & mes remords,
Dans le ſang d'un barbare éteindre mes tranſports :
Honteux de voir encor le jour qui nous eclaire,
Je m'abandonne à vous ; parlez, que faut-il faire ?

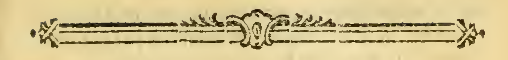
PALAMEDE.

Arracher votre ſœur à mille indignités ;
Appaiſer d'un grand Roi les mânes irrités,
Les venger des fureurs d'une barbare mere ;
Venir, ſur ſon tombeau, jurer à votre pere
D'immoler ſon bourreau, d'expier aujourd'hui
Tout ce que votre bras oſa tenter pour lui ;
Raſſurer votre ſœur ; mais lui cacher ſon frere :
Ses craintes, ſes tranſports trahiroient ce myſtere ;
Vous offrir à ſes yeux ſous le nom de mon fils ;
Sous le vôtre, Seigneur, aſſembler nos amis ;
Que vous dirai-je enfin ? contre un amour funeſte
Reprendre, avec le nom, des ſoins dignes d'Oreſte.

ORESTE.

Ne craignez point qu'Oreſte, indigne de ce nom,
Démente la fierté du ſang d'Agamemnon :
Venez, ſi vous doutez qu'il méritât d'en être,
Voir couler tout le mien, pour le mieux reconnoître.

*Fin du troiſieme Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

Où laissé-je égarer mes vœux & mes esprits !
Juste Ciel ! qu'ai-je vu ? mais, hélas ! qu'ai-je appris !
Oreste ne vit plus ; tout veut que je le croie,
Le trouble de mon cœur, les pleurs où je me noie.
Il est mort : cependant, si j'en crois à mes yeux,
Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.
Ma douleur m'entraînoit au tombeau de mon pere,
Pleurer auprès de lui mes malheurs & mon frere :
Qu'ai je vu ! quel spectacle à mes yeux s'est offert !
Son tombeau de présens & de larmes couvert ;
Un fer, signe certain qu'une main se prépare
A venger ce grand Roi des fureurs d'un barbare.
Quelle main s'arme encor contre ses ennemis ?
Qui jure ainsi leur mort, si ce n'est pas son fils ?
Ah ! je le reconnois à sa noble colere ;
Et c'est du moins ainsi qu'auroit juré mon frere.
Quelqu'ardent qu'il paroisse à venger nos malheurs,
Tydée eût-il couvert ce tombeau de ses pleurs ?
Ce ne sont point non plus les pleurs d'une adultere
Qui ne veut qu'insulter aux mânes de mon pere :

Ce n'eſt que pour braver ſon Epoux & les Dieux,
Qu'elle éleve à ſa cendre un tombeau dans ces lieux:
Non, elle n'a dreſſé ce monument ſi triſte,
Que pour mieux ſignaler ſon amour pour Égiſthe,
Pour lui rendre plus chers ſon crime & ſes fureurs,
Et pour mettre le comble à mes vives douleurs.
Qu'ils tremblent cependant, ces meurtriers impies,
Qu'il ſemble que déja pourſuivent les Furies:
J'ai vu le fer vengeur, Égiſthe va périr;
Mon frere ne revient que pour me ſecourir.
Flatteuſe illuſion, à qui l'effroi ſuccede,
Puis-je encor ſoupçonner le fils de Palamede?
Un témoin ſi ſacré peut-il m'être ſuſpect?
On vient: c'eſt lui; mon cœur s'émeut à ſon aſpect.
Mon frere ... Quel tranſport s'empare de mon ame!



## SCENE II.

### ÉLECTRE, ORESTE.

ÉLECTRE, *à part.*

MAIS, hélas ! il eſt ſeul.

ORESTE.

Je vous cherche, Madame.
Tout ſemble déſormais ſervir votre courroux ;
Votre indigne ennemi va tomber ſous nos coups.
Savez-vous quel Héros vient à votre défenſe ?
Quelle main avec nous frappe d'intelligence ?
Le Ciel à vos amis vient de joindre un vengeur
Que nous n'attendions plus.

ÉLECTRE.

Et quel eſt-il, Seigneur ?
Que dis-je ? puis-je encor méconnoître mon frere ?
N'en doutons plus, c'eſt lui.

ORESTE.

Madame, c'eſt mon pere.

ÉLECTRE.

Votre pere, Seigneur ! & d'où vient qu'aujourd'hui
Oreſte à mon ſecours ne vient point avec lui ?

Peut-il abandonner une triste Princesse ?
Est-ce ainsi qu'à me voir son amitié s'empresse ?

ORESTE.

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords;
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ÉLECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamede avoit vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere est-il le seul que le Destin poursuit ?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur; vous vous êtes trompé,
J'ai vu dans ce Palais une marque assurée,
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs:
Qui les auroit versés ? Qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? Quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere ?
Mais quoi ! vous vous troublez ! Ah ! mon frere est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore.
Pourquoi me fuir ? pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, Seigneur; un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour;
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse:
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,

Votre cœur frémiroit de l'état où je ſuis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas ! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de miſere ?
Eſclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier ſembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels ſa malheureuſe fille ?
Quel crime contre Électre arme enfin ſa famille ?
Une mere en fureur la hait & la pourſuit;
Ou ſon frere n'eſt plus, ou le cruel la fuit.
Ah ! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreſte;
Rendez-moi, par pitié, le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux;
Gardez vous cependant....

ÉLECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.
Oreſte, ſe peut-il qu'Électre te revoie ?
Montrez-le moi, duſſé-je en expirer de joie.
Mais, hélas ! n'eſt-ce point lui-même que je voi ?
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, c'eſt mon frere & mon Roi.
Aux tranſports qu'en mon cœur ſon aſpect a fait naître,
Eh ! comment ſi long-temps l'ai-je pu méconnoître ?
Je vous revois enfin, cher objet de mes vœux,
Momens tant ſouhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes :
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Électre ont de charmes !

Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur !
C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frere !

ORESTE.

Ah, ma ſœur !
Mon amitié trahit un important myſtere :
Mais, hélas ! que ne peut Électre ſur ſon frere ?

ÉLECTRE.

Eſt-ce de moi, cruel, qu'il faut vous défier,
D'une ſœur qui voudroit tout vous ſacrifier ?
Et quelle autre amitié fut jamais ſi parfaite ?

ORESTE.

Je n'ai craint que l'ardeur d'une joie indiſcrette.
Diſſimulez des ſoins, quoique pour moi ſi doux :
Ma ſœur, à me cacher j'ai plus ſouffert que vous.
D'ailleurs, juſqu'à ce jour je m'ignorois moi-même :
Palamede, pour moi rempli d'un zele extrême,
Pour conſerver des jours à ſa garde commis,
M'élevoit à Samos ſous le nom de ſon fils.
Le ſien eſt mort, ma ſœur ; la colere céleſte
A fait périr l'ami le plus chéri d'Oreſte ;
Et peut-être, ſans vous, moins ſenſible à vos maux,
Envierois-je le ſort qu'il trouva dans les flots.

ÉLECTRE.

Se peut-il qu'en regrets votre cœur ſe conſume ?
Ah, Seigneur ! laiſſez-moi jouir ſans amertume

Du plaisir de revoir un frere tant aimé.
Quel entretien pour moi ! Que mon cœur est charmé !
J'oublie, en vous voyant, qu'ailleurs peut-être on m'aime ;
J'oublie auprès de vous jusques à l'amant même :
Surmontez, comme moi, ce penchant trop flatteur,
Qui semble, malgré vous, entraîner votre cœur.
Quel que soit votre amour, les traits d'Iphianasse
N'ont rien de si charmant que la vertu n'efface.

ORESTE.

La vertu sur mon cœur n'a que trop de pouvoir,
Ma sœur ; & mon nom seul suffit à mon devoir :
Non, ne redoutez rien du feu qui me possede.
On vient : séparons-nous.



## SCENE III.

ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR.

ORESTE, *à Electre.*

Mais non, c'eſt Palamede.

PALAMEDE.

Anténor, demeurez ; obſervez avec ſoin
Que de notre entretien quelqu'un ne ſoit témoin.



## SCENE IV.

ÉLECTRE, PALAMEDE, ORESTE.

ORESTE.

Vous revoyez, ma ſœur, cet ami ſi fidele,
Dont nos malheurs, les temps n'onr pu laſſer le zele.

ÉLECTRE, *à Palamede.*

Qu'avec plaiſir, Seigneur, je revois aujourd'hui
D'un ſang infortuné le généreux appui!
Ne ſoyez point ſurpris; attendri par mes larmes,
Mon frere a diſſipé mes mortelles alarmes:
De cet heureux ſecret mon cœur eſt éclairci.

PALAMEDE.

Je rends graces au Ciel qui vous rejoint ici.
Oreſte m'eſt témoin avec quelle tendreſſe
J'ai déploré le ſort d'une illuſtre Princeſſe,
Avec combien d'ardeur j'ai toujours ſouhaité
Le bienheureux inſtant de votre liberté.
Je vous raſſemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs ſi grands trop long-temps condamnée.
Qu'il m'eſt doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce Pere vertueux, ce Chef de tant de Rois,
Que fit périr le ſort trop jaloux de ſa gloire!
O jour, que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel, qu'ont ſuivi tant de jours malheureux,
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,

Retracez-nous ſans ceſſe un ſpectacle ſi triſte.
Oreſte, c'eſt ici que le barbare Égiſthe,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ſes noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son Épouſe ſur lui porta ſes mains perfides :
C'eſt ici que, ſans force & baigné dans ſon ſang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc :
Mais c'eſt-là que, du ſort laſſant la barbarie,
Il finit dans mes bras ſes malheurs & ſa vie ;
C'eſt là que je reçus, impitoyables Dieux,
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.
« A mon triſte deſtin puiſqu'il faut que je cede,
» Adieu, prends ſoin de toi, fuis, mon cher Palamede ;
» Ceſſe de m'immoler d'odieux ennemis :
» Je ſuis aſſez vengé, ſi tu ſauves mon fils.
» Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte :
» C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte ».
Vos amis ſont tout prêts, il ne tient plus qu'à vous,
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups ;
Chacun, à votre nom, & s'excite & s'anime ;
On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.
(*à Electre.*)
De votre part, Madame, on croit que votre cœur
Voudra bien ſeconder une ſi noble ardeur.
C'eſt parmi les flambeaux d'un coupable hyménée,
Que le Tyran doit voir trancher ſa deſtinée.
Princeſſe, c'eſt à vous d'aſſurer nos projets :
Flattez-le d'un hymen ſi doux à ſes ſouhaits ;
C'eſt ſous ce faux eſpoir qu'il faut que votre haine,

Au Temple où je l'attends, ce jour même l'entraîne :
Mais, en flattant ses vœux, dissimulez si bien,
Que de tous nos desseins il ne soupçonne rien.

ÉLECTRE.

L'entraîner aux Autels ! Ah ! projet qui m'accable !
Itys y périroit ; Itys n'est point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'est point, grands Dieux ! né du sang dont il sort,
Il l'est plus qu'il ne faut pour mériter la mort.
Juste Ciel ! est-ce ainsi que vous vengez un pere ?
L'un tremble pour la sœur, & l'autre pour le frere ;
L'amour triomphe ici ! quoi ! dans ces lieux cruels
Il fera donc toujours d'illustres criminels ?
Est-ce donc sur des cœurs livrés à la vengeance
Qu'il doit, un seul moment, signaler sa puissance ?
Rompez l'indigne joug qui vous tient enchaînés ;
Eh ! l'amour est-il fait pour les infortunés ?
Il a fait les malheurs de toute votre race ;
Jugez si c'est à vous d'oser lui faire grace.
Songez, pour mieux domter le feu qui vous surprend,
Que le crime qui plaît est toujours le plus grand :
Faites voir qu'un grand cœur que l'amour peut séduire,
Ne manque à son devoir que pour mieux s'en instruire :
Ne vous attirez point le reproche honteux
D'avoir pu mériter d'être si malheureux.
Peut-être, sans l'amour, seriez-vous plus séveres.
Vous savez, sur les fils, si l'on poursuit les peres.
Songez, si le supplice en est trop odieux,
Que c'est du moins punir à l'exemple des Dieux.

Mais je vois que l'honneur, qui vous en sollicite,
De nos amis en vain rassemble ici l'élite.
C'en est fait, de ce pas je vais les disperser,
Et conserver ce sang que vous n'osez verser.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?
Ce n'est point malgré vous que je dois l'entreprendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais vous n'avez point fait ce que vous avez dû.

ÉLECTRE.

Ah! Seigneur, arrêtez, remplissez ma vengeance:
Je sens, de vos soupçons, que ma vertu s'offense.
Percez le cœur d'Itys; mais respectez le mien:
Il n'est point retenu par un honteux lien:
Et quoi que ma pitié fasse, pour le défendre,
Tout ce qu'eût fait l'amour sur le cœur le plus tendre,
Ce feu, ce même feu dont vous me soupçonnez,
Loin d'arrêter, Seigneur....

PALAMEDE.

Madame, pardonnez:
J'ai peut-être à vos yeux poussé trop loin mon zele;
Mais tel est de mon cœur l'empressemeut fidele.
Je ne hais poinr Itys; & sa fiere valeur
Pourra seule aujourd'hui faire tout son malheur:
Oreste est généreux, il peut lui faire grace,
J'y consens: mais d'Itys vous connoissez l'audace,
Il défendra le sang qu'on va faire couler;
Cependant il nous faut périr, ou l'immoler;
Et ce n'est qu'aux Autels, qu'avec quelque avantage,
On peut jusqu'au Tyran espérer un passage.

La garde qui le suit, trop forte en ce Palais,
Rend le combat douteux, encor plus le succès;
Puisque votre ennemi pourroit encor sans peine,
Quoique vaincu, sauver ses jours de votre haine:
Mais ailleurs, malgré lui, par la foule pressé,
Vous le verrez bientôt à vos pieds renversé.

ORESTE.

Venez, Seigneur, venez: si l'amour est un crime,
Vous verrez que mon cœur en est seul la victime;
Qu'il peut bien quelquefois toucher les malheureux,
Mais qu'il est sans pouvoir sur les cœurs généreux.

PALAMEDE.

Il est vrai, j'ai tout craint du feu qui vous anime,
Mais j'ai tout espéré d'un cœur si magnanime;
Et je connois trop bien le sang d'Agamemnon,
Pour soupçonner qu'Oreste en démente le nom.
Mon cœur, quoiqu'alarmé des sentimens du vôtre,
N'en présumoit pas moins & de l'un & de l'autre.
Si de votre vertu ce cœur a pu douter,
Mes soupçons n'ont servi qu'à la faire éclater.
Mais, pour mieux signaler ce que j'en dois attendre,
Après moi chez Arcas, Seigneur, daignez vous rendre:
Vous me verrez bientôt expirer à vos yeux,
Ou venger d'un cruel, vous, Électre & les Dieux.

## SCENE V.

ORESTE, ÉLECTRE.

ORESTE.

Adieu, ma sœur ; calmez la douleur qui vous presse :
Vous savez à vos pleurs si mon cœur s'intéresse.

ÉLECTRE.

Allez, Seigneur, allez ; vengez tous nos malheurs,
Et que bientôt le Ciel vous redonne à mes pleurs.

*Fin du quatrieme Acte.*



ACTE



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ÉLECTRE, *seule.*

TANDIS qu'en ce Palais mon hymen se prépare :
Dieux ! quel trouble secret de mon ame s'empare ?
Le sévere devoir qui m'y fait consentir,
Est-il sitôt suivi d'un honteux repentir ?
Croirai-je qu'un amour proscrit par tant de larmes,
Puisse encor me causer de si vives alarmes ?
Non, ce n'est point l'amour ; l'amour seul dans un cœur
Ne pourroit exciter tant de trouble & d'horreur :
Non, ce n'est point un feu dont ma fierté s'irrite.
Ah ! si ce n'est l'amour, qu'est-ce donc qui m'agite ?
Un amour si long-temps sans succès combattu
Voudroit-il d'aujourd'hui respecter ma vertu ?
Festins cruels, & vous, criminelles ténebres,
Plaintes d'Agamemnon, cris perçans, cris funebres,
Sang que j'ai vu couler, pitoyables adieux,
Soyez à ma fureur plus qu'Oreste & les Dieux :
Echauffez des transports que mon devoir anime ;
Peignez à mon amour un héros magnanime.....

Non, ne me peignez rien ; effacez ſeulement
Les traits trop bien gravés d'un malheureux amant,
D'une injuſte fierté trop conſtante victime,
Dont un pere inhumain fait ici tout le crime,
Toujours prêt à défendre un ſang infortuné
Aux caprices du ſort long-temps abandonné.
On vient. Hélas ! c'eſt lui : que mon ame éperdue
S'attendrit & s'émeut à cette chere vue !
Dieux, qui voyez mon cœur dans ce triſte moment,
Ai-je aſſez de vertu pour perdre mon amant ?



# SCENE II.

## ÉLECTRE, ITYS.

ITYS.

PÉNÉTRÉ d'un malheur où mon cœur s'intéresse,
M'est-il enfin permis de revoir ma Princesse ?
Si j'en crois les apprêts qui se font en ces lieux,
Je puis donc, sans l'aigrir, m'offrir à ses beaux yeux ?
Quelque prix qu'on prépare au feu qui me dévore,
Malgré tout mon espoir, que je les crains encore !
Dieux ! se peut-il qu'Électre, après tant de rigueurs,
Daigne choisir ma main pour essuyer ses pleurs ?
Est-ce elle qui m'éleve à ce comble de gloire ?
Mon bonheur est si grand, que je ne le puis croire.
Ah ! Madame, à qui dois-je un bien si doux pour moi?
Amour, fais s'il se peut, qu'il ne soit dû qu'à toi !
Électre, s'il est vrai que tant d'ardeur vous touche,
Confirmez notre hymen d'un mot de votre bouche ;
Laissez-moi, dans ces yeux, de mon bonheur jaloux,
Lire, au moins, un aveu qui me fait votre époux.
Quoi ! vous les détournez ! Dieux ! quel affreux silence !
Ma Princesse, parlez : vous fait-on violence ?
De tout ce que je vois que je me sens troubler !
Ah ! ne me cachez point vos pleurs prêts à couler :
Confiez à ma foi le secret de vos larmes,
N'en craignez rien : ce cœur, quoiqu'épris de vos charmes,

N'abusera jamais d'un pouvoir odieux.
Madame, par pitié, tournez vers moi les yeux.
C'en est trop, je pénetre un mystere funeste;
Vous cédez au destin qui vous enleve Oreste:
Vous croyez désormais que, pour vous, aujourd'hui,
L'Univers tout entier doit périr avec lui:
Votre cœur, cependant, à sa haine fidele,
Accablé des rigueurs d'une mere cruelle,
Au moment que je crois qu'il s'attendrit pour moi,
M'abhorre, & ne se rend qu'aux menaces du Roi.

ÉLECTRE.

Fils d'Égisthe, reviens d'un soupçon qui me blesse:
Électre ne connoît ni crainte, ni foiblesse;
Son cœur, dont rien ne peut abaisser la fierté,
Même au milieu des fers agit en liberté.
Quelque appui que le sort m'enleve dans mon frere,
Je crains plus tes vertus que les fers ni ton pere.
Ne crois pas qu'un Tyran, pour toi, puisse, en ce jour,
Ce que ne pourroit pas ou l'estime, ou l'amour.
Non, quel que soit le sang qui coule dans tes veines,
Je ne t'impute rien de l'horreur de mes peines:
Je ne puis voir en toi qu'un Prince généreux,
Que, de tout mon pouvoir, je voudrois rendre heureux.
Non, je ne te hais point: je serois inhumaine
Si je pouvois payer tant d'amour, de ma haine.

ITYS.

Je ne suis point haï! comblez donc tous les vœux
Du cœur le plus fidele & le plus amoureux.

Vous n'avez plus de haine ! Eh bien ! qui vous arrête ?
Les Autels sont parés ; & la victime est prête ;
Venez, sans différer, par des nœuds éternels,
Vous unir à mon sort aux pieds des Immortels.
Égisthe doit bientôt y conduire la Reine ;
Souffrez que sur leurs pas mon amour vous entraîne :
On n'attend plus que vous.

ÉLECTRE, *à part.*

On n'attend plus que moi !
Dieux cruels ! que ce mot redouble mon effroi !
( *haut.* )
Quoi ! tout est prêt, Seigneur ?

ITYS.

Oui, ma chere Princesse. *

ÉLECTRE.

Hélas !

ITYS.

Ah ! dissipez cette sombre tristesse.
Vos yeux d'assez de pleurs ont arrosé ces lieux :
Livrez-vous à l'époux que vous offrent les Dieux :
Songez que cet hymen va finir vos miseres ;
Qu'il vous fait remonter au trône de vos peres ;

---

* Oui, ma chere Princesse, *est conforme au Manuscrit de la Comédie Françoise. On trouve dans l'Edition du Louvre*, 1750, *in*-4°. Oui, divine Princesse.

Que lui ſeul peut briſer vos indignes liens,
Et terminer les maux qui redoublent les miens.
Le plus grand de mes ſoins, dans l'ardeur qui m'anime,
Eſt de vous arracher au ſort qui vous opprime.
Mycènes vous déplait; eh bien! j'en ſortirai;
Content du nom d'époux, par-tout je vous ſuivrai;
Trop heureux, pour tout prix du feu qui me conſume,
Si je puis de vos pleurs adoucir l'amertume!
Auſſi touché que vous du deſtin d'un héros....

ÉLECTRE.

Hélas! que ne fait-il le plus grand de mes maux!
Et que ce triſte hymen où ton amour aſpire....
Cet hymen.... Non, Itys, je ne puis y ſouſcrire.
J'ai promis; cependant je ne puis l'achever.
Ton pere eſt aux Autels, je m'en vais l'y trouver;
Attends-moi dans ces lieux.

ITYS.

Et vous êtes ſans haine?
Aux Autels, quoi, ſans moi! Demeurez, inhumaine:
Demeurez; ou bientôt d'un amant odieux
Ma main fera couler tout le ſang à vos yeux.
Vous gardiez donc ce prix à ma perſévérance!

ÉLECTRE.

Ah! plus tu m'attendris, moins notre hymen s'avance.

ITYS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Quoi! vous m'abandonnez à mes cruels tranſports?

ÉLECTRE.

Que fais-tu, malheureux ? Laiſſe-moi mes remords ;
Leve-toi, ce n'eſt point la haine qui me guide.

## SCENE III.

### ÉLECTRE, ITYS, IPHIANASSE.

IPHIANASSE.

Que faites-vous, mon frere, aux pieds d'une perfide ?
On aſſaſſine Égiſthe ; &, ſans un prompt ſecours,
D'une ſi chere vie on va trancher le cours.

ITYS.

On aſſaſſine Égiſthe ! Ah ! cruelle Princeſſe !



## SCENE IV.

### ÉLECTRE, IPHIANASSE.

ÉLECTRE, *à elle-même.*

Quoi ! malgré la pitié qui pour toi m'intéresse,
Ta mort de tant d'amour va donc être le fruit !
Je n'ai pu t'arracher au sort qui te poursuit,
Prince trop généreux !

IPHIANASSE.

Cessez, cessez de feindre,
Ingrate ; c'est plutôt l'insulter que le plaindre.
La pitié vous sied bien, au moment que c'est vous
Qui le faites tomber sous vos barbares coups !
J'entends par-tout voler le nom de votre frere :
Quel autre que ce traître, ennemi de mon pere ....

ÉLECTRE.

Respectez un Héros qui ne fait en ces lieux
Que son devoir, le mien, & que celui des Dieux.
Le crime n'a que trop triomphé dans Mycène :
Il est temps qu'un barbare en reçoive la peine ;
Qu'il éprouve ces Dieux qu'il bravoit, l'inhumain !
Quoique lents à punir, ils punissent enfin.
Si le Ciel indigné n'eût hâté son supplice,
Il eût fait à la fin soupçonner sa justice.

Entendez-vous ces cris, & ce tumulte affreux,
Ce bruit confus de voix de tant de malheureux?
Tels furent les apprêts de ce festin impie,
Qu'Égisthe par sa mort dans ce moment expie.
Mais ce que j'ai souffert de nos cruels malheurs
M'apprend, en les vengeant, à respecter vos pleurs.
Je ne vous offre point une pitié suspecte,
Un intérêt sacré veut que je les respecte:
Vous insultiez mon frere, & ma juste fierté
Avec trop de rigueur a peut-être éclaté.
D'ailleurs, c'est un Héros que vous devez connoître;
A vos yeux, comme aux miens, tel il a dû paroître.

## SCENE V.

### ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS.

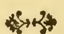
ARCAS.

MADAME, c'en est fait, tout cede à nos efforts;
Ce Palais se remplit de mourans & de morts.
Vous savez qu'aux Autels notre Chef intrépide
Devoit d'Agamemnon punir le parricide:
Mais les soupçons d'Égisthe, & des avis secrets,
Ont hâté ce grand jour si cher à nos souhaits.
Oreste regne enfin; ce Héros invincible
Semble armé de la foudre en ce moment terrible:
Tout fuit à son aspect, ou tombe sous ses coups;
De longs ruisseaux de sang signalent son courroux.

J'ai vu prêt à périr le fier Itys lui-même,
Désarmé par Oreste en ce désordre extrême :
Ce Prince au désespoir, cherchant le seul trépas,
Portant par-tout la mort, & ne la trouvant pas,
A son pere peut-être eût ouvert un passage ;
Mais sa main désarmée a trompé son courage :
Ainsi, de ses exploits interrompant le cours,
Le sort, malgré lui-même, a pris soin de ses jours.
Oreste, qu'irritoit une fureur si vaine,
A sa valeur bientôt fait tout céder sans peine.
J'ai cru de ce succès devoir vous avertir.
De ces lieux cependant gardez-vous de sortir,
Madame ; la retraite est pour vous assurée,
Des amis affidés en défendent l'entrée.
Votre ennemi d'ailleurs, au gré de vos desirs,
Aux pieds de son vainqueur, rend les derniers soupirs.

IPHIANASSE.

O mon pere ! à ta mort je ne veux point survivre :
Je ne puis la venger, je vais du moins te suivre.
( *à Electre.* )
Cruelle, redoutez, malgré tout mon malheur,
Que l'amour n'arme encor pour moi plus d'un vengeur.



## SCENE VI.

ORESTE, ÉLECTRE, IPHIANASSE, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

Amis, c'en eſt aſſez; qu'on épargne le reſte:
Laiſſez, laiſſez agir la clémence d'Oreſte:
Je ſuis aſſez vengé.

IPHIANASSE.

Dieux! qu'eſt-ce que je voi?
Sort cruel, c'en eſt fait, tout eſt perdu pour moi;
Celui que j'implorois eſt Oreſte.

ORESTE.

Oui, Madame,
C'eſt lui; c'eſt ce Guerrier, que la plus vive flamme
Vouloit enfin ſouſtraire aux devoirs de ce nom,
Et qui vient de venger le ſang d'Agamemnon.
Quel que ſoit le courroux que ce nom vous inſpire,
Mon devoir parle aſſez, je n'ai rien à vous dire;
Votre pere en ces lieux m'avoit ravi le mien.

IPHIANASSE.

Oüi; mais je n'eus point part à la perte du tien.
(*Elle ſort.*)

## SCENE VII.

### ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, GARDES.

ORESTE, *à ses Gardes.*

SUIVEZ-LA. Dieux! quels cris se font encore entendre!
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se défendre.
Palamede, venez rassurer mes esprits.
Que vous calmez l'horreur qui les avoit surpris!
Ami trop généreux, mon défenseur, mon pere,
Ah! que votre présence en ce moment m'est chere!
Quel triste & sombre accueil! Seigneur, qu'ai-je donc fait?
Vos yeux semblent sur moi ne s'ouvrir qu'à regret:
N'ai-je pas assez loin étendu la vengeance?

PALAMEDE.

On la porte souvent bien plus loin qu'on ne pense.
Oui, vous êtes vengé, les Dieux le sont aussi;
Mais, si vous m'en croyez, éloignez-vous d'ici:
Ce Palais n'offre plus qu'un spectacle funeste;
Ces lieux souillés de sang sont peu dignes d'Oreste.
Suivez-moi l'un & l'autre.

ORESTE.

Ah ! que vous me troublez !
Pourquoi nous éloigner ? Palamede, parlez.
Craint-on quelque tranſport de la part de la Reine ?

PALAMEDE.

Non, vous n'avez plus rien à craindre de ſa haine ;
De ſon triſte deſtin laiſſez le ſoin aux Dieux :
Mais, pour quelques momens, abandonnez ces lieux,
Venez.

ORESTE

Non, non, ce ſoin cache trop de myſtere ;
Je veux en être inſtruit ; parlez, que fait ma mere ?

PALAMEDE.

Eh bien ! un coup affreux .....

ORESTE.

Ah ! Dieux ! quel inhumain
A donc juſques ſur elle oſé porter la main ?
Qu'a donc fait Anténor chargé de la défendre ?
Et comment, & par qui s'eſt-il laiſſé ſurprendre ?
Ah ! j'atteſte les Dieux que mon juſte courroux .....

PALAMEDE.

Ne faites point, Seigneur, de ferment contre vous.

ORESTE.

Qui, moi, j'aurois commis une action ſi noire !
Oreſte parricide ! Ah ! pourriez-vous le croire ?

De mille coups plutôt j'aurois percé mon sein.
Juste Ciel ! Et qui peut imputer à ma main ? ....

PALAMEDE.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu ; ce n'est point l'imposture
Qui vous charge d'un coup dont frémit la Nature.
De vos soins généreux plus irritée encor,
Clytemnestre a trompé le fidele Anténor ;
Et, remplissant ces lieux & de cris & de larmes,
S'est jettée à travers le péril & les armes.
Au moment qu'à vos pieds son parricide Époux
Etoit près d'éprouver un trop juste courroux,
Votre main redoutable alloit trancher sa vie :
Dans ce fatal instant la Reine l'a saisie.
Vous, sans considérer qui pouvoit retenir
Une main que les Dieux armoient pour le punir,
Vous avez d'un seul coup, qu'ils conduisoient peut-être,
Fait couler tout le sang dont ils vous firent naître.

ORESTE.

Sort, ne m'as tu tiré de l'abyme des flots,
Que pour me replonger dans ce gouffre de maux,
Pour me faire attenter sur les jours de ma mere ?



## SCENE VIII.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ARCAS, ANTÉNOR, MÉLYTE, GARDES.

ORESTE.

Elle vient; quel objet! où fuirai je?

ÉLECTRE.

Ah! mon frere!

CLYTEMNESTRE.

Ton frere! quoi! je meurs de la main de mon fils!
Dieux juſtes! mes forfaits ſont-ils aſſez punis?
Je ne te revois donc, fils digne des Atrides,
Que pour trouver la mort dans tes mains parricides?
Jouis de tes fureurs, vois couler tout ce ſang,
Dont le Ciel irrité t'a formé dans mon flanc.
Monſtre, que bien plutôt forma quelque Furie,
Puiſſe un deſtin pareil payer ta barbarie!
Frappe encor, je reſpire, & j'ai trop à ſouffrir
De voir qui je fis naître, & qui me fait mourir;
Acheve, épargne-moi le tourment qui m'accable.

ORESTE.

Ma Mere!

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! ce nom qui te rend ſi coupable,
Tu l'oſes prononcer ? N'affecte rien, cruel;
La douleur que tu feins te rend plus criminel.
Triomphe, Agamemnon, jouis de ta vengeance;
Ton fils ne dément point ton nom, ni ſa naiſſance:
Pour l'en voir digne, au gré de mes vœux & des tiens,
Je lui laiſſe un forfait qui paſſe tous les miens.



# SCENE IX. & DERNIERE.

## ORESTE, ÉLECTRE, PALAMEDE, ANTÉNOR, ARCAS, GARDES.

ORESTE.

FRAPPEZ, Dieux tout-puiſſans que ma fureur implore :
Dieux vengeurs, s'il en eſt, puiſque je vis encore,
Frappez ; mon crime affreux ne regarde que vous.
Le Ciel n'a-t-il pour moi que des tourmens trop doux?
Je vois ce qui retient un courroux légitime ;
Dieux, vous ne ſavez point comme on punit mon crime.

ÉLECTRE.

Ah ! mon frere, calmez cette aveugle fureur.
N'ai-je donc pas aſſez de ma propre douleur ?
Voulez-vous me donner la mort, mon cher Oreſte ?

ORESTE.

Ah ! ne prononcez plus ce nom que je déteſte.
Et toi, que fait frémir mon aſpect odieux,
Nature, tant de fois outragée en ces lieux,
Je viens de te venger du meurtre de mon pere ;
Mais qui me vengera du meurtre de ma mere ?
Ah ! ſi pour m'en punir le Ciel eſt ſans pouvoir,
Prêtons-lui les fureurs d'un juſte déſeſpoir.

O Dieux, que mes remords, s'il ſe peut, vous fléchiſſent.
Que mon ſang, que mes pleurs, s'il ſe peut, t'attendriſſent,
Ma mere; vois couler....

(*Il veut ſe tuer.*)

PALAMEDE, *le déſarmant.*

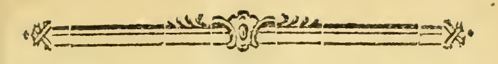
Ah, Seigneur!

ORESTE.

Laiſſe-moi.
Je ne veux rien, cruel, d'Électre, ni de toi:
Votre cœur, affamé de ſang & de victimes,
Ma fait ſouiller ma main du plus affreux des crimes.
Mais quoi! quelle vapeur vient obſcurcir les airs?
Grace au Ciel, on m'entrouvre un chemin aux Enfers;
Deſcendons, les Enfers n'ont rien qui m'épouvante,
Suivons le noir ſentier que le ſort me préſente,
Cachons-nous dans l'horreur de l'éternelle nuit.
Quelle triſte clarté dans ce moment me luit?
Qui ramene le jour dans ces retraites ſombres?
Que vois-je? mon aſpect épouvante les ombres!
Que de gémiſſemens! que de cris douloureux!
« Oreſte! » Qui m'appelle en ce ſéjour affreux?
Égiſthe! Ah! c'en eſt trop, il faut qu'à ma colere...
Que vois je? dans ſes mains la tête de ma mere!
Quels regards! Où fuirai je? Ah! monſtre furieux,
Quel ſpectacle oſes-tu préſenter à mes yeux!
Je ne ſouffre que trop, monſtre cruel; arrête,
A mes yeux effrayés dérobe cette tête.

Ah, ma mere! épargnez votre malheureux fils.
Ombre d'Agamemnon, fois fenfible à mes cris ;
J'implore ton fecours, chere Ombre de mon pere ;
Viens défendre ton fils des fureurs de fa mere ;
Prends pitié de l'état où tu me vois réduit.
Quoi! jufques dans tes bras la barbare me fuit.
C'en eft fait ; je fuccombe à cet affreux fupplice :
Du crime de ma main mon cœur n'eft point complice ;
J'éprouve cependant des tourmens infinis.
Dieux! les plus criminels feroient-ils plus punis?

*Fin du Tome premier.*



# CATALOGUE GÉNÉRAL DES THÉATRES

*Qui se trouvent chez les Libraires associés.*

| | |
|---|---|
| THÉATRE de M. de Voltaire, 6 vol. *in*-12, nouvelle édition, | 18 l. |
| — de M. Piron, 3 vol. *in*-12, figures, | 9 l. |
| — de Marivaux, 7 vol. *in*-12, | 21 l. |
| — & Œuvres de Pannard, 4 vol. *in*-12. | 12 l. |
| — & Œuvres de Fagan, 4 vol. *in*-12, | 12 l. |
| — de Philippe Poisson, 2 vol. *in*-12, | 5 l. |
| — de Diderot, 2 vol. *in*-12, | 5 l. |
| — de Boindin, 2 vol. *in*-12, | 5 l. |
| — de M. Palissot, 3 vol. *in*-12, | 7 l. 10 f. |
| — de V * * *, 1 vol. *in*-12, | 3 l. |
| — de Madame de Graffigny, 1 v. *in*-12, | 3 l. |
| — de la Noue, 1 vol. *in*-12, | 3 l. |
| — de Duché, Tragéd. faint. 1 vol. *in*-12, | 3 l. |
| — de l'Affichard, 1 vol. *in*-12, | 2 l. 10 f. |
| — d'un Inconnu, 1 vol. *in*-12, | 2 l. 10 f. |
| — de la Motte, 1 vol. *in*-12, | 3 l. |
| — de Delaunay, 1 vol. *in*-12, | 3 l. |
| — de Guyot de Merville, 3 vol. *in*-12, | 7 l. 10 f. |

— de Colardeau, 1 vol. *in-12*, 3 l.
— de le Franc, 4 vol *in-12*, 8 l.
— de Moissy, 1 vol. *in-12*, 3 l.
— de Châteaubrun, 1 vol. *in-12*, 3 l.
— des Boulevards, Parades, 3 vol *in-12*, 7 l. 10 s.
— d'Apostolo-Zéno, tr. de l'It. 2 v. *in-12*, 5 l.
— Bourgeois, ou Pieces Bourgeoises, 3 l.
— de la Grange, 1 vol. *in-8*, 3 l.
— de Romagnesi, 5 l.
— d'Avisse, 1 vol. *in-8*, 3 l.
— de Boissy, 9 vol, *in-8*. nouv. édit. 36 l.
— de Pesselier, 5 l.
— de Campagne, Parades, 1 vol. *in-8*, 5 l.
— de M. Favart, 10 vol. *in-8*. 50 l.
— de Vadé, avec Airs notés, 4 vol. *in-8*, 20 l.
— d'Anseaume, avec Airs not. 3 v. *in-8*, 15 l.
— de Poinsinet, avec la Mus. 2 vol. *in-8*, 10 l.
Nouveau Théâtre Franç. & Ital. 8 vol. *in-8*, 40 l.
Ancien Théâtre de la Foire, 10 vol. *in-12*, 30 l.
Nouveau Théâtre de la Foire, 4 vol. *in-8*, 20 l.
Suppl. aux Parod du Théât. Ital. 3 v. *in-8*, 15 l.
Œuvres de P. Corneille, 10 vol. *in-12*, 20 l.
— de Th. Corneille, 9 vol. *in-12*, 18 l.
Chef-d'Œuv. de P. & de T. Corn. 3 v. *in-12*, 9 l.
Chefs-d'Œuv. Dramatiques des plus célébres Auteurs, pour servir de suite à ceux de Corneille, 2 vol. *in-12*, 6 l.
Œuvres de Racine, 3 vol. *in-12*, 6 l. 15 s.
— Les mêmes, 3 vol. gr. *in-12*, 9 l.
— Les mêmes, 3 vol. *in-4*. 60 l.

— de Crébillon, 3 vol. *in*-12, 6 l. 15 ſ.
— Les mêmes, *in*-8. ſous preſſe.
— de Campiſtron, 3 vol. *in*-12, 7 l. 10 ſ.
— de Moliere, 8 vol. *in*-12, 16 l.
— Les mêmes, 6 vol. *in*-4, 120 l.
— Les mêmes, *in*-8. ſous preſſe.
— de Regnard, 4 vol. *in*-12, 9 l.
— Les mêmes, *in*-8. ſous preſſe.
— de Dancourt, 12 vol. *in*-12, 24 l.
— de la Grange-Chancel, 5 vol. *in*-12, 10 l.
— de Deſtouches, 10 vol. *in*-12, 20 l.
— de la Chauſſée, 5 vol. *in*-12, 10 l.
— de Baron, 3 vol. *in* 12, 6 l.
— de M. de Sainfoix, 4 vol. *in*-12, 10 l.
— de Champmeſlé, 2 vol. *in*-12, 5 l.
— de Pradon, 2 vol. *in*-12, 5 l.
— de la Foſſe, 2 vol. *in*-12, 4 l.
— de la Fond, 1 vol. *in*-12, 2 l. 10 ſ.
— de Poiſſon, pere, 2 vol. *in*-12, 5 l.
— de la Thuillerie, 1 vol. *in*-12, 2 l. 10 ſ.
— de Greſſet, 2 vol. *in*-12, 5 l.
— de Bourſaut, 3 vol. *in*-12, 9 l.
— de le Grand, 4 vol. *in*-12, 12 l.
— d'Hauteroche, 3 vol. *in*-12, 9 l.
— de Montfleury, 3 vol. *in*-12, 9 l.
— de Quinaut, 5 vol. *in*-12, 15 l.
— de Morand, 3 vol. *in*-12, 9 l.
— de le Sage, 2 vol. *in*-12, 6 l.
— de Dufrény, 4 vol. *in*-12, 12 l.
— de Barbier, 1 vol. *in*-12, 2 l. 10 ſ.

| | |
|---|---|
| — d'Autereau, 4 vol. *in*-12, | 10 l. |
| — de l'Abbé Nadal, 3 vol. *in*-12, | 7 l. 10 f. |
| — De Danchet, 4 vol. *in*-8, | 12 l. |
| — de la Fontaine, 4 vol. *in*-12, | 8 l. |
| — de Brueys & Palaprat, 5 vol. *in*-12, | 10 l. |
| — de Rousseau, 5 vol. *in*-12, | 10 l. |
| Théâtre de Société, | 10 l. |
| Ancien Théâtre, 12 vol. *in*-12, | 36 l. |
| Théâtre Ital. de Ghérardi, 6 vol. *in*-12, | 18 l. |
| Théâtre Italien, 10 vol. *in*-12, | 25 l. |
| Les Parodies dudit Théâtre, 4 vol. *in*-12, | 12 l. |
| Théâtre des Grecs, 6 vol. *in*-12, | 18 l. |
| Théâtre Ruffe, 2 vol. *in*-8, | 8 l. |
| Œuvres de Plaute, 10 vol. *in*-12, | 30 l. |

Les Spectacles de Paris, ou le Calendrier Hiftorique & Chronologique de tous les Théâtres, 20 Parties; chaque Partie fe vend féparément, 1 l. 4 f.





